This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NKW
Abe101

BB pont-
2.K.7 fr

COLLECTION
PRÉCIEUSE
DES
LETTRES ET ÉPITRES
AMOUREUSES
D'HÉLOÏSE
ET
D'ABEILARD.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME PREMIER.

2157

NKW
Abélard

AVIS.

LA Collection de ces LETTRES *& de ces* EPITRES, *eſt d'autant plus agréable, qu'elle ne contient que des* chefs-d'œuvres *de nos meilleurs Ecrivains, tels que MM.* de Buffy Rabutin, de Beauchamps, Pope, Colardeau, Dorat, Feutry, Saurin, Mercier, *&c. dont les noms ſont conſacrés avec éloge dans les faſtes Littéraires.*

Les deux Editions in-12. *&* in-24. *que nous publions, ſont beaucoup plus amples & plus correctes que les précédentes.* (Voyez la Préface, la page 29 idem, les pages 65 & 66, Tome I. & les pages 95 & ſuiv., Tome II.) *Afin que le Public les diſtingue des premières & ſur-tout des Contrefactions qui en ſont faites, toutes remplies de fautes groſſières, ſoit de contre-ſens, ſoit de Typographie, nous avons cru devoir mettre notre nom & l'indication de l'année ſur les Frontiſpices de ces deux Editions.*

Si le Public a fait quelqu'accueil à ces petites Editions furtives, nous oſons dire qu'il a été ſéduit par l'apparence trompeuſe d'une jolie Edition; mais à une lecture réfléchie, il a dû revenir de ſon erreur, & s'écrier avec PHÉDRE: O quanta ſpecies! cerebrum non habet.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R L

Si dans les Livres Saints, où ma raison s'épuise,
Je jette mes regards, je n'y vois qu'HÉLOÏSE.
De la Religion les pures vérités,
Ne peuvent consoler mes esprits agités.

Abélard, Pierre.

LETTRES
ET
ÉPITRES AMOUREUSES
D'HÉLOÏSE
ET
D'ABEILARD;

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée, augmentée

ET PRÉCÉDÉE

De la Vie, des Amours & Infortunes de ces célèbres & malheureux Epoux;

PAR MONSIEUR A. C. C**.

TOME PREMIER.

AU PARACLET,
Et à PARIS,
Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire,
rue Saint-Severin.

M. DCC. LXXXI.

rSL

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
11[illegible]04B
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
B 1871 L

L'ÉDITEUR AU LECTEUR.

Si cette Collection a été accueillie favorablement du Public, nous en attribuons le succès, moins à nos peines qu'à la célébrité d'HÉLOÏSE & d'ABEILARD, dont les noms, chers aux âmes honnêtes & sensibles, ne s'effaceront jamais des fastes de la postérité.

L'Edition que nous offrons aujourd'hui a été revue exactement. Elle doit être distinguée des précédentes, & sur-tout des contrefactions qui en sont faites (1), en ce qu'elle est beaucoup plus correcte & augmentée, 1°, d'une *Epitaphe nouvelle* (2) de ces illustres & malheu-

(1) Il y a trois Editions contrefaites de cet Ouvrage, *in*-18, & en deux petits volumes *in*-24, qui, non-seulement fourmillent de fautes, comme sont ordinairement les Editions furtives, mais qui sont aujourd'hui incomplettes, au moyen des augmentations dont cette Edition est enrichie. Afin que l'on ne s'y trompe pas, le Libraire a jugé à propos de mettre son nom & l'année sur les frontispices de cette Edition.

(2) Voyez la Vie d'ABEILARD & d'HÉLOISE, tome premier, pages 65 & 66.

Rés 8 X 8

reux Epoux, que MM. de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres ont faites en 1768, & qui vient d'être gravée ſur le marbre, pour être poſée ſur leurs tombeaux. 2°. Du *Fragment d'une Epître d'*ABEILARD *à* HÉLOÏSE, de M. Colardeau (1), à qui la Parque inexorable n'a pas donné le tems de l'achever. 3°. De quelques Extraits concernant ces Epoux infortunés, tirés de divers Eloges de l'Abbé Suger (2), contemporain d'HÉLOÏSE & d'ABEILARD, & un des plus cruels ennemis d'HÉLOÏSE; puiſque ce fut par ſes cabales & ſes intrigues, & pour enrichir les domaines de l'Abbaye de St-Denis, qu'il la fit chaſſer avec toutes ſes Compagnes du Monaſtère d'Argenteuil, dont elle étoit Prieure.

Flatté des éloges que nous avons reçus, tant ſur le choix que nous avons fait de ces Lettres & de ces Epîtres, que ſur la partie Typographique, nous ôſons eſpérer pour cette Edition la même indulgence du Public, & nos vœux ſeront remplis au-delà de nos deſirs, ſi nous en obtenons le même ſuffrage.

(1) Voyez le tome ſecond, page 95.
(2) Voyez la Préface ci-après, page x & ſuivantes.

PRÉFACE APOLOGÉTIQUE ET HISTORIQUE.

ABEILARD & HÉLOÏSE *ſont ſi connus par leurs amours, leurs malheurs & leur érudition profonde dans les Langues Orientales, que les éloges que nous en pourrions faire, n'étendroient pas davantage la juſte réputation qu'ils ſe ſont acquiſe depuis plus de ſix ſiècles.*

Qu'il nous ſoit permis ſeulement de parler du Recueil intéreſſant, *dont nous offrons au Public une nouvelle Edition; mais avant tout, nous le ſupplions d'être intimément perſuadé des ſentimens de reconnoiſſance dont nous ſommes pénétrés, de l'accueil favorable qu'il a bien voulu faire aux dernières. Le juſte hommage que nous lui rendons ne nous acquittera jamais envers lui. Les ſoins que nous avons apportés à celle-ci, tant à la partie Littéraire, qu'à la partie Typographique, nous font*

*eſpérer la même indulgence. Cette Edition eſt non-ſeulement revue & corrigée avec la plus ſcrupuleuſe attention, mais elle eſt encore augmentée conſidérablement, entr'autres, du Fragment d'une Epitre d'*Abeilard *à* Héloïſe, *par M. Colardeau, de deux Epitres d'*Abeilard *à* Héloïſe, *en Vers, qui n'avoient pas encore paru : Heureux ! ſi le Public les lit avec autant de plaiſir que l'Epitre d'*Héloïſe *à* Abeilard, *de M. Saurin, dont nous avons cru devoir enrichir auſſi cette Collection, que nous avons ornée des Portraits d'*Abeilard *&* Héloïſe, *gravés d'après les Originaux de* Gardner, *fameux Peintre de Londres. Nous n'avons enfin épargné ni peine, ni dépenſe pour rendre cette Edition ſupérieure à la précédente ; & nous ôſons croire qu'elle ſera au moins auſſi recherchée, renfermant tout ce qui a été écrit juſqu'à ce jour ſur ces célèbres & malheureux Amans.*

*Nous avons été dans la néceſſité de faire quelques légers changemens dans la Vie d'*Abeilard *&* Héloïſe *qui eſt à la tête de ce Recueil, & dont le Lecteur ne nous ſçaura pas mauvais gré.* Abeilard *&* Héloïſe *ſi connus & en même tems*

ſi inconnus (*), *y paroîtront au naturel. On y verra* Abeilard, *né avec un grand eſprit, capable*

(*) Lorſque nous parlons d'ABEILARD & HÉLOISE inconnus, ce n'eſt que pour ceux qui ne connoiſſent ce grand homme & ſon Epouſe que d'après des Hiſtoires de leurs Amours, plutôt romaneſques que véritables, & dont il en a paru pluſieurs copies imprimées, une entr'autres, en 1700, ſous le titre: *d'Hiſtoire des Amours d'*ABEILARD *& d'*HELOISE, dans laquelle l'Auteur a donné une libre carrière à ſon imagination, ayant préféré les traits de la fable & même de la plus noire calomnie, à la pure vérité. Nous ne citerons que les ſuivans: Selon cet Ecrivain, HÉLOISE eſt fille naturelle du Chanoine *Fulbert*, qui l'avoit eue d'un commerce clandeſtin avec une fille nommée *Geneviéve*, qui acoucha d'HÉLOISE à Corbeil, dans une maiſon appartenante à *Fulbert*, où, après avoir été élevée juſqu'à l'âge de ſept ans, il la mit dans un Couvent comme ſa Nièce. L'éducation particulière qu'il lui donna, le fit ſoupçonner d'en être plutôt le père que l'oncle, comme il en faiſoit courir lui-même le bruit. (Choſe abſurde & contre toute vraiſemblance; comme s'il n'eût pas été de la prudence d'un Eccléſiaſtique, tel qu'étoit *Fulbert*, d'enſevelir pour toujours dans l'obſcurité du ſilence un évènement auſſi criminel, ſurtout dans le ſiècle où il vivoit, où les mœurs n'étoient pas, à beau-

des ſciences les plus ſublimes, devenu grand Philoſophe, malgré ſes inclinations trop tendres; la

---

coup près ſi corrompus que dans celui-ci.) Le même Hiſtorien nous dit qu'ABEILARD fut extrêmement ſurpris d'apprendre la naiſſance ſuſpecte d'HÉLOISE qu'il aimoit juſqu'à l'adoration, & qu'il croyoit ſincèrement Nièce de *Fulbert*. On donne dans ce Roman des rivaux à ABEILARD, & on ne craint pas d'avancer qu'HÉLOISE, loin d'être inſenſible à la paſſion qu'elle faiſoit naître en leur cœur, les écoutoit ſi favorablement qu'elle répondoit à leur tendreſſe. On lit auſſi, qu'HÉLOISE eut des rivales, mais qui toutes ont trouvé ABEILARD auſſi indifférent pour elles qu'il étoit amoureux d'HÉLOISE. Cet Auteur, ſi fertile en inventions, s'annonce comme ayant travaillé d'après les Œuvres complettes d'ABEILARD, où il a, dit-il, puiſé tous ces faits ſinguliers, & d'après leſquels il a traduit les *Lettres d'HELOISE & d'ABEILARD* qui terminent ſon Volume. Cependant, dans ces Œuvres, (ſi ce ſont les mêmes que nous avons ſous les yeux) il n'y a pas un mot de tous ces faits, qu'il rapporte comme vrai.

Il faut croire que cet Ecrivain a regardé ABEILARD & HÉLOISE comme des êtres chimériques, par l'excès de l'amour qu'ils avoient l'un pour l'autre; ou qu'il les a confondus avec ces hommes foibles & puſillanimes

ſon tragique de ſon amour pour Héloïſe *l'ayant conduit à une généreuſe pénitence. Entré dans l'état Monaſtique, il y paroîtra un des plus illuſtres Abbés de ſon tems, & comme un martyr par l'auſtérité de ſa vie, & par les cruelles perſécutions qu'il ſouffrit pour maintenir la diſcipline régulière. La grandeur de ſon ame, ſa patience héroïque, éclatent dans toutes ſes traverſes. Cependant on le voit Fondateur d'Ordre, Légiſlateur, de loix, qui vont de pair avec celles des* Baſile, *des* Pacôme, *des* Bernard, *&c, &c.*

*Ce portrait ſurprendra, ſans doute, ceux qui ſe ſont formés des idées fort différentes de la vertu d'*Abeilard; *mais comme la vérité eſt toujours agréable, nous nous flattons que celle-ci ne déplaira pas au Public éclairé.*

*La pénitence d'*Héloïſe *eſt un exemple pour celles*

---

qui ſe laiſſent entraîner aux charmes inévitables de ce Dieu toujours vainqueur des mortels, même les plus puiſſans; ce qui l'a peut-être engagé (comme bien d'autres ont fait) de ſemer dans ſon Hiſtoire d'ABEILARD, ces Epiſodes fabuleuſes que l'on ne trouve que dans ces Editions informes, & qui ſont heureuſement épuiſées.

qui ont eu le malheur de l'avoir ſuivie dans ſes égaremens. Pendant vingt-deux années qu'elle a ſurvécu à ſon malheureux Epoux, elle eſt un modèle de vertus Religieuſes, & de conduite pour les Supérieures. Enfin, Héloïſe *nous donne à douter ſi la vie d'*Abeilard *eſt plus digne d'admiration que la ſienne.*

*Les monumens anciens & nouveaux d'où nous avons tiré l'Abrégé de l'Hiſtoire d'*Héloïſe *& d'*Abeilard *ſont ſi certains, que nous n'avons pas lieu de craindre d'être accuſés d'avoir donné dans de faux préjugés. C'eſt dans les Œuvres complettes d'*Abeilard *que nous avons puiſés les faits principaux & toutes les circonſtances de ſa vie; ces Œuvres ont été publiées par* François d'Amboiſe, *Conſeiller d'Etat, & l'un des plus ſçavans Magiſtrats du Royaume. Elles parurent en* 1616, *en un vol. in-4°. Elles contiennent :* les Epîtres *d'*ABEILARD *& celles d'*HÉLOISE, l'Hiſtoire de leurs malheurs, avec les notes *d'André Duchesne*, ainſi que des Commentaires ſur les Epîtres de Saint Paul aux Romains. *On ne publia ces Œuvres, qui ſont les plus eſtimées, qu'après avoir été revues & corrigées ſur* 10 *à* 12 *manuſcrits de quatre à cinq cens ans d'antiquité.*

Ceux, d'entre nos Lecteurs, qui voudront s'assurer de la vérité des faits que nous avons cités dans la Vie d'Abeilard, *pourront se donner la peine de consulter, comme nous l'avons fait, les Ouvrages suivans.*

Les Conciles de l'Église de France; les Lettres de S. Bernard; celles de Pierre le Vénérable, Abbé de Cluny; l'Histoire d'Othon de Fizinge; l'Apologie d'*Abeilard*, par M. d'Amboise; les Annales de M. d'Argentré, de Papire Masson; les Recherches d'Étienne Pasquier; l'Histoire de Bretagne, de Dom Lubineau; l'Histoire de l'Abbaye de Saint-Denis, par Dom Félibien; l'Histoire générale des Auteurs sacrés & Ecclésiastiques, de Dom Remy Ceillier, Bénédictin; la Vie *d'Abeilard* & *d'Héloïse*, par Dom Gervaise, ancien Abbé de la Trappe, qui parut en 1721, en 2 *vol. in*-12. les véritables Lettres *d'Héloïse* & *d'Abeilard*, avec une Préface Apologétique, & la Censure des Docteurs de Paris, *par le même*, *en* 2 vol. in-12. *& dont il y a eu deux Editions: la première à Londres, & la seconde à Paris, en* 1723.

Il est encore d'autres Sçavans qui ont parlé

d'Abeilard *comme du plus habile Théologien de ſon ſiècle, tels que*, de Foulgues, Prieur de Deuil; Vincent de Beauvais; Paul Emile; du Haillan; Belleforeſt; Vignier; Trithême; de S.te. Marthe; Louis Jacob; Tome IV, *Gallia Chriſtiana; de Script.* Cabilon; Camuſat, *in Antiquit. Tricaſſ.* Moreri, *dans ſon Dictionnaire hiſtorique*; Dupin, & Fleury, dans ſon Hiſtoire Eccléſiaſtique, Tome XIV, *in-4°. Les curieux peuvent approfondir, dans tous ces Auteurs, les faits que nous avons avancés.*

L'Eloge de Suger (*), *Abbé de St-Denis, que l'Académie Françoiſe a propoſé pour Prix de l'année* 1779, *a donné lieu à pluſieurs Ecrivains de parler* d'Abeilard & d'Héloïſe, *moins parce qu'ils étoient contemporains qu'à cauſe des perſécutions qu'ils ſouffrirent de la part de ce Moine intrigant & ambitieux. Nous croyons faire un vrai plaiſir à nos Lecteurs, de rapporter les paſſages que nous avons extraits des divers Eloges de cet Abbé, qui*

(*) *Suger*, Abbé de Saint-Denis, étoit Miniſtre d'Etat ſous *Louis VI*, dit *le Gros*, & Régent du Royaume, ſous *Louis VII*, dit *le Jeune* & *le Pieux*.

concernent ces tendres & malheureux Epoux. Nous ne citerons que ceux qui nous ont paru mériter le ſuffrage du Public ; tel que celui qui a été couronné par l'Académie, & dont M. Garat, *Avocat, eſt l'Auteur. La plume mâle & éloquente de cet Ecrivain moderne annonce les plus grands talens, non-ſeulement pour les Belles-Lettres, mais encore pour le Barreau. Il n'eſt pas poſſible de ſaiſir avec plus de vérité & d'énergie, le caractère & le génie de* Suger ; *le tableau qu'il fait des malheurs qu'eſſuyèrent* Abeilard & Héloïſe *perſécutés par l'Abbé de St-Denis, eſt un chef-d'œuvre de ſtyle ; voici comme il s'exprime :*

C'eſt dans ces Cloîtres & dans ces Monaſtères enrichis ou dépouillés par l'ambition *de Suger*, qu'il rencontra deux perſonnes dont il eut encore le malheur de ne pas reſpecter l'infortune, *Héloïſe* & *Abeilard*. A ces deux noms on ſe croit tranſporté dans un autre ſiècle, & on a peine à croire qu'on les trouve dans celui de *Suger*. La deſtinée de ces deux Amans a été affreuſe, & le cœur les cherche cependant comme les ſeuls objets ſur leſquels il puiſſe ſe repoſer dans cette époque déplorable ; tous les maux que l'on

ſouffre autour d'eux épouvantent ou révoltent l'âme ; leurs infortunes l'attendriſſent, & ce n'eſt qu'avec eux que l'on peut pleurer dans le ſiècle où le genre-humain a été le plus malheureux. Tout ce qui a été appellé grand, tout ce qui s'eſt fait alors de mémorable eſt preſqu'oublié. Les noms *d'Héloïſe* & *d'Abeilard* ſont dans la bouche de tout le monde. Elevés l'un & l'autre au-deſſus de leur ſiècle, par les dons & les talens de l'eſprit, ils l'ont été encore davantage par leur amour. Pourquoi refuſerions-nous de reconnoître en effet une autre ſupériorité que celle de la grandeur des idées, ou des actions publiques ? Il en eſt une qui tient de plus près encore à notre bonheur. Nos paſſions ſe dégradent ou ſe perfectionnent ſuivant les ſiècles, comme nos eſprits & nos caractères ; & il eſt des tems, où un ſeul ſentiment met une âme au-deſſus de tout ce qui l'environne. Combien celles *d'Héloïſe* & *d'Abeilard* devoient-elles être tendres & ſublimes, pour donner à leur amour, dans un ſiècle groſſier & barbare, cette délicateſſe, cette moralité paſſionnée, qui en fait l'objet de notre admiration, & de nos larmes !

De

De nos jours encore, les talens les plus ſenſibles & les plus heureux (*) ont puiſé dans l'âme d'*Héloïſe* & *d'Abeilard* les expreſſions les plus profondes & les plus attendriſſantes de l'amour. Combien ils devoient s'aimer, ceux qui pendant leur vie entière, ont conſervé tous les tranſports de leur paſſion, après en avoir épuiſé les délices, & même après les avoir perdues ſans retour! Que de vertu & d'amour doit avoir cette *Héloïſe* qui, ne pouvant faire le ſacrifice que la Religion lui commandoit, trouva plus facile d'épurer & d'ennoblir aſſez ſa paſſion pour avoir le droit de la conſerver aux pieds des Autels, & de s'en entretenir avec Dieu même, ſans trouble & ſans remords! Ce fut la deſtinée de *Suger* d'être injuſte & cruel envers tous les deux. Il voulut retenir *Abeilard* dans St-Denis, où les Moines le perſécutoient, & lorſqu'il fit ſortir *Héloïſe*

(*) M. *Garat* entend parler de Pope, de Colardeau, de MM. Dorat, Feutry, Mercier, Saurin, &c, &c. qui, dans leurs Epîtres charmantes, n'ont fait que mettre en Vers les propres expreſſions d'HELOISE & d'ABEILARD, qu'ils ont puiſées dans leurs Lettres Latines.

d'Argenteuil, dont elle étoit Prieure, il l'abandonna avec toutes ſes Compagnes à la pitié publique. Comment *Suger*, qui n'étoit pas né avec une âme dure, & dont les larmes ont ſouvent coulé devant le malheur, put-il manquer de reſpect pour l'aſyle où vivoit *Héloïſe* (1)? *&c.*

Quoique M. de Lauſſat *n'ait point concourru*

(*) On voit, Cloître notre-Dame, dans la rue qui conduit au Pont-rouge, la Maiſon du Chanoine *Fulbert*, où HÉLOÏSE & ABEILARD ſe ſont connus. Cette maiſon eſt la dernière à droite, ſous l'arcade, en entrant par le Cloître. Malgré qu'on ait rebâti pluſieurs fois cette maiſon depuis ſix ſiècles, on y conſerve toujours deux Médaillons de pierre en relief, très-antiques, que l'on voit dans la cour, au-deſſus de l'entrée, en face de la loge du Portier. On aſſure que ces Médaillons repréſentent les Buſtes d'ABEILARD & d'HÉLOISE. Quoique les têtes ſoient extrêmement mutilées, ſur-tout celle d'ABEILARD, étant expoſées aux injures de l'air, on en diſtingue cependant encore aſſez de traits, pour exciter la vénération, & renouveller ces tendres ſentimens que leurs infortunes inſpirent; c'eſt du moins ce que nous avons éprouvé nous-mêmes en les conſidérant.

pour le Prix de l'Académie, nous n'avons rien vu qui ſoit mieux écrit, plus véridique & plus fortement penſé que ſon Diſcours ſur Suger *& ſur ſon ſiècle, dont on a fait deux éditions conſécutives. Ce jeune Ecrivain, qui donne les plus grandes eſpérances, eſt non moins éloquent, non moins ſublime dans ſa diction que M.* Garat; *s'il développe le caractère de* Suger, *s'il fait connoître les intrigues de ce Moine courtiſan, il rend à* Héloïſe *& à* Abeilard *toute la juſtice qui leur eſt due & dont la Poſtérité perpétuera à jamais la mémoire; il blâme, avec raiſon, l'Abbé de Saint-Denis, de s'être montré injuſte & cruel en vers le malheureux & perſécuté* Abeilard. (*Ce ſont ſes expreſſions*). Il fut effectivement malheureux partout, *s'écrie ce eſtimable Auteur;* dans le monde, parce qu'il s'abandonna trop aux ſentimens de la Nature, & dans le Cloître, parce qu'il fut trop zélé obſervateur des maximes Religieuſes; mutilé, empriſonné, excommunié, flétri, proſcrit, & haï des Moines de Saint-Denis, pour avoir ôſé penſer que leur Patron n'eût pas été Evêque d'Athènes; il ſe tenoit caché dans un Hermitage de la Champagne, & ſollicitoit

vainement ſon repos & ſa liberté, lorſque *Suger* ſuccéda à *Adam*. *Abeilard* dont il avoit été l'ami, ne douta pas qu'il ne ſe déclarât ſon libérateur; *Suger* l'accueillit avec bonté; mais il fallut l'intervention du Roi pour ſe choiſir une retraite quelconque. Cette retraite fut le *Paraclet*.

En parlant des manèges & des injuſtices que Suger *employa pour accroître, embellir & fertiliſer les Domaines de ſon Monaſtère, & dont* Héloïſe *fut la triſte victime; M.* de Lauſſat *dit:* Et toi, ô divine *Héloïſe!* toi, dont nous avons vu le plus ſenſible & le plus vertueux des mortels (J. J. Rouſſeau) conſacrer à jamais le nom avec ceux de l'humilité & de l'amour, l'inſatiable avidité de *Suger* t'envie cet aſyle ſacré (*), où tu cherches

(*) Cet aſyle eſt le Monaſtère d'Argenteuil. *Suger* s'appuyant de quelques vieux titres du VII ſiècle, prétendoit que St-Denis y avoit des droits. Pour les faire valoir plus vite & plus ſûrement, il accuſa les Religieuſes d'excès ſcandaleux, & les en fit chaſſer. HÉLOISE, à la prière d'ABEILARD, ſe retira au Paraclet, où fut fondée, à cette époque, cette Abbaye, dont elle fut la première Abbeſſe.

dans la réſignation & dans les larmes une conſolation à tes malheurs, & auſſi-tôt l'Egliſe, qu'il ſuſçite & ſéduit, t'en chaſſe comme d'un repaire de proſtituées. Grand Dieu ! (*s'écrie le même Auteur*) ſi tels ſont les reſſorts iniques qui élèvent les hommes aux honneurs & à la fortune, laiſſe-moi mon obſcure médiocrité !

M. l'Abbé d'Eſpagnac *dans ſes* Réflexions ſur l'Abbé Suger, *ne s'étend pas beaucoup ſur* Héloïſe *& ſur* Abeilard, *au ſujet du Monaſtère d'Argenteuil que* Suger *uſurpa à force d'intrigues, de déprédations & de libelles, qu'il fit fabriquer pour diffamer la conduite d'*Héloïſe *& de ſes Compagnes. Elles étoient accuſées de mener une vie déréglée, qui déshonoroit l'état Monaſtique & cauſoit un ſcandale public ; qu'il ſe fit autoriſer par* Louis le Gros *de les chaſſer de ce Monaſtère : il dit pages* 17 *&* 18 : A quoi s'occupoient cependant les Filles infortunées d'Argenteuil ? Soutenues par l'exemple de leur Prieure, cette *Héloïſe*, dont l'âme étoit tout amour, elles veilloient, elles invoquoient ſur **Louis** les bénédictions du Ciel au pied de ces mêmes Autels, d'où ce Prince venoit de les arracher, &c...

Héloïſe ſe vit réduite à chercher un aſyle ſous des toits de joncs & de feuillages, ſéjour peut-être moins triſte pour elle, parce qu'il avoit été l'abri d'*Abeilard* perſécuté; mais où la terre ſtérile offroit à peine quelques herbes ſauvages. *Dans ſon* Eloge de Suger, *M. l'Abbé* J** *penſe bien différemment que tous nos Ecrivains ſur* Héloïſe *& ſur* Abeilard. *Il a raiſon, ſelon nous, lorſqu'il dit page* 21: Qu'*Abeilard* étoit beaucoup moins fait pour embellir une Hiſtoire qu'un Roman. Que cet homme intéreſſant, par ſes malheurs & par ſon génie, fixoit alors l'attention du Public. Pour vous, *Héloïſe*, *continue-t-il*, peut-être aurez-vous à vous plaindre de *Suger;* vous qu'il arracha du Prieuré d'Argenteuil, pour paſſer dans un autre aſyle, &c.... *Le même Auteur juſtifie* Suger *ſur cette perſécution.... Enſuite il dit, en s'adreſſant toujours à* Héloïſe. D'ailleurs, qui pourra nous répondre que l'amour profane & l'amour Divin, qui ſe diſputèrent ſi long-tems l'empire de votre cœur, n'ayent pas cauſé quelqu'émotion parmi des Filles conſacrées à la retraite, où la plus légère indiſcrétion remue les langues, agite les eſprits

& devient le ſujet des plus biſarres entretiens, &c. *Suger* eût été ſans doute plus humain envers *Abeilard* & *Héloïſe*, s'ils lui euſſent inſpiré cette ſenſibilité qui anime aujourd'hui nos Poëtes, lorſqu'il eſt queſtion de leurs trop célèbres Amours, &c. &c.

Selon M. l'Abbé J**, *c'eſt la Fable & non l'Hiſtoire qui a rendu ce Couple infortuné ſi mémorable, & qui, au détriment des* Bernard, *des* Norbert, *des* Pierre de Cluny, *&c. &c., ôſe le regarder comme l'ornement & le phénomène du douzième ſiècle. Selon nous cependant, les* Bernard, *les* Norbert, *&* Pierre de Cluny, *nous parlent avec aſſez d'avantage d'*Héloïſe *& d'*Abeilard. Saint Bernard *même, ſur la réputation d'*Héloïſe, *alla lui rendre une viſite au* Paraclet, *dans laquelle il s'entretint plus d'une heure avec elle, & dont il fut ſi ſatisfait, qu'il n'a jamais ceſſé d'admirer l'eſprit enchanteur & les lumières profondes qui ont acquis l'immortalité à cette ſçavante Abbeſſe. Nous dirons plus, les Poëtes d'aujourd'hui n'ont fait qu'emprunter les mêmes expreſſions d'*Héloïſe, *qu'ils ont miſes en Vers. C'eſt donc d'après la verité de l'Hiſtoire*

qu'ils ont travaillé, & non d'après la Fable ; car qui dit fable, dit fiction, & aucun de nos Poëtes n'a imaginé les Amours & les infortunes de ces malheureux Amans dont les siècles futurs s'entretiendront avec autant d'enthousiasme que celui-ci. Ils ont travaillé d'après leurs Lettres ; Lettres sublimes, où respirent l'amour le plus tendre & le repentir le plus sincère. Lettres que les Sçavans ne se lassent point de lire, par la pureté de leur diction, l'élégance du style, & sur-tout celles de la charmante Héloïse (*), *dont la Latinité est beaucoup plus belle, plus expressive que celle d'*Abeilard.

Tous ces Ecrivains, anciens & modernes, s'accordent parfaitement, & confirment la plupart des faits que nous avons rapporté. Ce qu'il y a d'étonnant & de rare, c'est qu'entre tant d'amis & d'ennemis qu'eurent Abeilard & Héloïse, *& qui ont écrit pour ou contre eux, on ne remarque aucune contrariété de sentimens dans les principales circonstances de leur vie. Ces Auteurs sont d'autant*

(*) Ces Lettres Latines, nouvellement traduites, se trouvent chez le même Libraire.

plus dignes de foi, que quelques-uns ont vécu avec Abeilard, *& ont été témoins de ce qui s'eſt paſſé de ſon tems.*

Quant aux Lettres d'Héloïſe *&* d'Abeilard, *traduites librement du Latin, par* M. le Comte de Buſſy Rabutin, *dont la première Edition parut en* 1695, *il nous a ſemblé que le Public en avoit vu, avec plaiſir, la réimpreſſion dans ce Recueil: ce qui juſtifie le ſentiment de* Malherbe, *un de nos plus grands Poëtes du dernier ſiècle, qui aſſure que ces* Lettres *ſont un chef-d'œuvre, tant pour l'élégance du ſtyle, que pour la pureté de la diction: auſſi, dans ſa Grammaire, en recommande-t-il expreſſément la lecture pour ſe perfectionner, dit-il, dans la Langue Françoiſe.* (Voyez l'Avertiſſement qui précède ces Lettres, Tome I, page 80.) *Ces* Lettres *eurent tant de ſuccès, que* M. de Beauchamps, *homme d'eſprit & connu avantageuſement dans la Littérature, par des Poëſies agréables, les a miſes en Vers. Elles furent ſi bien accueillies, qu'il s'en fit trois Editions; la première en* 1714, *la ſeconde en* 1721, *& la troiſième en* 1737.

Nous commençons le ſecond Volume par la fameuſe Lettre d'Héloïſe *à* Abeilard, *du célèbre* Pope. *Tout le monde ſçait le ſuccès prodigieux qu'elle a eu en Angleterre, & que c'eſt à cette ingénieuſe* Lettre *que l'on doit toutes les Epîtres en Vers qui ont enrichi notre Littérature depuis ſeize à dix-huit ans, & dont les plus connues rendent ce Recueil précieux, telles que celles de* Colardeau, Dorat, MM. Feutry, Mercier, Saurin, &c. &c.

La Lettre d'Abeilard *à* Héloïſe, *par un Auteur moderne, a été faite pour ſervir de réponſe à la* Lettre de Pope. *Quoiqu'il n'y regne pas le même feu, & qu'on n'y apperçoive pas le même enthouſiaſme & le même génie qui ont conduit la plume de l'Auteur Anglois, nous ôſons cependant aſſurer, après les différens jugemens que nous en avons entendus porter, qu'elle renferme des beautés frappantes, des expreſſions tendres & élévées, & des ſentimens ſi délicats, que* Pope *ne l'eût peut-être pas déſavouée ſi on la lui eût attribuée.*

Les Epîtres *en Vers qui ſuivent, ſont précédées d'une idée très-préciſe des* Amours d'Héloïſe & d'Abeilard, *afin de ne point renvoyer le Lecteur au premier Volume.*

Si nous convenons, & c'eſt auſſi de l'avis de tous les Litterateurs, que les Lettres *& les* Epîtres *en Vers, qui ſont toute la richeſſe de cette Collection, ſont autant de petits chef-d'œuvres de Poëſies & de ſentimens, dans leſquels l'amour conjugal eſt exprimé avec des couleurs ſi vives & ſi naturelles, que l'on s'imagine, en les liſant, entendre les propres expreſſions de ces célèbres & malheureux Epoux; nous conviendrons auſſi que les Auteurs ſe ſont beaucoup écarté de la vérité de l'Hiſtoire, en ce qu'elles ne reſpirent que l'amour le plus profane, & que les* Lettres originales Latines *ſont, au contraire, remplies des plus grands ſentimens, & même de Religion. Ces Auteurs ſont cependant excuſables, en ce qu'ils ont écrit en Vers, & que, comme Poëtes, la fiction leur eſt permiſe. D'ailleurs, lorſque dans les divers tableaux de l'amour qu'ils nous ont donné, on n'y trouve que des peintures agréables, & des expreſſions ſi conformes aux ſentimens qu'*Abeilard *&* Héloïſe *ont dû éprouver dans les différentes ſituations où ils ſe ſont trouvés dans le cours de leur vie, on ne peut que couronner leurs*

travaux ; ce que le Public a déja fait dans la perſonne de M. Colardeau, *que l'Académie Françoiſe avoit admis au nombre de ſes Membres, & que la Parque impitoyable vient de nous enlever à la fleur de ſon âge, ſans qu'il ait pu jouir des lauriers qui lui étoient deſtinés.*

On ne trouvera peut-être pas mauvais que nous ayons terminé cette Collection par quelques Fragmens d'une Pièce Dramatique, en cinq Actes & en Vers, de M. Guin *de Marſeille, intitulée:* Héloïſe & Abeilard.

Un Auteur connu par des Ouvrages, où régne le plus pur ſentiment, nous avoit promis une Epître d'Héloïſe *à* Abeilard *de ſa compoſition : des occupations inattendues l'ont ſans doute empêché d'y mettre la dernière main, & ont retardé l'effet de ſes promeſſes. Dès qu'elle ſera en notre pouvoir, nous en ferons part au Public.*

Ce ſeroit manquer de reconnoiſſance, ſi nous ne parlions pas de M. Dorat, *qui a bien voulu enrichir ce Recueil de deux* Epîtres *de ſa compoſition* (1), *& que la mort vient de moiſſonner à la fleur de ſon*

(1) Voyez les Epîtres d'ABEILARD à HÉLOISE, pages 139 & 173, Tome II.

âge (1). *C'eſt dans ces momens de douleur que nous ſentons toute notre incapacité. Puiſſent les foibles fleurs que nous nous empreſſons de jetter ſur la tombe de cet Auteur auſſi fécond qu'agréable, ſe changer en lauriers dont il auroit dû être couronné les derniers jours de ſa vie. Quels ſuccès n'eurent pas ſes Poéſies légères, pluſieurs de ſes Comédies & quantité d'autres Ouvrages agréables tant en proſe qu'en Vers qu'il nous a donné annuellement. De tous les Ecrivains de ce ſiècle* M. Dorat *fut un des plus élégans, des plus faciles. Ce fut en* 1758 *qu'il fit connoître ſes talens par une* Ode ſur le Malheur. *Il n'a pas ceſſé depuis de donner des Ouvrages charmans, & ſur-tout ſa Comédie du* Célibataire, *où il y a des Scènes dignes de* Moliere *& de* Regnard.

O Parque impitoyable! faut-il que tous les mortels, riches & pauvres, jeunes & vieux, ſoient ſoumis à ton fatal ciſeau? L'eſprit, les talens, la vertu, pour le bonheur des humains, ne devroient-ils pas ſuſpendre ta fureur implacable!

---

(1) Claude-Joſeph DORAT, mort le 29 Avril 1780, à trois heures préciſes après midi, dans la quarante-cinquième année de ſon âge.

Les moindres productions d'un homme célèbre ſont toujours précieuſes. C'eſt ce qui nous a déterminé à donner l'Extrait de la Lettre dont M. de Voltaire *nous a honoré.*

M.

Quoique j'avance à pas de géant à mon dix-ſeptiéme luſtre, & que je ſois preſqu'aveugle, mon cœur ne vieillit point. Je l'ai ſenti s'émouvoir au récit des malheurs d'ABEILARD & d'HÉLOISE, dont vous avez eu l'honnêteté de m'envoyer les *Lettres* & les *Épîtres*, que je connaiſſais déja en partie. Le choix que vous en avez fait & l'ordre que vous y avez donné, juſtifient votre goût pour la Littérature. Votre Réponſe à la *Lettre* de notre ami *Pope*, m'a beaucoup intéreſſé; elle enrichit votre collection. Elle eſt purement écrite & avec énergie. Qu'elle peint bien les agitations d'un cœur combattu par la tendreſſe & le repentir! Il ſerait à deſirer que tous ceux qui exercent l'Art Typographique euſſent vos talens; le ſiecle des *Etiévirs*, des *Eſtiennes*, des *Frobens*, des *Plantins*, &c. renaîtrait. Je ne le verrai point, mais je mourrai du moins avec cette eſpérance.

Je ſuis, &c.

Votre très-humble & très-obéiſſant
Serviteur, VOLTAIRE,
Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi.

Du Château de Ferney,
le 15 Avril 1774.

TABLE
DES MATIÈRES
Contenues dans le Tome Premier.

Préface Hiſtorique & Apologétique, page j
La Vie, les Amours & les Infortunes d'Abeilard & d'Héloïſe, 1
Traduction des Epitaphes d'Abeilard, *compoſés en Latin par* Pierre le Vénérable, *Abbé de Cluny*. 51 & 52
Epitaphe d'Abeilard & d'Héloïſe *en latin, avec la Traduction Françoiſe*, 65 & 66
Extrait de la Lettre d'Abeilard *à Philinte ſon Ami, avec un Avis*, 67 & 68
Lettres véritables d'Héloïſe *à* Abeilard, *avec les Réponſes* d'Abeilard *à* Héloïſe, *traduites librement d'après les Lettres originales latines, par M. le Comte de* Buſſy Rabutin, *ſuivies d'un Avis*, 79 & 80
Réponſe d'Abeilard *à* Héloïſe, 98

*Lettre d'*Héloïse *à* Abeilard, *précédée d'un Sommaire*, 108 & 109
*Réponse d'*Abeilard *à* Héloïse, *précédée d'un Sommaire*, 130 & 131
*Lettre d'*Héloïse *à* Abeilard, 139
*Lettres d'*Héloïse *& d'*Abeilard, *mises en Vers, par M.* de Beauchamps, *d'après l'excellente traduction des Lettres d'*Héloïse *& d'*Abeilard, *de M. le Comte* de Bussy Rabutin, *avec une Epître, un Extrait de la Préface de l'Auteur, & un autre Extrait d'une Lettre écrite au même*, 159, 160, 161 & 162
*Réponse d'*Abeilard *à* Héloïse, 185
*Seconde Lettre d'*Héloïse *à* Abeilard, 199

Fin de la Table du Tome Premier.

TRANSLATION
DES OSSEMENS
D'ABEILARD ET D'HÉLOÏSE.

SI les ſiècles futurs s'occupent comme celui-ci de la mémoire de ces Epoux auſſi tendres que malheureux, leur nom, toujours cher aux âmes ſenſibles, ne s'oubliera jamais & ſera toujours conſacré dans les faſtes de la poſtérité la plus reculée.

Nous croyons donner au Public une nouvelle preuve de notre empreſſement à le ſatisfaire, en lui faiſant part de la Lettre que M. Vincent, Curé de Quincey, près de Nogent-ſur-Seine, a écrite le 12 Août 1780, au Rédacteur du Mercure. Cette Lettre eſt d'autant plus intéreſſante qu'elle contient des détails Curieux & Hiſtorique ſur les diverſes Tranſlations des Oſſemens d'ABEILARD & d'HÉLOÏSE, & ſur-tout ſur la dernière Tranſlation faite ſous les yeux de Madame *de Roucy*, Abbeſſe du Paraclet. Nous

rapportons cette Lettre mot à mot, étant écrite d'un ſtyle à faire honneur à la plume de M. Vincent, qui s'exprime ainſi :

Depuis un certain nombre d'années, il eſt queſtion ſingulièrement, ſur-tout dans le monde Littéraire, du célèbre Abeilard, que l'on ſçait avoir été le plus profond Dialecticien & l'un des plus ſçavans Théologiens du douzième ſiècle, ainſi que d'Héloïſe ſon Epouſe, dont le génie égaloit au moins s'il ne ſurpaſſoit pas le ſien. Il ſemble même que ces victimes infortunées de la cabale la plus noire & de la jalouſie la plus baſſe, commencent aujourd'hui à renaître de leurs cendres, principalement depuis que Pope, fameux Poëte Anglois, a publié une Epître d'Héloïſe à Abeilard, qui a eu le ſuccès le plus brillant en Angleterre. Cette Epître, qui a été traduite par nos plus excellens Poëtes, n'a pas été moins accueillie en France, & y a produit une eſpèce d'enthouſiaſme.

Mais je ne puis pardonner à la plupart des Ecrivains modernes de ne s'être attachés à nous peindre Abeilard que comme un homme, malgré la Profeſſion Religieuſe qu'il avoit embraſ-

ſée, uniquement occupé de ſa paſſion pour Héloïſe, ce qui eſt une inſigne calomnie : car Abeilard n'eut pas plutôt prononcé ſes vœux, qu'il ſe livra aux travaux de la pénitence la plus rude & la plus ſévère, & tous les Ouvrages qu'il a compoſés, à partir de cette époque, ne reſpirent plus que la piété la plus vive & la plus pure. Mon but n'étant point ici d'entreprendre l'apologie de cet homme unique & univerſel, parce que je n'ai ni le loiſir, ni les talens néceſſaires pour m'en acquitter de la manière qui conviendroit, je laiſſe à d'autres, plus habiles & plus éclairés que moi, le ſoin de juſtifier ſa mémoire. Je me contente de le venger d'un préjugé injurieux, auquel peuvent avoir donné lieu quelques Auteurs, qui ont été mal informés de ce qui concerne un homme d'un auſſi rare mérite que le fut Abeilard, ou qui ont été les organes de ſes injuſtes perſécuteurs ; tel eſt, entr'autre, Belleforeſt, qui, dans ſes Annales, a oſé avancer comme un fait certain, que les oſſemens de cet homme admirable avoient été condamnés à être brûlés après ſa mort.

Or, ce fait eſt abſolument faux ; & il ſuffit,

pour réfuter une impoſture auſſi groſſière, de citer les Lettres que Pierre le Vénérable, Abbé de Cluny, écrivoit à Héloïſe (*). Car non-ſeulement les oſſemens d'Abeilard n'ont point été brûlés après ſa mort, mais ils exiſtent encore à préſent, & repoſent avec ceux d'Héloïſe dans l'Abbaye Royale du Paraclet, près de Nogent-ſur-Seine, au Diocèſe de Troyes. Les preuves que je me propoſe d'en donner ſont ſans réplique.

Pierre Abeilard étant décédé le 21 Avril 1142, au Prieuré de St.-Marcel, près de Châlons-ſur-Saône, ſon corps, ſur la réquiſition & les inſtances d'Héloïſe, fut enlevé ſecrettement de ce Monaſtère, par Pierre-le Vénérable, Abbé de Clugny, & tranſporté de-là à l'Abbaye du Paraclet, de la manière qu'on le peut voir dans l'Hiſtoire de la Vie d'Abeilard, écrite par Dom Gervaiſe, ancien Abbé de la Trappe. Ce corps précieux fut alors dépoſé dans une Chapelle

(*) Ces Lettres ont été imprimées à Paris en 1614, dans un Recueil qui a pour titre : *Bibliothecæ Cluniacenſis;* & en 1616 parmi les Œuvres d'Abeilard.

qu'Abeilard avoit bâtie ſous l'invocation de S. Denis, & qui s'appelloit *le Petit Mouſtier*. Héloïſe, qui ſurvécut à Abeilard environ 21 ans, mourut le 17 Mai 1163, & fut réunie à ſon Epoux dans le même tombeau.

En 1497, leurs oſſemens furent retirés de ce tombeau, & transférés de-là dans la grande Egliſe du Monaſtère : ceux d'Abeilard furent placés dans une tombe de pierre, au côté droit de la grille du Chœur, & ceux d'Héloïſe dans une autre tombe, du côté gauche; ce qui eſt prouvé par un acte authentique qui en fut dreſſé dans le tems.

Le 15 Mars 1621, on fit, par le commandement de Madame Marie de la Rochefoucauld, qui étoit alors Abbeſſe du Paraclet, une nouvelle tranſlation de ces oſſemens. Les deux tombes furent dépoſées dans un caveau que l'on avoit pratiqué ſous l'Autel de la Chapelle qui porte encore à préſent le nom de *Chapelle de la Trinité*; & il en fut dreſſé un nouvel acte. C'eſt dans cette Chapelle, qui formoit autrefois le Chœur des Dames, qu'Abeilard avoit fait placer trois figures ſemblables, autant que

le ciſeau du Sculpteur avoit pu le permettre : elles étoient d'un ſeul bloc de pierre, & repréſentoient les trois Perſonnes Divines. Abeilard avoit fait élever ce monument, qui exiſte encore aujourd'hui, & que l'on a tranſporté ſur un petit Autel, dans le Chœur actuel des Dames, afin de prouver à ſes ennemis acharnés à le perſécuter, qu'il n'avoit point, & n'avoit jamais eu d'autres ſentimens que ceux de l'Egliſe Univerſelle, touchant les dogmes du Myſtère de la Sainte- Trinité.

Madame de Roye de la Rochefoucauld de Roucy, auſſi Abbeſſe du Paraclet, & qui fut toute ſa vie l'exemple de toutes les vertus chrétiennes, étant décédée en 1768, Madame la Grand'-Prieure, du conſentement de la Communauté des Dames Religieuſes, fit appeller deux Chirurgiens, accompagnés des Officiers de la Juſtice du Paraclet, pour faire la vérification des oſſemens d'Abeilard & d'Héloïſe, dont il fut fait un procès-verbal.

Enfin, Madame de Roucy, actuellement Abbeſſe du Paraclet, qui gouverne cette Maiſon avec une ſageſſe conſommée, & qui eſt bien

digne, par les vertus qui la décorent encore plus que sa haute naissance, de présider à des Religieuses qui ne respirent que la piété la plus sublime, & qui ont pour elle l'affection la plus tendre, & un attachement sans bornes; Madame de Roucy, dis-je, s'étant déterminée à faire une dernière translation des ossemens d'Abeilard & d'Héloïse, a bien voulu jetter les yeux sur moi pour en faire la cérémonie le 6 Juin dernier.

Je ne puis vous dissimuler la vénération singulière dont j'ai été pénétré à l'aspect des restes respectables de ces Epoux malheureux, que je plaçois à mesure dans un cercueil de plomb, divisé en deux portions, pour que les ossemens, qui sont très-bien conservés, malgré l'extrême humidité du caveau, ne fussent point confondus pêle-mêle. Le cercueil ayant été remonté & exposé pendant un quart-d'heure aux yeux de Madame l'Abbesse, qui étoit présente, & de la Communauté assemblée, on l'a scellé, après quoi on l'a transporté, en récitant les Prières des Défunts, dans le Chœur des Dames; ensuite, à l'issue des Vêpres des Morts, qui ont

été chantées, on l'a dépoſé ſous l'Autel où eſt placé le Monument dont nous avons déja parlé. Cela fait, on a poſé au pied de l'Autel la tombe en marbre noir, ſur laquelle on avoit gravé, par les ſoins de Madame l'Abbeſſe, l'Epitaphe d'Abeilard & d'Héloïſe, qui exprime avec la plus grande énergie les principales particularités de la vie de ces illuſtres perſonnages. L'acte de cette auguſte cérémonie a été dreſſé le même jour, & le lendemain nous avons chanté pour eux une Meſſe Solemnelle.

D'après des preuves auſſi inconteſtables & auſſi multipliées, je n'imagine pas qu'il ſoit poſſible de révoquer encore en doute l'exiſtence des oſſemens d'Abeilard & d'Héloïſe dans l'Abbaye du Paraclet.

Quant à l'Epitaphe d'Abeilard & d'Héloïſe rapportée à la ſuite de cette Lettre, nous renvoyons le Lecteur aux pages 65 & 66 de ce Volume.

LA

LA VIE, LES AMOURS ET LES INFORTUNES D'ABEILARD ET D'HÉLOÏSE.

IL eſt peu de perſonnes qui ignorent les infortunes d'ABEILARD & d'HÉLOÏSE. Tout le monde ſait qu'ils furent auſſi célèbres par leur profonde érudition dans les Langues Orientales, (*Hébraïque*, *Grecque & Latine*) qu'ils furent malheureux dans leurs Amours. PIERRE ABEILARD éprouva ſur-tout ce que la

vengeance humaine peut inventer de plus barbare par l'opération cruelle qui lui fut faite, & qui ne lui laiſſa de l'homme que le nom.

Cet infortuné prit naiſſance en 1079 au Bourg *le Palet*, près de Cliſſon, à trois lieues de Nantes en Bretagne. *Béranger* étoit le nom de ſon père, & *Luce* le nom de ſa mère. On aſſure que, par un preſſentiment de ſa future éloquence, ſes père & mère le nommèrent ABEILARD, à cauſe de cet amas de belles connoiſſances, d'où il découleroit un miel plus délicieux que celui de l'abeille. (Ainſi, ſuivant cette éthymologie, il faut dire ABEILARD, & non pas *Abèlard* ni *Abailard.*) Quoique ſon père fût noble, & qu'il ſuivît, avec éclat, la profeſſion des armes, ABEILARD, dès ſa jeuneſſe, préféra les Belles-Lettres au Génie Militaire. Tout cédoit à la vivacité de ſon eſprit. Ce qui devenoit un travail pénible pour ſes camarades, n'étoit qu'un jeu pour lui. Les Poëtes, les Orateurs, les Langues Latine, Grecque & Hébraïque, & la Juriſprudence lui devinrent familiers. Il s'arrêta particulièrement à la Philoſophie Scholaſtique, qui, dans ce tems, étoit fort à la mode. Auſſi,

pour s'y livrer entièrement, il céda à ſes frères ſon droit d'aîneſſe & les biens qui devoient lui revenir de ſa famille. Dès ce moment ABEILARD quitta la Bretagne. Dans toutes les Villes par où il paſſoit, il laiſſoit des marques de la ſubtilité de ſon eſprit. Perſonne ne ſavoit mieux approfondir une queſtion & embarraſſer un homme. Non content de cet avantage qu'il avoit déja ſur les autres, par la ſupériorité de ſes talens, & pour ſatisfaire la noble curioſité qu'il avoit de s'inſtruire, & ſon inclination pour les Sciences, il vint étudier à Paris, où la réputation de ceux qui enſeignoient, attiroit des Écoliers de toutes les Nations de l'Europe. Parmi les Savans qui ſe diſtinguoient dans cette Capitale, *Guillaume de Champeaux*, fameux Théologien, d'abord Archidiacre de Paris, puis Évêque de Châlon-ſur-Marne, enfin Religieux de Cîteaux, fut celui qu'ABEILARD ſe choiſit pour Profeſſeur. La réputation du nouveau Diſciple éclipſa bientôt la gloire & bleſſa l'orgueil du Maître. Cette ſupériorité lui fit mille ennemis. *Guillaume de Champeaux*, entr'autres, très-jaloux des ſuccès de ſon Écolier, fut un de

ceux qui voulut ternir ſa renommée ; mais ABEILARD triomphoit toujours. Perſonne n'oſoit entrer en lice avec lui. Cependant, pour ne point irriter davantage la jalouſie de ſes adverſaires, il quitta Paris, & alla enſeigner la Philoſophie à Melun. Cette Ville étoit alors aſſez conſidérable. La Cour qui y paſſoit une partie de l'année, attiroit beaucoup d'Étrangers. ABEILARD n'étoit âgé que de vingt-deux ans, lorſqu'il obtint la permiſſion d'ériger en cette Ville une Chaire de Philoſophie. *Champeaux*, dont la jalouſie n'étoit pas éteinte, employa en vain ſes amis pour empêcher ſon Diſciple d'ouvrir cette École. ABEILARD l'emporta. Sa réputation fit tant de bruit, qu'en peu de tems, il eut un ſi grand nombre d'Auditeurs, que les Claſſes de Paris ſembloient déſertes. On ne parloit plus que d'ABEILARD. Non-ſeulement il effaça la gloire que *Champeaux* s'étoit acquiſe, mais même il le rendit odieux, parce qu'on reconnut qu'une baſſe jalouſie l'avoit animé contre ce Philoſophe. Quelque tems après il alla s'établir à Corbeil. Ce fut-là que les Écoliers de *Champeaux* vinrent en foule ſe diſputer contre les

Disciples d'ABEILARD; mais ces derniers remportoient toujours la victoire, & acquirent à leur Maître une gloire infinie. ABEILARD en jouissoit à peine, qu'il tomba dangereusement malade. C'étoit aux dépens de ses forces & de sa santé qu'il avoit fait des progrès si rapides dans les Sciences. La passion de devenir le plus grand Philosophe de son siècle, lui faisoit oublier de prendre le repos & la nourriture nécessaires à la conservation de sa vie. Il fallut qu'il cédât à la violence du mal, qui augmentoit de jour en jour. Les Médecins l'obligèrent, s'il vouloit être guéri, d'aller prendre l'air natal. Cette décision lui fut sensible. Il partit. Les Sçavans furent touchés de l'éloignement de ce célèbre Professeur. Le desir qu'ABEILARD avoit de retourner à Paris, lui fit prendre beaucoup sur lui-même. Il se ménagea avec tant de soin, qu'au bout de deux ans il se vit en état de paroître avec encore plus d'éclat qu'auparavant.

A son retour à Paris, il trouva les choses bien changées. *Champeaux* s'étoit fait Moine; ses Disciples étoient dispersés & les Études languissoient. ABEILARD étoit alors âgé de vingt-huit

ans. Il fit la paix avec ſon ancien Maître, qui enſeignoit la Rhétorique, & ſe remit ſous ſa diſcipline. Mais il ne fut pas long-tems ſans ſe brouiller de nouveau. ABEILARD l'obligea de changer d'opinion, & de ſe rétracter en public. Il profita de la diſgrace de ſon adverſaire, & fut bientôt le ſeul qui enſeigna dans Paris. C'eſt alors qu'ABEILARD ſe vit conſidérer comme l'oracle de la Philoſophie. Il étoit ſuivi d'une foule d'Auditeurs, qui payoient bien chérement l'honneur d'étudier ſous le plus habile Maître qu'il y eut alors dans le monde. A ces faveurs de la fortune, fut joint un Canonicat de l'Egliſe de Paris. Il y a lieu de croire que s'il fût reſté dans cette Capitale, il en eut été Evêque.

La profeſſion Monaſtique étoit alors dans une ſingulière vénération, & particulièrement en France. Il étoit très-commun de voir des Princes, des Evêques, & même des perſonnes mariées, quitter le monde pour paſſer le reſte de leurs jours dans le Cloître. Le père d'ABEILARD fut du nombre de ces pieux Chrétiens; il ſe fit Religieux ainſi que ſon épouſe. Ce changement imprévu dans la famille de notre Philoſophe,

& les lettres réitérées de sa mère, qui le pressoit de se rendre auprès d'elle, l'obligèrent de revoir sa patrie. C'est pendant cette absence que *Champeaux* fut fait Evêque, ce qui fit revenir promptement ABEILARD à Paris. Mais n'y trouvant plus personne capable d'étendre sa réputation, il prit la résolution d'aller entendre les leçons d'*Anselme*, Doyen, Archidiacre de Laon; mais la capacité de ce Théologien ne répondant pas à l'estime qu'il en avoit conçue, il alloit rarement à ses leçons; & lorsqu'il s'y trouvoit, il avoit toujours la gloire d'imposer silence à son Maître. *Anselme*, offensé de la conduite d'ABEILARD, l'engagea d'expliquer en public le premier Chapitre d'*Ezéchiel*, ce qui attira tant d'Auditeurs à ce Philosophe, qu'en peu de tems son Auditoire devint plus nombreux que celui de son Maître, qui par une vile jalousie le fit chasser de Laon.

Dans cette triste situation, ABEILARD prit le parti de revenir à Paris. Il y parut en qualité de Théologien. Les leçons publiques qu'il fit de l'Ecriture-Sainte, lui attirèrent les plus grands applaudissemens, & augmentèrent considéra-

blement ſon revenu. Chacun ſe faiſoit honneur de l'avoir pour ami. Son mérite, ſes manières agréables & engageantes, tout paroiſſoit conſpirer à ſon repos & à ſa félicité.

Il y avoit déja quatre à cinq ans qu'ABEILARD enſeignoit la Théologie dans Paris, lorſqu'il apprit que, dans cette Ville, il y avoit un prodige d'eſprit, dont les ſiècles précédens n'avoient point donné d'exemples. C'étoit une Demoiſelle de dix-ſept à dix-huit ans, d'un génie ſi élevé, qu'elle ſavoit, outre ſa Langue, le Latin, le Grec & l'Hébreu. Peu de filles la ſurpaſſoient en beauté, & il n'y en avoit aucune dans le Royaume, ni peut-être ſur la terre, qui l'égalât en eſprit & en érudition. Son nom étoit HÉLOÏSE ou *Louiſe*, déja célèbre dans le monde par la réputation qu'elle s'y étoit acquiſe. On n'en parloit qu'avec admiration. Elle étoit Nièce d'un Chanoine de la Cathédrale, nommé *Fulbert*, qui l'aimoit tendrement, & qui faiſoit ſes délices de l'élever près de lui, avec tous les ſoins imaginables. Il lui tenoit lieu de père & de mère qu'elle avoit perdus dès ſa plus

tendre enfance. ABEILARD fit connoiſſance de cette aimable fille. Il fut ſi tranſporté des perfections qu'HÉLOÏSE poſſédoit, qu'il donna à ſon nom la plus ſublime origine, prétendant qu'il venoit du mot Hébreu *Héloï*, qui ſignifie *Divinité*. Cependant on aſſure qu'elle étoit de la maiſon de *Montmorenci*. Ces deux perſonnes, ſi ſupérieures à leur ſiècle par les lumières de leur eſprit, & par la ſenſibilité de leur âme, ſe virent, s'aimèrent, ſe le dirent, ſe le jurèrent & prirent des précautions pour ſe livrer ſans contrainte à leur paſſion.

HÉLOÏSE, plus paſſionnée, étoit encore plus ſenſible au mérite d'ABEILARD, qu'ABEILARD ne l'étoit au ſien: il faût convenir que ce Philoſophe joignoit, à la ſcience profonde dont il étoit rempli, tous les avantages du corps. Il étoit dans la fleur de ſon âge, âgé de trente-neuf ans environ, beau, bien fait, l'air doux, la voix belle, parlant bien & chantant encore mieux. HÉLOÏSE avoua elle-même dans une de ſes Lettres, que ſa voix & ſon éloquence l'avoient enchantée. ABEILARD, tranſporté

d'amour, fit, ſous des noms empruntés, des Chanſons (*) à la louange de ſa Maitreſſe, qu'il

(*) ABEILARD compoſa auſſi, *dit l'Abbé Dubos*, en langue Françoiſe des Chanſons pour HÉLOÏSE, & d'autres petites Pièces, qui étoient reçues avec des applaudiſſemens incroyables. Cet Auteur s'eſt trompé : ces Chanſons étoient Latines. L'Editeur *des Poéſies du Roi de Navarre* s'exprime ainſi : (pag. 206 à 213, *Tome I, Edition de Gubrin*, 1742) Au ſeul nom d'ABEILARD, on eſt ému, touché. On a de lui l'idée d'un Sçavant & d'un galant homme, dont la réputation, les amours & les infortunes remuent & attendriſſent, pour peu qu'on ſoit ſenſible. Formé pour aimer, inſtruit par le cœur & par Ovide, quelle devoit être ſa Poëſie ! Ce ſeroit un mérite pour la langue Françoiſe, en l'état auquel elle étoit de ſon tems, ſi elle avoit pu exprimer ce que penſoit un homme ſi tendre, ſi délicat, & ſi habile. J'ai cherché dans ſes Œuvres, quelques prétendues galanteries en vers François, dont, ſuivant nos Auteurs, il charmoit HÉLOÏSE, & tout le Royaume. Je n'en ai rencontré aucune, & tout ce qu'on en dit eſt ſans nul fondement.

« Quand ma connoiſſance commença avec HÉLOÏSE, » dit ABEILARD (*), j'étois d'une réputation bril» lante, dans la fleur de la jeuneſſe, d'une figure ſi » agréable que je n'avois point à craindre de cruelles ; » j'eus d'autant plus de facilité à me faire aimer de la » jeune HÉLOÏSE, qu'elle avoit une vive paſſion pour

(*) *Si qua invenire liceret carmina, eſſent amatoria, non Philoſophiæ ſecreta. Quorum etiam carminum pleraque adhuc in multis frequentantur & decantantur regionibus, ab his maximè quos ſimilis vita oblectat.* ABELARDI, Opera, Epiſt. I.

lui envoyoit ſecrettement, & qui bientôt coururent toute la Ville. Mais ils ne pouvoient ſe voir

» les Lettres ; paſſion rare chez les Dames, & qui l'a » rendue célèbre dans toute l'Europe. L'amour m'ayant » embraſé le cœur ; ſi j'inventois encore quelques » Vers, ils ne parloient plus de Philoſophie, ils ne » reſpiroient que le langage de mon vainqueur. Plu- » ſieurs de mes petites Pieces ſont chantées dans nos » villes, par ceux, ſur-tout, dont le cœur eſt dans une » ſituation pareille à celle où je me trouvois ».

ABEILARD ne dit rien de plus de ſa Poëſie. HÉLOÏSE, qui en étoit plus touchée que lui, en parle avec plus de feu. « Entre les qualités qui bril- » loient en vous, lui dit elle (*), deux ſur-tout m'en- » flâmerent ; les graces de votre Poéſie & celles de » votre chant : toute autre femme en auroit été éga- » lement enchantée. Lorſque, pour vous délaſſer de » vos exercices Philoſophiques, vous compoſiez en » meſure ſimple, ou en rime, des Poéſies amoureuſes ; » tout le monde vouloit les chanter, à cauſe de la » douceur de votre expreſſion & de celle du chant. » Les plus inſenſibles aux charmes de la mélodie, ne » pouvoient vous refuſer leur admiration. Comme la » plupart de vos Vers chantoient nos amours, mon » nom fut bientôt connu par le vôtre. Les ſociétés » particulieres, & les publiques, ne retentiſſoient » que du nom d'HÉLOISE ; les femmes envioient » mon bonheur. Hélas ! que ſont devenus ces tems » heureux ! Qu'ils ſont changés » !

(*) *Plæraque amatorio metro vel rythmo compoſita reliquiſti carmina, quæ pro nimia ſuavitate tam dictaminis, quam cantus, tuum in ore omnium nomen tenebant.... frequenti carmine tuam in ore omnium Heloiſſam ponebas. Me plateæ omnes, me domus ſingulæ reſonabant.* Opera ABELARDI, Epiſt. I.

librement. Cette contrainte obligea ABEILARD d'employer toute ſon adreſſe pour ſe faciliter

---

Dans ce récit des effets de la Poéſie d'ABEILARD, il n'y a pas une ſyllabe qui faſſe voir qu'elle ait été écrite en langue vulgaire. Auroit-elle eu dès lors cette douceur & cette mélodie, qui diſtinguoient particuliérement les Vers de ce beau génie, & qui les rendoit ſi chantans? Et ſi elle l'avoit eue, pourquoi auroit-elle été autant négligée qu'elle l'étoit encore? Non, ſûrement, elle ne l'avoit point.

ABEILARD recommande en quelqu'endroit de ſes Ouvrages, l'étude de trois Langues, l'Hébreu, le Grec, le Latin; il en relève la beauté, il en fait ſentir l'utilité; tout ce qu'il a écrit, ſes Lettres même à HÉLOÏSE, ſont en Latin. Imagine-t-on qu'il aura renoncé à une Langue ſi chérie, ſi familière, pour écrire dans la Françoiſe, encore informe, des Chanſons qui devoient courir par tout le Royaume? Son mépris pour les jargons populaires, différens alors en chaque Canton de la France, eſt bien marqué dans ſa Lettre, où il décrit ſes calamités. « Je fus nommé, » dit-il, à l'Abbaye de Saint-Gildas, (de l'Evêché » de Vannes en Bretagne.) Sans les perſécutions que » j'éprouvois, qu'aurois-je été faire en cette terre » barbare dont j'ignorois la langue (*).

Puiſque le langage de ſa Patrie lui étoit devenu ſi étrange depuis qu'il l'avoit quittée, que devoit lui être celui d'un autre pays? Il faut en conclure, que ſes Vers que l'on nous avoit annoncés comme François, étoient Latins, rimés ou meſurés. *Metro, vel rythmo*

(*) *Terra quippe barbara, & terra lingua incognita erat.* ABELARDI, Epiſt. I.

les

les moyens de voir & d'entretenir en liberté HÉLOÏSE. En conséquence, il fit consentir, par

compoſita reliquiſti carmina. Ces deux mots, *metro*, *vel rythmo*, dont Yves de Chartres s'eſt auſſi ſervi, font entendre que les Verſificateurs de ce tems-là connoiſſoient deux ſortes de Vers. Le meſuré ſans rime, tels qu'étoient ceux des anciens Poëtes Latins, & ceux qu'un Raimond, Religieux de l'Ordre de Cluny, en ce même ſiècle, compoſa à Toulouſe, ſur leſquels l'Abbé Pierre, ſurnommé le Vénérable, le complimenta dans une Lettre, (*Pet. Venerab. t. 4. Epiſt.* 24.) qu'il lui écrivit en Vers hexametres & pentametres, qui ne ſont auſſi que meſurés. Je vais en rapporter ci-après.

De tant de Vers amoureux que produiſit la Muſe d'ABEILARD, aucun n'a échappé à la rigueur de l'oubli; deux ſeulement, qui ſe ſentent de la piété dans laquelle il chercha la conſolation à ſes adverſités, ſe liſent à la fin de ſa ſeconde Lettre à HÉLOÏSE, (*Epiſt. III*).

Vive, vale, vivant que tuæ, valeantque ſorores,
Vivite, ſed Chriſto, quæſo mei memores.
. . . . . .
Adieu, ma ſœur, adieu; vivez vos ſœurs & vous,
Vivez en Jeſus-Chriſt, ſouvenez-vous de nous.

Le langage de ces deux Vers Latins éloigne encore le peu de vraiſemblance qu'il y a, que ceux qu'il fit, par galanterie, fuſſent François.

Il étoit ſi peu d'uſage alors de compoſer de petites Pièces en rimes Françoiſes, que dans une Élégie meſurée & rimée, où Hilaire, Diſciple d'ABEILARD, exprime ſon chagrin, de ce que, ſur les rapports de

ſes amis, *Fulbert* à le prendre en penſion chez lui, ſous des prétextes honorables & ſpécieux.

---

quelque Ecolier perfide, ABEILARD avoit reçu ordre de quitter le Paraclet, pour ſe retirer à Quincey, près de Nogent; le refrain de chaque ſtrophe de l'Elégie eſt en jargon François, & n'a point ſa rime. En voici les deux premieres ſtrophes.

Lingua ſervi, lingua perfidiæ,
Rixæ motus, ſemen diſcordiæ,
Quam ſit prava, ſentimus hodiè,
Subjacendo, gravi ſententiæ;
Tot a vers nos li Meſtre.

Lingua ſervi, noſtrum diſſidium,
In nos petri commovit odium;
Quæ meretur? Ultorem gladium,
Qua noſtrum, extinguit ſtudium;
Tot a vers nos li Meſtre.

(*Opera* ABEL. p. 243.)

Ce refrain, ſi je l'entens bien, ſignifie; que le *Meſtre* qui avoit envoyé l'ordre à ABEILARD de ſe retirer du Paraclet, faiſoit un grand tort à ſes Diſciples, en les privant de ſes leçons.

Il ſuffit que les Chanſons d'ABEILARD, pour HÉLOÏSE, aient été faites ſous des noms empruntés, pour qu'elles ſoient reſtées dans l'oubli. On ne doit point être étonné de ne les pas trouver dans les Œuvres de cet homme célèbre, qui, depuis ſon infortune, s'étoit totalement conſacré à Dieu.

Fulbert, Prêtre auſſi ſimple qu'avare, accepta, ſans héſiter, la demande que lui fit ABEILARD de prendre un logement dans ſa maiſon, aux conditions cependant, de lui payer une forte penſion & d'inſtruire ſa Nièce. Il pouſſa même la complaiſance ſi loin, qu'il permit au Précepteur de châtier HÉLOÏSE, ſi elle étoit indocile à ſes leçons. Voilà donc nos Amans libres de ſe voir, de ſe parler la nuit comme le jour.

Cette étroite liaiſon forma bientôt une dangereuſe familiarité, & cette familiarité une union de cœurs ſi intime, qu'en peu de tems HÉLOÏSE devint ſi éprife, qu'elle n'aimoit plus de ſon maître que les leçons que l'Amour lui dictoit. Ils cherchoient, ſous prétexte d'étudier, les endroits les plus écartés; mais la paſſion l'emportoit toujours ſur le devoir. Pendant pluſieurs mois ces Amans vécurent heureux dans les bras de l'amour; mais ce commerce ſecret tranſpira & devint public. Les Diſciples d'ABEILARD furent les premiers qui s'en apperçurent par la négligence de leur Maître dans ſes leçons. On en fit des chanſons; *Fulbert* qui n'auroit jamais penſé de ſa Nièce un tel déréglement, & qui

ignoroit le commerce clandeſtin de ces deux Amans, ne l'apprit que par ſes amis & par des chanſons qui lui découvrirent tout le miſtère. C'eſt alors qu'il ſe reprocha ſa trop grande ſimplicité & ſon aveuglement. Il s'accuſa d'imprudence : l'amitié qu'il avoit pour HÉLOÏSE ſuſpendit ſon indignation. Il la fit venir, lui parla des bruits ſcandaleux qui ſe répandoient ſur ſon compte. HÉLOÏSE diſſimula, fit au contraire l'éloge de la retenue & de la ſageſſe de ſon Maître ; que s'ils avoient paſſé des nuits enſemble, elles avoient été employées à l'étude ; que les lieux écartés où ils alloient ſouvent, étoient choiſis pour travailler avec plus de tranquillité, & que ces Vers & ces Chanſons pleines de paſſion étoient un jeu d'eſprit d'ABEILARD pour le délaſſer d'un travail qui ruinoit ſa ſanté. Enfin, que ce qu'on publioit de ce grand homme, n'étoit qu'une pure calomnie, inventée par ſes ennemis, & que lui attiroit ſon rare mérite. *Fulbert* ne fut pas la dupe de ce feint diſcours. Il s'emporta vivement contre ſa Nièce, & après avoir accablé de reproches & d'injures ABEILARD, il le chaſſa honteuſement de ſa maiſon.

Dans ce malheur, ABEILARD ne voyoit que celui de sa Maîtresse; comme HÉLOÏSE, dans sa disgrace, n'étoit touchée que de l'affliction de son Amant, & d'avoir causé la ruine de sa fortune. Ils ne pouvoient plus se voir. Les amours de ces infortunés devinrent la nouvelle du jour. Mais ABEILARD, pour dissiper ce bruit, fit entendre que toute cette catastrophe n'étoit qu'une vision du Chanoine *Fulbert*, qui, jaloux de sa Nièce, entroit sur les moindres apparences, dans de fâcheux soupçons. Ce discours eut tout l'effet que ces Amans pouvoient en attendre. ABEILARD plus tranquille reprit ses exercices. A peine jouissoit-il de cette tranquillité, qu'il reçut secrettement une Lettre d'HÉLOÏSE; qui lui donnoit avis, avec des transports de la joie la plus excessive, qu'elle étoit grosse. ABEILARD ne songea plus qu'aux moyens de sauver l'honneur de sa Maîtresse, ayant tout à craindre du ressentiment de *Fulbert*. En conséquence, il fit avertir HÉLOÏSE que, pendant l'absence de son Oncle qui devoit aller passer quelques jours à la campagne, il viendroit la nuit l'enlever; qu'elle se déguiseroit en Religieuse & qu'il la

conduiroit, ſous cet habit, en Bretagne, chez ſa Sœur, que ce tendre Amant avoit eu ſoin de prévenir. Cet arrangement eut tout le ſuccès qu'ils avoient eſpéré. *Fulbert*, de retour, ne trouvant plus ſa Nièce chez lui, entra dans une fureur inconcevable, & vouloit aller poignarder ABEILARD, s'il n'eut craint un traitement pareil à celui qu'il méditoit contre ce raviſſeur. Il aimoit ſi fort cette fille, que le chagrin de ne plus la voir lui fit perdre l'appétit & le repos, de ſorte qu'une ſombre mélancolie s'empara bientôt de ſon eſprit.

Pendant ces entrefaites, HÉLOÏSE mit au monde un fils qui lui parut d'une ſi rare beauté, qu'elle le nomma *Aſtralabe*, qui ſignifie *Aſtre brillant*. Cette nouvelle circonſtance, qui faiſoit tant de plaiſir à ceux qui lui avoient donné la vie, augmenta la douleur de *Fulbert* à un point qu'il en devint preſque fou. Il ſe promit de ſe venger de l'affront qu'ABEILARD lui avoit fait, mais celui-ci, prévenu de cette réſolution, ſe tint ſur ſes gardes. Il ne ſortoit plus que bien armé & accompagné d'une multitude de ſes Ecoliers. Cette précaution arrêta le deſſein de

Fulbert, ſans cependant rien diminuer de ſes afflictions.

ABEILARD eut pitié de la peine qu'il avoit cauſé à cet Oncle ſi outragé. Il eut le courage d'aller chez lui. Il employa tout ce que l'eſprit & l'éloquence peuvent ſuggérer pour appaiſer le courroux le plus redoutable & pallier ſa faute. Il ne manqua pas de s'excuſer ſur les charmes puiſſans d'HÉLOÏSE, & qu'il étoit réſolu, pour l'honneur de cette charmante perſonne, de lui donner toute la ſatisfaction qu'il ſouhaiteroit. *Fulbert* parut s'adoucir, & devint plus traitable. ABEILARD, tranſporté de joie, lui offrit d'épouſer HÉLOÏSE, à condition que le mariage ſeroit tenu ſecret, afin de ne pas nuire à ſa réputation, d'où dépendoit toute ſa fortune. Le Chanoine le prit au mot, & en préſence de pluſieurs parens, il fit la paix avec ABEILARD, qu'il embraſſa; & pour témoigner ſa parfaite réconciliation, il lui jura une amitié éternelle.

Après avoir ainſi donné ſa parole, ABEILARD partit pour aller chercher ſa future Epouſe. Il eſpéroit lui faire beaucoup de plaiſir, en lui apprenant l'objet de ſon voyage. Mais quelle eſt

ſa ſurpriſe ; HÉLOÏSE déſapprouve ſon deſſein. Elle emploie tout ce qu'elle a d'eſprit pour l'empêcher de l'épouſer. Elle lui fait entrevoir les embarras du ménage, qu'ils ne conviennent point à un Philoſophe, & lui dit qu'elle *préſéroit l'Amour aux liens de l'Hymen, lui faiſant entendre qu'elle aimoit mieux être ſa maitreſſe que ſa femme.*

ABEILARD, pénétré de ces tendres ſentimens, ne put s'empêcher d'admirer la grandeur d'ame & le courage d'HÉLOÏSE. Mais ſa parole étoit donnée à ſon Oncle & à ſes parens : il lui étoit impoſſible de reculer. HÉLOÏSE, loin de ſe rendre aux diſcours perſuaſifs d'ABEILARD, devint encore plus éloquente ; elle ne put cependant rien gagner ſur le cœur de ſon Amant, & loin de modérer l'excès de ſa douleur, lorſqu'elle ſe vit obligée de partir, & comme ſi elle eut pénétré dans l'avenir, elle s'écria : *Faſſe le Ciel que ce funeſte mariage ne ſoit pas la perte de l'un & de l'autre, & que les peines qui le ſuivront, ne ſoient pas plus grandes que l'amour qui l'a précédé.* Dans ces entrefaites ils perdirent leur fils.

Ils arrivèrent chez *Fulbert* qui leur fit tout le bon accueil qu'ils pouvoient deſirer. Le jour pris

pour la célébration des nôces, ils se rendirent dans une Eglise, accompagnés de part & d'autre, de quelques amis affidés, & reçurent du Prêtre la bénédiction nuptiale. Pour rendre le mariage plus secret, les nouveaux Epoux se séparèrent au sortir de l'Eglise. HÉLOÏSE alla demeurer chez son Oncle, & ABEILARD reprit son appartement, & continua, comme à l'ordinaire, ses Etudes & ses Leçons publiques. Tout contribuoit à la félicité & au dessein de ces Epoux. Malgré la violence de leur amour, ils se voyoient rarement. Ils cédoient à des considérations d'intérêt & de réputation qu'ABEILARD vouloit soutenir & d'où dépendoit leur bien-être. Mais ce qui fait le bonheur de la vie, n'est pas toujours une fortune éclatante. ABEILARD & HÉLOÏSE eussent été heureux au milieu de leur disgrace, si les choses eussent resté ainsi. *Fulbert* ne crut pas l'honneur de sa Nièce entièrement réparé, si le mariage ne se déclaroit pas. Il ordonna à ses domestiques de le divulguer contre sa parole. Il le dit lui-même, & en peu de tems la nouvelle s'en répandit par tout Paris. HÉLOÏSE en recevoit des complimens; mais prévoyant

qu'un tel bruit alloit faire un tort considérable à son Epoux, elle se mit sur la négative, & protesta à tout le monde qu'il n'en étoit rien. Cette adorable femme accompagnoit ses discours de tant de marques de sincérité, qu'on ne douta presque plus que *Fulbert* étoit un imposteur, ce qui le tourna en ridicule. Ce mauvais succès l'irrita davantage contre sa Nièce ; il la menaça & la maltraita d'une manière indigne de son caractère. HÉLOÏSE s'en plaignit à son Epoux, qui, sans perdre de tems, la retira des mains de cet Oncle forcené, & lui choisit pour retraite l'Abbaye d'Argenteuil, où elle avoit été élevée dès le berceau. C'est dans cette maison qu'elle avoit appris les Langues ; elle y avoit beaucoup d'amies, & les Religieuses la reçurent chez elles avec le plus grand empressement.

Fulbert ne sçut rien du dessein d'ABEILARD que lorsque sa Nièce ne fut plus chez lui. De tems en tems ABEILARD alloit voir son épouse, mais avec circonspection & de façon que personne ne se doutoit de leur entrevue ni à Paris, ni à Argenteuil.

Lorsque *Fulbert* apprit qu'HÉLOÏSE étoit à

l'Abbaye d'Argenteuil en habit de Religieuse, il devint furieux ; il s'imagina qu'ABEILARD vouloit que sa femme en fit son état, & rendre par là son engagement nul. Il fit entrer ses parens & ses amis dans son ressentiment, leur exagéra la perfidie de son Neveu, & l'affront qui rejaillissoit sur la famille. Il n'eut pas de peine à les faire conclure à la vengeance : ils résolurent donc de se venger par leurs propres mains & de punir ABEILARD par le même endroit qui les avoit déshonorés, ravis de ce que du même coup, ils puniroient en même tems HÉLOÏSE.

Il ne s'agissoit plus que d'exécuter leur infâme projet. Pour cet effet, ils gagnèrent, à force d'argent, un des valets d'ABEILARD, qui promit de leur livrer son Maître la nuit qu'on voudroit choisir. Les assassins, au nombre de cinq, tous parens de *Fulbert*, se transportèrent vers le minuit au logis d'ABEILARD. Le traître de valet, avec lequel ils s'entendoient, les introduisit jusques dans la Chambre où couchoit son Maître. Quatre des plus robustes se saisirent d'ABEILARD, lorsqu'il étoit encore dans le premier sommeil, & le cinquième, prenant un rasoir, lui fit le

dernier des outrages, en ne lui laiſſant aucune reſſource à la concupiſcence. Cet horrible forfait exécuté, ils laiſſèrent le malheureux ABEILARD baigné dans ſon ſang, & prirent la fuite. Le bruit que ces Scélérats firent en ſe retirant, joint aux cris du patient qui appelloit à ſon ſecours, attirèrent les voiſins chez lui, qui le trouvèrent dans l'état le plus pitoyable. On fit venir un Chirurgien. La Juſtice, informée de cet énorme attentat, ſe tranſporte ſur les lieux, apprend d'ABEILARD le nom des complices de ce crime affreux. On dreſſe des procès-verbaux, on fait les informations les plus exactes, & on envoye des Archers de toutes parts pour arrêter les coupables.

A peine le jour commençoit à paroître, que cette triſte nouvelle, déja répandue dans la Ville, attira chez ABEILARD une multitude infinie de monde de l'un & l'autre ſexe, pour prendre part à ſa douleur. On n'entendoit de tous côtés que des pleurs & des gémiſſemens. Tout Paris étoit affligé de ce malheur, autant par la nouveauté de l'attentat, que par l'eſtime & la vénération qu'on avoit pour ce

ſçavant

ſçavant homme. Les femmes furent ſi ſenſibles à ſa diſgrace, qu'elles en verſèrent des larmes.

La Juſtice bien informée, décréta de priſe de corps le Chanoine *Fulbert* : on lui fit ſon procès. Il fut dépouillé de tous ſes Bénéfices, & ſes biens confiſqués au profit de l'Egliſe. De tous les complices de cet attentat, qu'on pourſuivoit vivement, on n'en put arrêter que deux, dont l'un étoit ſon ſcélérat de Valet. Ils furent l'un & l'autre condamnés à la peine du talion, & à avoir le yeux crevés. Quelque dur que parût alors ce châtiment, il ſeroit aujourd'hui bien au-deſſous de ce crime qu'on puniroit de mort. Si les témoignagnes d'eſtime que reçut ABEILARD, dans ces triſtes conjonctures, devoient le conſoler, il n'en reſtoit pas moins affligé. Il devint inſupportable à lui-même ; il auroit préféré la mort au triſte état où il ſe trouvoit. Il craignoit de ſe montrer en Public, & de devenir le ſujet de la raillerie du Peuple. La vivacité de ſon eſprit & toute ſon érudition, ne ſervoient qu'à augmenter ſa douleur. La religion venant à ſon ſecours, le conſoloit ; mais l'idée de ſa confuſion l'emportant ſur toutes les autres ;

il se détermina à la cacher dans l'obscurité d'un Cloître.

Un dessein si pieux ne pouvoit se remplir sans le consentement de son Epouse. HÉLOÏSE étoit encore dans le fort de la douleur que lui avoit causé la nouvelle de ce désastre arrivé à son malheureux Epoux, lorsqu'il lui fit savoir sa résolution. Il l'exhortoit à suivre son exemple, & à dire, comme lui, un éternel adieu à ce monde trompeur.

A voir tous les dangers d'un monde séducteur,
C'est en Dieu que l'on peut trouver le vrai bonheur.

Une ame, moins noble que celle d'HÉLOÏSE, auroit sans doute succombé sous le poids de tant d'afflictions. Elle n'avoit que vingt-deux ans au plus, lorsqu'elle consentit à se séparer d'un Epoux qu'elle aimoit plus que sa vie. Elle crut, pour lui plaire, qu'elle devoit l'imiter en se faisant Religieuse. Elle devenoit donc *une épouse sans mari, une veuve avant sa mort, une mere sans enfans, une Religieuse sans vocation, une désolée sans appui, une solitaire au milieu du monde qu'elle aimoit encore.* Comme elle n'a-

voit jamais eu d'autres volontés que celles de ſon Epoux, choſe rare dans les femmes, même les plus Chrétiennes, elle ne balança pas un moment à prendre le parti que lui offroit ABEILARD. Cette infortunée ſe regardoit comme la cauſe de tous les malheurs de ſon Mari; elle crut n'en pouvoir jamais aſſez faire pénitence. Dans ces triſtes entrefaites, ils s'écrivirent mutuellement des Lettres, où la nobleſſe des ſentimens & les beaux traits dont elles étoient remplies auroient orné notre Hiſtoire, ſi elles fuſſent venues à notre connoiſſance. Pour ABEILARD, auſſi-tôt qu'il fut guéri de ſa bleſſure, il alla cacher ſa honte dans le Cloître de Saint-Denis, où il fut reçu avec empreſſement, à cauſe de ſon mérite & de ſa réputation. Il prit l'habit de Religieux. Avant de prononcer ſes vœux, il engagea HÉLOÏSE à ſuivre ſon exemple. Accablé de ſon malheur, ſa foibleſſe l'avoit rendu jaloux. Il s'étoit fait de tous les hommes autant de rivaux. HÉLOÏSE s'apperçut de cette jalouſie, elle y fut ſi ſenſible, qu'elle en verſa des larmes. Elle ſurmonta cependant ce déplaiſir & prononça ſes vœux ſolemnels avec un courage au-deſſus de

ſon ſexe. On voyoit, juſques dans l'excès de ſa douleur, des marques de ſon érudition. Les paroles qu'elle venoit de prononcer étant une imitation de ces Vers *de la Pharſale de Lucain : O maximè conjux !* &c.

O mon illuſtre Epoux !
Sur qui l'injuſte Ciel fait tomber ſon courroux,
A quel affreux malheur ton Epouſe t'expoſe !
Tu te vois accabler ! j'en ſuis la ſeule cauſe.
Falloit-il que l'Hymen nous unît de ſes nœuds,
S'il devoit à jamais te rendre malheureux ?
Mais je veux te venger du deſtin qui t'opprime :
Vois ce que j'entreprends ; reçois-moi pour victime.

Ainſi, cette admirable femme, en s'offrant à Dieu, portoit à l'Autel le cœur de ſon Epoux & le ſien, & ſon ſacrifice immmoloit l'un & l'autre.

J'offrois au Ciel un cœur qui n'étoit plus à moi,
Et quand je l'invoquois, je ne penſois qu'à toi.

Quelques jours après cette triſte cérémonie, ABEILARD fit profeſſion. Il faut convenir que ſon ſacrifice étoit plus pur, plus dégagé des paſſions humaines, & par conſéquent plus digne de Dieu que celui d'HÉLOÏSE. Ses Supérieurs l'en-

gagèrent à reprendre ſes fonctions ordinaires ; c'eſt-à-dire, à continuer ſes Leçons de Théologie. Il ne put réſiſter à leurs vives ſollicitations. Les Religieux de ſon Ordre ne ſuivant pas les auſtérités de la Règle, ABEILARD crut devoir leur remontrer que leur dérèglement étoit un ſujet de ſcandale, qu'ils devoient mener une vie plus conforme à leur état. Ses bons avis le rendirent ſi odieux aux Moines, qu'ils réſolurent de le chaſſer de la Communauté.

A peine ABEILARD eut-il reçu l'ordre de Prêtriſe, que ſon Supérieur lui commanda de ſe retirer, ſans aucun délai, dans une petite maiſon de campagne qu'il lui aſſigna pour ſes fonctions, ajoutant que le tumulte du monde & le grand abord qu'il y avoit à Saint-Denis, étoient contraires à des études ſi ſérieuſes ; qu'un lieu retiré ſeroit plus convenable pour ſes Leçons. ABEILARD s'apperçut bien du piége qu'on lui tendoit ; mais il obéit. Cette retraite lui fut plus glorieuſe que ſes Frères ne le ſouhaitoient. A peine ſçut-on que ce Docteur profeſſoit la Théologie hors du Couvent, qu'on accourut de toutes parts pour ſe faire inſtruire. Les Contemporains

de ce Docteur font monter le nombre de ſes Auditeurs à plus de trois mille. Il y en avoit d'Italie, d'Allemagne, d'Angleterre, d'Eſpagne, de Flandres, de Bretagne, &c., &c. C'eſt de cette Ecole d'où ſont ſortis tant de grands hommes qui ont éclairé l'Egliſe. Nous ne citerons ici que *Guy du Châtel*, Cardinal & depuis Pape, ſous le nom de *Céleſtin II.* Le fameux *Pierre Lombard*, Evêque de Paris. *Gaudefroy*, Evêque d'Auxerre, *Bérenger*, Evêque de Poitiers. *Saint Bernard*, qu'on ſait n'avoir pas toujours été de ſes amis, avoue que la plupart des Cardinaux & des Prélats de l'Égliſe Romaine avoient étudié ſous ce grand homme. Il eſt vrai que cet habile Théologien ſe ſervoit d'une excellente méthode dans ſa manière d'enſeigner: il commençoit ſes Leçons par les louanges de la Philoſophie, c'eſt-à-dire, de la vraie ſageſſe qui conſiſte à ſe connoître ſoi-même. Il blâmoit l'ignorance & l'aveuglement de ceux qui vivent comme des bêtes, ſans penſer à s'inſtruire; enſuite il donnoit des inſtructions ſolides de la Logique, de la Phyſique, des Mathématiques, ſur-tout la Géométrie & l'Aſtronomie, & enfin la Morale qu'il enſei-

gnoit par pratique: apres ces Etudes, il amenoit ſes Diſciples à la Théologie, & leur faiſoit lire tout ce qu'en avoient dit les Anciens, ſoit Grecs, ſoit Barbares, & les exhortoit à ne s'attacher à aucun Philoſophe, quelque réputation qu'il eut, mais à Dieu ſeul & à ſes préceptes: enſuite il leur expliquoit les Saintes-Ecritures, dont il étoit le plus ſçavant interprête de ſon tems.

Toutes ces belles qualités, jointes à ſon déſintéreſſement qui lui attirèrent tant de monde, (car depuis qu'il étoit Religieux, il n'exigeoit aucun ſalaire de ſes Ecoliers,) ne manquèrent pas d'exciter l'envie & la jalouſie des autres Maîtres, qui voyoient, avec douleur, leurs Ecoles déſertes & leur réputation flétrie. A peine leur nom étoit-il connu parmi les Sçavans depuis qu'ABEILARD enſeignoit. Tel eſt un petit arbriſſeau ſous un grand chêne, qui, étendant ſes branches & ſes feuillages, le cache de ſon ombre & lui permet à peine d'être apperçu de ceux qui paſſent.

Tant de célébrité ne pouvoit manquer d'animer ſes nouveaux ennemis, entr'autres *Alberic* & *Lotulphe*, Profeſſeurs de Reims, qui s'élevèrent

contre lui. Mais ABEILARD triompha de leurs perſécutions. C'eſt dans ces tems qu'il compoſa, aux inſtantes prières de ſes Ecoliers, *un Traité de Théologie, ſur la Trinité*, qui contenoit un abrégé de cette divine Science, & qui fut reçu du Public avec un applaudiſſement général. La réputation de cet Ouvrage réveilla la fureur de ſes ennemis, qui déférèrent ſon Livre à l'Archevêque de Reims, comme rempli d'Héréſies. Ce Prélat aſſembla en 1120 un Concile à Soiſſons pour le faire condamner. ABEILARD eſt cité à ce Concile par le Légat du Pape. Ce procédé ſurprit extrêmement ce Profeſſeur, qui penſa être lapidé en entrant à Soiſſons. Les prétextes, dont s'étoient ſervi ſes ennemis pour exciter cet orage, ſe trouvèrent faux. Son ouvrage fut remis, pour être examiné ſcrupuleuſement, entre les mains de ſes deux plus grands adverſaires, qui n'y trouvèrent rien que de très-orthodoxe. Pendant ce tems ABEILARD prêche à Soiſſons avec le plus grand ſuccès. Son mérite lui procure un entretien avec *Alberic*: ce dernier eſt couvert de confuſion. Il triomphe: de ſorte qu'on vit en lui l'accompliſſement de ces paroles de S. Jérôme:

Le mérite & la vertu ne manquent jamais d'envieux, qui se déchaînent contr'eux. Les foudres ne frappent que les montagnes les plus élevées. Cette pensée que ce Saint avoit puisée dans *Lucain*, peut se traduire ainsi:

Ces superbes rochers qui menacent les cieux,
Eprouvent les premiers la foudre:
Ces chênes, dont la cime est cachée à nos yeux,
Sont les premiers réduits en poudre.
Plus le mérite est grand, plus il a d'envieux.

Cependant les ennemis d'ABEILARD travailloient toujours à le perdre; ils firent nommer de nouveaux Censeurs pour examiner, avec la dernière rigueur, son *Traité de la Trinité*; ils réussirent, & malgré sa réputation & ses amis, ABEILARD ne put empêcher que son Livre ne fût condamné au feu. Il est obligé, en plein Concile, de le brûler lui-même, au grand étonnement de l'assemblée. Il versa cependant des larmes sur son sort; « lui qui n'avoit travaillé, » comme il le dit lui-même, que pour la gloire » & l'honneur de l'Eglise. Est-ce là, disoit-il, le » salaire de mes travaux & la récompense que » méritoit la droiture de mon intention ». On

lui avoit donné ſon Cloître pour priſon, où il ne manquoit pas de conſolation. Quelques mois après il fut remis en liberté. De retour à Saint-Denis, les Moines du Monaſtère ne l'y virent pas d'un bon œil, parce qu'il cenſuroit leurs actions. Son opinion ſur S. Denis l'Aréopagite, lui attire une nouvelle perſécution. Les Moines de l'Abbaye le font mettre en priſon comme criminel d'Etat. Par la faveur de pluſieurs Religieux qui voyoient, avec peine, l'envie de leurs frères contre ABEILARD, il ſe ſauve de la priſon, & ſe retire dans les Etats du Comte de Champagne, qui le reçoit avec plaiſir. Après avoir eſſuyé pluſieurs contradictions avec ſes Supérieurs à qui il avoit écrit, il a l'avantage de remporter la victoire, & d'obtenir la démiſſion de ſes Vœux, & ſa retraite du Couvent de Saint-Denis. Ce ſçavant Théologien eut donc la liberté d'aller où il voudroit, d'accord avec l'Abbé *Suger*, ſon Supérieur.

L'amour de la ſolitude engagea ABEILARD à ſe retirer proche de Nogent-ſur-Seine. Il y fait bâtir, avec la permiſſion de l'Évêque Hatton, un Oratoire qu'il dédie au Saint-Eſprit & à qui

il donne le nom de *Paraclet*, c'eſt-à-dire, *Conſolateur*. Sa retraite n'empêche point qu'un grand nombre de Diſciples viennent l'accompagner, & que ſon mérite lui attiroit de toutes les parties de l'Europe. ABEILARD dit lui-même dans l'Hiſtoire de ſes malheurs : « que la plupart » des Ecoliers qui étoient en France, préféroient » le plaiſir d'être pauvrement avec lui à la cam» pagne, à celui d'être bien logés & nourris dé» licatement dans les Villes ». Il y enſeigne, malgré lui, la Théologie & compoſe un nouveau *Traité de Morale*. On l'accuſe d'héréſie pour avoir dédié ſon Egliſe au Saint-Eſprit. Il ſe juſtifie & confond ſes adverſaires qui ont recours aux calomnies. ABEILARD ſe déſole : il eut beaucoup de peine à ſe défendre : il réuſſit cependant, & il eſt fait Abbé de *Saint-Gildas de Ruys*, dans le Diocèſe de Vannes. Auſſi-tôt qu'il eut pris poſſeſſion de cette Abbaye, les Religieux n'ayant point une conduite régulière, il veut y mettre une réforme. ABEILARD avoit alors quarante-ſept ans environ. Le malheur le ſuivoit par-tout. Les Moines de *Saint-Gildas* firent ſouffrir à leur nouvel Abbé toutes les per-

ſécutions poſſibles. Le ſouvenir de ſon cher *Paraclet* augmentoit ſa douleur. Il avoit été ſi ſenſible à la déſolation de ſes Diſciples, lorſqu'il les eut abandonnés, que ce ſouvenir ajoutoit encore à ſes peines. Tandis que toutes ſes penſées rouloient dans ſon eſprit, la Providence lui fournit une occaſion de ſatisfaire à ſa piété & d'établir dans le *Paraclet* une Communauté de Saintes Religieuſes dont HÉLOÏSE ſeroit Abbeſſe.

Cette chère Epouſe d'ABEILARD, par ſon exemple & ſes rares qualités, étoit devenue, pour ſes Sœurs, un modèle de régularité, ce qui porta ſon Abbeſſe à la faire Prieure de ſa Communauté. Quoiqu'elle n'eût pas encore 28 ans, elle s'acquitta de cet emploi avec beaucoup d'édification. Son érudition, ſon éloquence naturelle la firent briller dans cette charge. Mais ſes inſtructions devenoient inutiles; leur Maiſon d'Argenteuil étoit ſi déréglée, que les Religieux de Saint-Denis prirent ce prétexte pour les en chaſſer, & s'y introduire eux-mêmes.

ABEILARD ayant appris cette triſte nouvelle, écrivit à HÉLOÏSE, & l'invita à venir dans ſa ſolitude du *Paraclet*, qu'il lui offrit avec ſes dépendances.

dances. Elle accepta ce parti, & fut ſuivie de huit ou dix Religieuſes d'Argenteuil qui s'étoient particulièrement attachées à ſa perſonne. Entre ces Religieuſes, il y avoit deux Nièces d'ABEILARD. Il ſe crut obligé d'aller ſur les lieux pour y recevoir HÉLOÏSE & ſes Compagnes, & les mettre lui-même en poſſéſſion des biens qu'il leur donnoit. Douze ou treize années s'étoient écoulées depuis qu'ils ne s'étoient vus. Je laiſſe au Lecteur à ſe repréſenter tous les mouvemens de leurs cœurs dans cette entrevue, & à pénétrer dans leurs premiers entretiens ſur tant de diſgrâces & d'évènemens extraordinaires. La donation fut générale, & ABEILARD ne manqua point de prendre toutes les ſûretés néceſſaires pour rendre cet établiſſement ſtable & de durée. HÉLOÏSE fut élue d'une voix unanime, Supérieure de cette Communauté. ABEILARD, après les avoir exhortées toutes à l'union & à l'exacte obſervance de leur Règle, retourna à ſon Abbaye de *Saint-Gildas*.

Ces nouvelles Habitantes du *Paraclet* ſouffrirent extrêmement dans les premières années de leur établiſſement. HÉLOÏSE cependant s'y plai-

ſoit beaucoup. La ſeule penſée qu'ABEILARD y avoit demeuré & élevé les bâtimens, donné de ſçavantes leçons de Théologie, étoit pour elle un ſujet de conſolation. Mais elles étoient obligées, pour vivre, de travailler, les revenus ne ſuffiſant pas ſeulement pour deux perſonnes. Elles ſupportoient leur peine avec joie par la ſageſſe & les tendres exhortations d'HÉLOÏSE. Leur pauvreté augmentant de jour en jour, ABEILARD en étant informé par ſes amis, réſolut de les aller ſecourir. Il leur porta le plus d'argent qu'il lui fut poſſible, & leur procura par la ſuite de plus grandes ſommes, par le moyen des perſonnes qu'il y connoiſſoit, & qui venoient entendre les ſçavantes inſtructions qu'il donnoit à ces Religieuſes. *Milon*, Seigneur de Nogent, ſon oncle; *Galo*, autre Seigneur Champenois, & *Adélaïde*, ſon Epouſe, ainſi que la Comteſſe *Matilde*, furent les principaux bienfaiteurs du *Paraclet* qui, par leurs libéralités, jouiſſoit des plus grands revenus en bled, en argent, ſi bien que par la ſuite cette Maiſon devint un Chef-d'Ordre.

Quoiqu'ABEILARD eut attiré toutes les lar-

geſſes par ſon mérite & par ſon crédit, il en attribue toute la gloire à la vertu d'HÉLOÏSE & de ſes Religieuſes. « En un an, dit-il, elles acquirent » plus de biens & de commodités temporelles, » que je n'aurois pu faire en cent ans, ſi je fuſſe » reſté au *Paraclet*. Il ne faut pas s'en étonner, » ajoute-t-il, car HÉLOÏSE étoit ſi eſtimée & ſi » chérie de tout le monde, que les Evêques la » conſidéroient & l'honoroient comme leur fille, » les Abbés comme leur Sœur, & les perſonnes » du ſiècle comme leur mère, & que tous admiroient ſa prudence, ſa douceur & ſa piété ». Ces louanges ſont d'autant plus ſincères, qu'ABEILARD ne voyoit plus HÉLOÏSE. Elle étoit accablée de viſite. Il eſt vrai que ſa converſation charmoit ceux qui la voyoient. Elle avoit une adreſſe particulière pour s'accommoder à la portée des eſprits; ſoit qu'elle parlât à des perſonnes de qualité, à des Eccléſiaſtiques, à des Séculiers, ſoit à des perſonnes du commun, c'étoit avec tant de grâces, qu'on ne ſortoit jamais d'auprès d'elle qu'enchanté de ſes diſcours. ABEILARD ne ſe poſſédoit pas de joie. On peut juger de ſa conſolation en voyant la ferveur de

ces Religieuſes. Il conçut pour ces Saintes Filles tant de vénération, qu'il forma le deſſein de conſacrer le reſte de ſes jours à leur ſervice. Le *Paraclet* étoit pour ce Docteur malheureux, ce qu'un port agréable eſt pour ceux qui ont été long-tems battus de la tempête. Lorſqu'il venoit à comparer la douceur & l'innocence de ces bonnes Religieuſes, avec l'indocilité & le déréglement des Moines de ſon Abbaye, il ne pouvoit ſe réſoudre à y retourner. Tandis qu'il goûtoit ce repos ſi deſiré, ſes ennemis attribuoient ſes fréquentes viſites au *Paraclet* à ſa paſſion pour HÉLOÏSE. Ces bruits ſi déſavantageux à la réputation d'ABEILARD, le touchèrent ſenſiblement (*). Il ſe comparoit à Origène & à Saint Jérôme, & il les trouvoit bien plus heureux que lui, puiſqu'ils avoient été exemts de tous

(*) Le Jéſuite Théophile Raynaud ſe récrie dans ſon *Traité des Eunuques*, ſur les excuſes d'ABEILARD. Il s'efforce de prouver dans le même Traité, avec auſſi peu de critique que de décence, que l'opération faite à ABEILARD, ne le privoit pas entièrement de tous les plaiſirs de l'amour: mais l'exemple des Orientaux qui confient l'honneur de leurs femmes aux Eunuques, ſuffit pour mettre ABEILARD à l'abri de tout ſoupçon.

ſoupçons, quoique tous les deux fréquentaſſent les Dames du monde, & ſe trouvaſſent ſouvent tête à tête avec elles.

Cependant pour ſa réputation & celle d'HÉLOÏSE, il ſe renferma dans ſon Abbaye, où il compoſa ſon *Traité des Héréſies*. Il réfuta enſuite des Chanoines Réguliers qui avoient écrit contre l'Ordre Monaſtique & contre la Philoſophie. Tandis que ce Sçavant travailloit ſur une matière ſi épineuſe, il ſouffroit de la part de ſes Religieux les plus cruelles perſécutions. Ces monſtres, endurcis dans le mal, voyant qu'ils ne pouvoient plus vivre dans le libertinage ſous la conduite d'un tel Supérieur, réſolurent de s'en défaire à quelque prix que ce fût. Ils choiſirent à cet effet la voie du poiſon, comme la plus propre à cacher leur crime. Soit qu'ABEILARD ſe doutât de leur deſſein, ſoit qu'il eut découvert leur trame odieuſe, il prit ſi bien ſes précautions, qu'ils ne purent réuſſir dans leur abominable entrepriſe.

Dans le tems qu'ABEILARD penſoit ſérieuſement à ſe retirer, on vint lui apporter la nouvelle que le Comte de Nantes étoit fort mal, &

qu'il ſouhaiteroit le voir. ABEILARD partit auſſitôt pour ſe rendre auprès de ce Prince avec un jeune Religieux & un Valet pour les ſervir. Les Moines, ravis de l'occaſion favorable qui ſe préſentoit, gagnèrent le Valet par argent, & lui promirent encore une plus grande récompenſe à ſon retour, s'il les délivroit de cet inſupportable Abbé. Ils lui fournirent toutes les drogues néceſſaires pour l'empoiſonner dans ſon voyage, lorſqu'il en auroit la facilité. Il ne la trouva point ſur la route; mais quand ils furent à Nantes, le malheureux ne manqua pas ſon coup. ABEILARD, qui depuis long-tems n'avoit point vu ſa famille, fut reçu chez ſon frère *Radulphe* avec joie & l'amitié que peut inſpirer la proximité du ſang, jointe à un mérite qui leur faiſoit beaucoup d'honneur. Un jour qu'il revenoit de chez ſon malade, où il avoit reſté long-tems, il ſe trouva ſi fatigué, qu'il ne voulut point ſouper. Le jeune Religieux qui l'accompagnoit & qui avoit gagné de l'appétit à l'attendre, mangea beaucoup, & ne laiſſa que peu de choſe de ce qui avoit été préparé pour ABEILARD. A peine fut-il ſorti de table, que les convulſions le prirent, &

après quelques heures de vomiſſemens & de douleurs très-violentes, il expira entre les bras de ſon Abbé. Le poiſon parut ; les Médecins qu'on avoit fait venir, en rendirent témoignage ; & le ſcélérat, frappé de l'horreur de ſon crime, prit la fuite : on ne douta plus de la trahiſon, ni de la perfidie des Moines de *Saint-Gildas*.

ABEILARD pleura long-tems ce Religieux ; il s'accuſoit de ſa mort, & il auroit voulu pouvoir le reſſuſciter au dépens de ſa propre vie. Toutes les perſécutions qu'il eſſuyoit de la part de ſes Moines, lui firent prendre la réſolution de ſe retirer de ſa Communauté : il fut même réduit à uſer des cenſures de l'Egliſe & à les excommunier, ce qui les rendit ſi furieux, qu'ils cabalèrent de nouveau contre la vie de leur Abbé. Une chûte qu'il fit en tombant de cheval les empêcha d'exécuter leur premier deſſein. Après ſon rétabliſſement, ABEILARD évita encore pluſieurs fois d'être poignardé par ſes Religieux : la nuit, pour lui auſſi périlleuſe que le jour, ne le laiſſoit pas jouir du repos qu'elle procure à toute la nature. Sa terrible ſituation lui faiſoit faire mille réflexions plus accablantes les unes que les autres,

C'eſt dans ces entrefaites qu'un de ſes amis ; dans le voiſinage *du Paraclet*, lui écrivit une lettre de douleur, dans laquelle il lui faiſoit part de tous ſes chagrins & d'une perte conſidérable qu'il venoit de faire, il demandoit à ABEILARD un mot de conſolation. La réponſe de ce ſçavant Abbé fait le ſujet de cette excellente lettre qu'on a miſe à la tête de ſes Ouvrages ; & dont nous avons tiré les principales circonſtances de ſa vie. Cette lettre, qui n'avoit été écrite que pour un particulier, tomba par haſard dans les mains d'HÉLOÏSE. Elle en connut auſſi-tôt le caractère, & cette vue réveilla dans ſon cœur les ſentimens les plus tendres & les plus vifs qu'elle avoit eus autrefois. Le récit qu'ABEILARD y faiſoit de toutes ſes aventures, auxquelles elle avoit tant de part, la toucha vivement : elle ne put s'empêcher de lui écrire. C'eſt ce qui produiſit ces fameuſes Lettres qui nous reſtent d'eux, & qui peignent ſi bien les combats de la nature & de la grâce. Nous en avons une traduction aſſez bien faite, & qui compoſe deux vol. *in*-12. avec le texte original à côté. Le célèbre M. Pope en a fait ſentir toutes les beautés, & a fait une

Epître d'HÉLOÏSE à ABEILARD, qui eſt une imitation amplifiée poëtique, que nous avons mis en tête de ce Recueil, qui doit être précieux à tous les cœurs ſenſibles.

Avant qu'HÉLOÏSE eut connoiſſance de la Lettre qu'ABEILARD avoit écrite à ſon ami, ſon Monaſtère augmentoit de jour en jour, par un grand nombre de Demoiſelles qu'elle avoit reçues & qui avoient apporté des dotes conſidérables. Elle avoit obtenu du Saint-Siége des Priviléges, & dans une de ſes Bulles, accordées par Innocent II, HÉLOÏSE fut traitée d'Abbeſſe *du Paraclet*.

Tel étoit l'état de l'Abbaye *du Paraclet* lorſque la Lettre dont nous venons de parler tomba entre les mains d'HÉLOÏSE. Elle la lut avec toute l'avidité que ſon attachement à la perſonne d'ABEILARD pouvoit lui inſpirer. Elle ſentit ſon ancienne paſſion ſe réveiller par les plus ſecrettes circonſtances de ſon amour qui y étoient décrites. Son cœur perdit beaucoup de ſa tranquillité: enfin elle éprouva toutes les agitations qui accompagnent une paſſion mal éteinte, ou qu'on ne combat

que foiblement. Elle ne trouva de ſoulagement à ſes maux qu'en les expliquant à l'objet qui les cauſoit : ce fut le ſujet de cette première Lettre qu'elle lui écrivit. Lettre toute pleine d'eſprit, d'érudition & d'éloquence. La piété, la généroſité, la force de l'amour conjugal y paroiſſent tour à tour, & tout y eſt exprimé avec tant de grâce & de délicateſſe, qu'on ne ſçait ce qu'on doit plus admirer, ou des généreux mouvemens de ſon cœur, ou de la beauté de ſon eſprit. Elle commence ainſi :

C'eſt à ſon maître, c'eſt à ſon père, c'eſt à ſon frère, c'eſt à ſon époux, qu'une ſervante, une fille, une ſœur, une épouſe : & pour renfermer en un mot tout ce que ces noms ont de ſoumis, de reſpectueux & de tendre, *c'eſt à ſon* ABEILARD *qu'*HÉLOÏSE *écrit* (*).

Dans la Réponſe qu'ABEILARD fit à la Lettre d'HÉLOÏSE, il lui déclare qu'il deſire qu'après ſa mort ſon corps ſoit porté dans leur Monaſtère,

(*) Voyez les Lettres originales Latines avec la Traduction, qui ſe trouvent chez le même Libraire.

pour y être inhumé. Cette Lettre, loin de consoler HÉLOÏSE, l'accable de chagrin. Elle lui en fait des reproches si touchans & si pathétiques, qu'on a peine à retenir ses larmes en les lisant.

La renommée publioit tant de merveilles d'HÉLOÏSE, que Saint Bernard vint lui rendre visite. La réputation de cette illustre Abbesse l'attira au *Paraclet*. Il fut enchanté de sa profonde érudition, sur-tout lorsqu'elle lui prouva, (sur une petite discussion qu'il eut avec elle) par le Grec, l'Hébreu, l'Ecriture & les Pères, qu'elle avoit raison. Il sortit satisfait de la grâce, de la modestie, de la capacité & de la Religion qu'il avoit trouvé dans cette sçavante Abbesse, & il fut tout aussi édifié de ses Religieuses.

Quelque tems après ABEILARD ne pouvant vivre heureux au milieu de ses Moines, & desirant revoir HÉLOÏSE, qui l'invitoit souvent par ses lettres à la venir voir, succomba à la tentation d'aller passer quelques mois *au Paraclet*, où la Providence voulut qu'il trouvât le comble des malheurs auxquels il ne s'attendoit pas. Il écrivoit toujours, & sa grande réputation excita encore la jalousie de ses envieux. Il est vrai

qu'ABEILARD avoit un furieux entêtement pour ſa Dialectique, tirée des Écrits d'Ariſtote; ce qui lui fit donner le ſurnom de *Dialecticien*. La cruelle affaire, que ce ſçavant Théologien avoit eu vingt ans avant au Concile de Soiſſons, ſe renouvella. L'Abbé de *Saint-Thierry* s'élève contre lui, & l'accuſe d'Héréſie. ABEILARD perſécuté, eſt obligé de ſe retirer de Sens & en appelle à Rome. Les propoſitions avancées dans ſes Ouvrages ne furent pas moins condamnées dans le Concile que les Provinces de Reims & de Sens célébroient en la préſence du Roi *Louis le Jeune*, en 1140. ABEILARD travaille à ſa juſtification. Il envoie ſa Profeſſion de Foi à HÉLOÏSE; & l'adreſſe enſuite à tous les Fidèles. Pour défendre ſa cauſe, il croit devoir aller à Rome, mais l'Abbé de Cluny l'en empêcha, l'engagea à reſter chez lui, en lui promettant de le reconcilier avec S. Bernard qui, dans cette malheureuſe affaire, étoit ſon plus grend ennemi. ABEILARD, qui ne demandoit que la paix, ſe rend aux ſolides raiſons de l'Abbé de Cluny, &, au moyen de l'Abbé de Cîteaux, il le reconcilie avec S. Bernard. Plus ABEILARD éprouvoit

éprouvoit de disgrâces, plus il cherchoit à faire pénitence. Aussi, depuis sa retraite dans Cluny, loin de réfléchir sur les tristes évènemens de sa vie, il pria même ses amis de ne le plus entretenir de ses malheurs. *Pierre le Vénérable*, son Supérieur, avance qu'on ne vit jamais un plus grand dévouement dans S. Martin, ni dans S. Germain, plus d'humilité. Le Pape informé par les Lettres de l'Abbé de Cluny de la conduite si édifiante d'ABEILARD, témoigna du regret de l'avoir traité avec tant de rigueur. Il le rétablit dans ses droits & ses prérogatives; mais ces nouvelles faveurs ne servirent qu'à le rendre plus humble & à donner plus d'essor à sa piété. ABEILARD ne put jouir long-tems des avantages de la santé. Son corps devint si affoibli par les austérités & les jeûnes, que depuis le sommet de la tête jusqu'aux pieds, il fut couvert d'une espèce d'ulcère; quelque situation qu'il prît, il ne pouvoit y rester sans de grandes douleurs. Son Supérieur l'obligea d'aller prendre l'air de la campagne. A peine fut-il arrivé au Prieuré de Saint-Marcel, à Châlons-sur-Saone, que sa santé commençoit à se rétablir; mais ne pou-

vant réſiſter à la trop grande vivacité de l'air, il tomba plus dangereuſement malade. Ce grand Homme vit la mort approcher de lui & n'en fut point troublé ! Depuis ſes ſouffrances & les peines exceſſives qu'il avoit eſſuyées pendant le cours de ſa vie, il l'attendoit de jour en jour comme un terme à ſes malheurs. Il y avoit déja long-tems qu'il avoit ceſſé toute correſpondance avec HÉLOÏSE, ſon ame ne s'occupoit plus que de Dieu & de l'éternité. Dans ſes derniers jours l'eſpérance d'une vie plus heureuſe, en l'autre monde, l'animoit. Il reçut, avec la plus grande joie, le Saint Viatique, & quelques heures après il rendit le dernier ſoupir, le 21 Avril 1142, âgé de 63 ans, dont il avoit paſſé trente-huit dans le monde & le reſte dans la Religion.

Le vénérable Abbé de Cluny, qui connoiſſoit ABEILARD mieux que perſonne, pour avoir été le dépoſitaire des ſecrets de ſon cœur, & le témoin de ſes vertus pendant les dernières années de ſa vie, compoſa en Vers Latins ces deux Epitaphes à ſa gloire, & dont voici la Traduction :

TRADUCTION

DES Epitaphes d'ABEILLARD composées en Latin par Pierre le Vénérable, *Abbé de Cluny.*

QUE les Grecs vantent leurs sept Sages,
Que Socrate & Platon reçoivent leurs hommages,
Aussi-bien qu'Aristote: un seul de nos Docteurs,
PIERRE ABEILARD a droit d'exiger ces honneurs.
Il fut de son vivant le Socrate de France,
Le Platon d'Italie: il fut de l'Eloquence
Le maître & le modèle: il sçut gagner les cœurs,
Et suspendre l'esprit de tous ses Auditeurs:
Subtil, ingénieux, & puissant en parole,
Il se fit admirer de l'un à l'autre Pôle;
Tout lui céda. C'est peu. Ce Héros des Savans,
Ce fameux Aristote, à la fin de ses ans,
Remporta sur soi-même une insigne victoire;
Et mit toute sa gloire
A vivre dans Cluny, Disciple de la Croix.
Ce fut-là sa sagesse, & ce fut-là son choix.
C'est ainsi qu'il mourut l'onzième des Kalendes
De notre mois de Mai: croyons que nos offrandes
L'uniront au plutôt à la source des biens,
A ceux qui sont vraiment Philosophes Chrétiens.

AUTRE ÉPITAPHE

D'ABEILARD, par le même.

PIERRE, qu'on regardoit comme un ſecond Homère,
Eſt uni maintenant à la Pierre angulaire,
Sans qu'il puiſſe jamais en être détaché.
Quoique ſous cette pierre il demeure caché,
Il brille toutefois au-deſſus des étoiles,
Et voit la vérité ſans figure & ſans voiles.
Le ſoleil de la France, hélas! eſt éclipſé!
Pour elle tout eſt nuit PIERRE étant trépaſſé.
Il ſçut tout ce qu'un homme ici-bas peut connoître,
Et voyoit les Sçavans devant lui diſparoître.
Maître de tous les Arts, & jamais écolier,
Il faiſoit ſous ſes loix tout le monde plier.
O vous! ſacré ſéjour de la Philoſophie,
Ecoles, votre Prince, hélas! n'eſt plus en vie!
C'en eſt fait; venez voir cet éclatant flambeau,
Le fameux ABEILARD caché dans un tombeau.
Le vingtième d'Avril vit mourir ce grand homme,
Si célèbre autrefois dans la France & dans Rome.
Seul entre les mortels, ſeul avant ſon trépas,
Il ſçut tout ce qui peut être appris ici-bas.

Ces Éloges ne peuvent être ſuſpects. Ils partent d'une plume qui a toujours été ſi conſacrée

à la vérité, qu'on ne peut les soupçonner de flatterie. ABEILARD étoit l'homme le plus éclairé de son siècle. Il étoit Grammairien, Orateur, Poëte, Musicien, Philosophe, Théologien, Mathématicien, Astronome, Jurisconsulte, sçavoit cinq ou six Langues. Il n'ignoroit rien de l'Histoire sacrée & Profane : c'est même à lui à qui l'on doit la Philosophie Scholastique.

ABEILARD étoit un de ces génies heureux qui tirent tout de leur propre fonds, qui viennent au monde pour être les maîtres des autres, qui n'ont qu'à se montrer pour plaire, & pour enlever l'estime du Public ; & si un homme aussi célèbre a essuyé tant d'infortunes, on peut dire que son mérite seul les lui a attirées.

A peine l'Abbé de Cluny eut-il rendu les derniers devoirs à ABEILARD, qu'il écrivit à HÉLOÏSE la perte qu'elle venoit de faire. L'impression que cette triste nouvelle fit sur son cœur est au-dessus de toute expression. Elle eut besoin de la force de son esprit, & de ce grand courage qu'elle avoit naturellement, pour ne point succomber à la juste douleur qui l'accabloit. Cette chère épouse n'avoit jamais rien tant appréhendé

que de survivre à son mari. Sa jeunesse, si précieuse pour toutes les personnes de son sexe, ne faisoit que l'irriter ; elle prévoyoit que, selon l'ordre de la Nature, elle lui conserveroit la vie dans un tems où elle voudroit en être privée. Elle craignoit d'essuyer les terribles assauts que son amour pour ABEILARD devoit lui livrer.

HÉLOÏSE ne put cependant modérer sa douleur, à la nouvelle de la mort de son digne époux. Elle tomba évanouie à la lecture de la Lettre du vénérable Abbé ; & l'on crut même que son ame étoit allée se réunir à celle d'ABEILARD : elle revint pourtant à elle-même, & sans jetter une seule larme, elle leva les yeux au Ciel. Les tristes soupirs qu'elle poussoit, firent mieux connoître son extrême douleur, que tous les pleurs qu'elle auroit versés. Enfin, jamais femme n'a poussé l'amour conjugal au point d'élévation qu'HÉLOÏSE l'a porté. Le mérite personnel & les rares qualités d'ABEILARD avoient tellement ravi toutes les puissances de son ame, qu'il lui auroit été impossible de trouver sur la terre quelqu'autre objet capable de l'attacher. HÉLOÏSE avoit alors quarante-un ans, & possédoit encore tous les

agrémens de la jeuneſſe. Elle ne manqua pas de répondre à l'Abbé de Cluny, & elle lia même un commerce de Lettres Latines avec ce Saint Abbé, à qui elle ne ceſſa de demander, avec inſtance, le corps d'ABEILARD. Elle lui repréſenta par de ſi vives raiſons, la juſtice qu'il y avoit de lui donner, au moins après ſa mort, un Epoux qu'elle n'avoit pu poſſéder pendant ſa vie, que ce vénérable Abbé ne put le lui refuſer. Il ſçavoit qu'ABEILARD avoit toujours deſiré d'être enterré au *Paraclet*; qu'il avoit même mandé à HÉLOÏSE, qu'en quelque lieu qu'il mourût, il ſouhaitoit que ſon corps y fût porté.

Ce Saint Abbé exigea de l'Abbeſſe du *Paraclet* le plus grand ſecret, en lui promettant de profiter d'un moment favorable, pour l'accompliſſement de ſes volontés. Sous le prétexte de quelques affaires, il ſe tranſporta au Prieuré de *Saint-Marcel*; & là, une nuit, pendant que les Religieux repoſoient, il fit exhumer le corps d'ABEILARD, & partit auſſi-tôt avec ce dépôt pour ſe rendre au *Paraclet*. Il y arriva le 16 Novembre. Sa préſence cauſa à HÉLOÏSE des

mouvemens si différens qu'il seroit impossible de les exprimer.

Ce précieux dépôt si desiré, la consolation pour ses filles, d'avoir chez elle le corps de leur Fondateur, de leur Père & de leur Maître; tout cela ne pouvoit manquer de faire quelque sensation à HÉLOÏSE; mais d'un autre côté, la vue de cet Epoux si cher, dans un cercueil, le souvenir accablant de la perte irréparable qu'elle avoit faite: en un mot, la mort d'ABEILARD qui étoit présent à ses yeux, sans qu'elle put se la dissimuler davantage: quel sujet de douleur! Elle s'augmenta beaucoup, par les chants lugubres de l'Eglise, par la pompe funèbre avec laquelle on reçut le corps du défunt, & par les Obsèques qu'on lui fit. On porta le corps d'ABEILARD dans le Sépulchre qu'HÉLOÏSE lui avoit fait préparer. Il étoit disposé de telle manière, qu'une partie se trouvoit dans l'Eglise, & l'autre dans le Chœur des Religieuses.

L'Abbé de Cluny, pénétré du mérite & de la haute réputation que s'étoit acquise l'Abbesse du *Paraclet*, n'épargna rien pour l'attirer avec une partie de sa Communauté dans le voisinage de

Cluny ; mais il s'y prit trop tard. Lorſqu'elle ſe vit en poſſeſſion de ce qu'elle ſouhaitoit avec tant d'ardeur, elle ne penſa plus qu'au deshonneur qu'elle feroit à la mémoire de ſon cher Epoux, ſi elle abandonnoit ſa fondation. Le ſeul plaiſir qu'elle ſentoit, en penſant qu'elle habitoit la même cellule où il avoit demeuré, & qu'elle ne pouvoit faire un pas dans le Monaſtère, ſans marcher ſur les traces de ſon cher ABEILARD, dont elle avoit le corps devant les yeux, l'arrêtoit : elle contracta cependant une étroite amitié avec l'Abbé de Cluny, qui fut cimentée par toutes les marques que la piété & la Religion y peuvent ajouter. Ce reſpectable Abbé s'en retourna plein d'eſtime & de vénération pour le *Paraclet ;* mais, ſur-tout, charmé d'HÉLOÏSE, dont il ne pouvoit aſſez faire l'éloge. A ſon retour, HÉLOÏSE ne manqua pas de lui écrire une lettre de remerciemens, de tous les avantages que ſa viſite lui avoit procuré, ainſi qu'à ſes Religieuſes.

HÉLOÏSE ne ſe regarda plus que comme une veuve déſolée. ABEILARD n'exiſtant plus, le reſte du monde lui parut indigne de ſes ſoins &

des ſes empreſſemens. Son occupation étoit de pleurer & de gémir. On la voyoit jour & nuit au tombeau de ſon cher Epoux. Il falloit faire violence pour l'en arracher, & l'obliger de prendre du repos & de la nourriture; c'eſt ainſi que cette vertueuſe femme paſſa les vingt-deux années quelle ſurvêcut à ABEILARD. Le monde ne vit plus HÉLOÏSE; plus de compagnie, plus de viſite, plus de parloir pour elle; à peine la rencontroit-on dans le Monaſtère. Elle étoit, ou enfermée dans ſa chambre, ou auprès du tombeau de ſon Epoux. Ses larmes coulèrent ſi long-tems, qu'elles ternirent la beauté de ſon viſage; une triſte pâleur prit la place de ſa couleur naturelle: ſes yeux perdirent tout leur feu, & tout ſon corps fut abattu par la douleur. Elle devint l'exemple de ſa Communauté par ſes auſtérités & ſa pénitence. Elle dreſſa même des Conſtitutions (*), non-ſeulement pour les Religieuſes du *Paraclet*; mais encore pour les Mo-

(*) Voyez ces Conſtitutions dans la Vie d'ABEILARD, imprimée en 1720, *Tome II*, *page* 255.

mistères de sa dépendance. Elle obtint divers Privilèges du Saint-Siége, & le Pape Luce II confirma tous ceux que ses Prédécesseurs lui avoient accordés. La Bulle qui lui fut adressée est du 17 Mars 1143, & HÉLOÏSE y est traitée d'Abbesse de la Sainte-Trinité. Elle obtint depuis plusieurs Bulles, & la dernière grâce qui lui fut accordée par le Saint-Siége, est une Bulle d'Alexandre III, le même Pape qui a canonisé Saint Bernard. Elle est datée de Paris, le 6 d'Avril 1163, vingt-un ans après la mort d'ABEILARD.

Après toutes les précautions que cette habile Supérieure avoit prises pour le bien de sa Congrégation, elle ne pensa plus qu'à inspirer à ses Religieuses les sentimens les plus Saints & les plus élevés. Prières, instructions, exemples, réglemens, exhortations; tout entroit dans sa conduite, & tout lui réussissoit. Sa douceur étoit un charme qui gagnoit tous les cœurs, qui applanissoit toutes les difficultés, qui surmontoit tous les obstacles. Son éloquence persuadoit tout ce qu'elle vouloit.

Une fièvre violente & d'autres indispositions

firent connoître à HÉLOÏSE que sa fin approchoit. Elle ne s'en alarma point. Son cœur étoit détaché de la vie présente ; elle se disposa à ce dernier passage avec ce courage héroïque qui ne l'avoit jamais abandonné. Elle consoloit ses filles, qui concevoient la grandeur de la perte qu'elles alloient faire ; elle les exhortoit, les encourageoit. Après avoir reçu les derniers Sacremens, elle leur donna sa bénédiction, en leur ordonnant de l'enterrer avec leur Fondateur. Elle mourut un Dimanche, le 17 de Mai 1163, comme ABEILARD, dans son année climactérique, âgée de soixante-trois ans. HÉLOÏSE, en ordonnant de la mettre dans le tombeau d'ABEILARD, a voulu faire connoître à la postérité, que l'amour qu'elle avoit pour lui étoit aussi pur que légitime ; & quoique des Critiques superstitieux ayent cru voir dans cette disposition des restes de la flamme qu'elle avoit senti pour ABEILARD dans sa jeunesse ; il étoit juste cependant que la mort ne séparât point ceux qui, durant leur vie, n'avoient qu'un cœur & une ame.

Tout ce qu'il y avoit de considérable dans la Province,

Province, soit dans l'Eglise, soit dans l'Epée, soit dans la Robe, honorèrent de leur présence ses funérailles, & accompagnèrent de leurs larmes son corps jusqu'au tombeau. Leur piété fut récompensée par la vue d'un prodige, dont on trouve peu d'exemple dans l'Histoire. On assure que lorsqu'on eut ouvert le tombeau d'ABEILARD, & qu'on fut sur le point d'y descendre le corps d'HÉLOÏSE, ce fidèle Epoux qui l'attendoit depuis vingt-deux ans, étendit ses bras pour la recevoir, & l'ayant serré contre sa poitrine, laissa à toute la postérité un exemple frappant & inimitable de la fidélité de l'amour conjugal jusqu'après sa vie, & fit connoître que le parfait amour est plus fort que la mort, puisque dans leurs personnes il ne fut pas éteint par la mort même. Ce fait, qui ne sera pas cru des esprits forts, est cependant attesté par des Auteurs dignes de foi (*). *Saint Grégoire de Tours* nous rapporte une semblable histoire d'un Sénateur de

(*) Voyez *Chron. Turon. Quercet. in not. ad Epist. ABEIL.* pag. 1195.

Dijon, nommé *Hilaire*, qui, après avoir vécu dans une parfaite union avec ſon Epouſe, leva ſes mains pour l'embraſſer, lorſque, quelques années après, on la mettoit dans le même tombeau. Pareil évènement arriva encore du tems de Tertullien, qui en rapporte tout au long l'hiſtoire dans ſon livre de l'*Ame*. Si nous ajoutons foi à ces Auteurs célèbres, la circonſtance de la ſépulture d'HÉLOÏSE ne paroîtra plus incroyable.

Malgré tous les changemens qu'on a faits depuis tant de ſiècles au tombeau de ces malheureux Epoux, on a toujours reſpecté une ſi ſainte & ſi rare union. Perſonne n'a oſé ſéparer ce que la nature avoit joint par des liens ſi merveilleux. On fit graver quatre Vers Latins, à la louange d'HÉLOÏSE, ſur ſon tombeau; mais comme ils ſont d'une baſſe Latinité, nous les rapporterons tels qu'ils ont été traduits en notre langue.

Ci git cette ſçavante Abbeſſe,
HELOISE eſt ſon nom,
De ce lieu d'Oraiſon
La Fondatrice & la Maitreſſe.
L'Eſprit Conſolateur en a fait ſa maiſon;

Avec lui dans Sion,
Elle repoſe en paix, & pleine d'allégreſſe.
Que ſes mérites, que ſes vœux,
Nous faſſent de la terre élever juſqu'aux Cieux.

Ces Vers ſont bien peu de choſe pour une perſonne d'un mérite auſſi rare. L'Epitaphe ſuivante, faite depuis, nous a paru plus digne de cette illuſtre Femme.

Ce tombeau, d'HÉLOISE enſevelit les cendres.
Monument précieux pour tous les Amans tendres!
Epouſe ſans Epoux, & Veuve avant ſa mort,
HÉLOISE, à vingt ans, ſubit ce triſte ſort.
Sa beauté, ſon eſprit, ſa ſcience profonde,
La firent admirer des quatre coins du monde.
La mort, qui détruit tout, l'a rejointe à jamais
A ſon cher ABELARD l'objet de ſes ſouhaits.

On peut dire, en faveur d'HÉLOÏSE, que depuis qu'elle eut quitté le monde pour ſe faire Religieuſe, juſqu'au dernier jour de ſa vie, elle a eu une eſtime & un applaudiſſement univerſels. De tous les Ecrivains, dont le nombre eſt infini, qui ont fait mention de cette femme célèbre dans leurs Ouvrages, il ne s'en trouve

aucun qui en diſe du mal: choſe étonnante, lorſqu'on a fait, comme HÉLOÏSE, ſur le théâtre de cette vie, un perſonnage auſſi diſtingué.

Il y a plus de ſix ſiècles qu'ABEILARD & HÉLOÏSE n'exiſtent plus; mais leur mémoire a toujours été ſi précieuſe aux âmes tendres & ſenſibles, que la Poſtérité n'oubliera jamais leurs infortunes. Il ſemble qu'HÉLOÏSE l'ait prédit, lorſque dans ſa première Lettre elle écrit à ABEILARD:

Ainſi l'on parlera de nous, de nos ardeurs,
Tant que le tendre Amour régnera dans les cœurs.

Madame *Roye de la Rochefoucault*, ci-devant Abbeſſe du *Paraclet*, décédée depuis peu d'années, avoit une ſi grande vénération pour la mémoire de ces illuſtres & malheureux Epoux, que dans les dernières années de ſa vie (en 1766) elle pria MM. de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres de Paris, de faire une Epitaphe d'ABEILARD & d'HÉLOÏSE pour être inſcrite ſur leur tombeau. La mort qui ne diſtingue, ni les rangs, ni l'âge, ni le ſexe, n'a pas donné à cette repectable Abbeſſe le tems de remplir en entier ſes pieuſes intentions. L'Epitaphe fut faite, &

Madame DE ROUCY, qui occupe aujourd'hui si dignement le Siége Abbatial du *Paraclet*, par sa ferveur & sa piété exemplaires, a cru devoir exécuter le louable projet de son Prédéceſſeur. En conſéquence elle a fait graver ſur le marbre cette Epitaphe, que nous rapportons telle qu'elle nous a été confiée, & qu'on lit ſur le tombeau de ces célèbres infortunés:

EPITAPHIUM
ABELARDI ET HELOISSÆ;

A Clariſſimis Regiæ Inſcriptionum, Litterarumque Academiæ viris compoſitum, menſe Novembris, anno Domini 1766. (Il n'y a de gravé ſur le marbre que ce qui ſuit:)

HIC

Sub eodem marmore jacent
Hujus Monaſterii,
Conditor PETRUS ABELARDUS,
Et Abbatiſſa prima HELOISSA.
Olim ſtudiis, ingenio, amore, infauſtis nuptiis
Et pœnitentiâ;
Nunc æternâ, quod ſperamus, felicitate
Conjuncti.

PETRUS ABELARDUS, obiit, vigeſimâ primâ Aprilis, anno 1142.

HELOISSA, decimâ ſeptimâ Maii, 1163.

Curis CAROLÆ DE ROUCY, *Paracleti Abbatiſſæ.* M. DCC. LXXIX.

Voici la Traduction:

ICI

Sous le même marbre repoſent
PIERRE ABEILARD, fondateur,
Et HELOISE, première Abbeſſe
De ce Monaſtère.
Unis pendant leur vie par leurs études, leur caractère,
Leur amour, & leur funeſte mariage,
Ainſi que par leur pénitence;
Nous oſons croire qu'ils ſont réunis
Dans la félicité éternelle.

PIERRE ABEILARD eſt mort le 21 Avril 1142.
HELOISE le 17 de Mai 1163.

Preſque tous les Etrangers qui viennent en France, ſur-tout les Anglois, ſe font un devoir de venir viſiter le *Paraclet*, où ils contemplent avec un œil attendri le triſte tombeau de ces funeſtes victimes de l'amour & de la vengeance.

*Fin de la Vie d'*ABEILARD *&* d'HÉLOISE.

EXTRAIT

DE LA

LETTRE D'ABEILARD

A PHILINTE SON AMI.

AVIS.

Il eſt peu de Livres qui ayent fait mention de la Lettre qu'ABEILARD *écrivit à Philinte ſon ami, dont une copie tomba, par haſard, entre les mains* d'HÉLOÏSE : *nous commençons ce Recueil précieux par cette Lettre, comme ayant donné lieu à toutes celles que nous avons* d'HÉLOÏSE & d'ABEILARD, *d'après leſquelles* M. LE COMTE DE BUSSY RABUTIN, *& le célèbre* POPE *ont compoſé leurs fameuſes Lettres, qui ont ſervi de modèles à Meſſieurs* de Beauchamps, Colardeau, Dorat, Feutry, Saurin, Mercier, G** Dourxigné, C**, *&c., dont les Epîtres imitées & miſes en Vers, ajoutent à la richeſſe de cette Collection.*

Cette Lettre n'étant qu'un récit de la Vie d'ABEILARD & d'HÉLOÏSE, *nous y renvoyons ſouvent le Lecteur, afin de ne pas répéter ce qui a déja été dit de ces Epoux malheureux.*

LETTRE

D'ABEILARD A SON AMI.

APRÈS le triſte récit que vous m'avez fait des malheurs que vous avez éprouvés, vous avez beſoin de conſolation, je le ſçais; mais croyez-vous, PHILINTE, être le ſeul homme à plaindre dans l'Univers? Hélas! à qui vous adreſſez-vous? Comme ami véritable, j'ai pris part à vos juſtes douleurs. Que ne vous ai-je pas dit pour eſſuyer vos larmes? J'ai épuiſé toute ma Philoſophie, afin d'adoucir les bleſſures que la fortune vous avoit faites. Tous mes ſoins ont donc été inutiles. Pourquoi vous occuper toujours de vos chagrins? L'homme ſage doit ſe ſoutenir, & ne pas s'abandonner à lui-même. S'il eſt un moyen de vous conſoler, je le trouve dans l'amitié que j'ai conçue pour vous. Connoiſſez tous mes malheurs: les vôtres vous paroîtront moins ſenſibles, lorſque vous les comparerez avec

ceux qu'a ſouffert le plus tendre & le plus malheureux des hommes. Il faut être mon ami, comme vous l'êtes, pour me réſoudre à vous tracer ici des évènemens qui ne peuvent ſe préſenter à mon eſprit ſans pénétrer mon cœur d'une affliction mortelle. Puiſſe le long enchaînement de mes maux calmer les ſoucis de votre âme, & rendre à la mienne cette douce tranquillité qu'elle ne peut trouver qu'après la deſtruction de ce miſérable individu qui la renferme, & pour l'anéantiſſement duquel je prie Dieu tous les jours....

ABEILARD fait ici l'hiſtoire de ſes Amours & de ſes Infortunes. Nous renvoyons le Lecteur à la Vie de cet illuſtre malheureux, qui précède cette Lettre. Nous rapporterons ſeulement les paſſages ſuivans qui nous ont paru mériter quelqu'attention : ABEILARD, après avoir triomphé de ſes ennemis, continue ainſi ſa Lettre :

Les orages étoient évanouis ; je me voyois dans le port ; tous les traits de mes ennemis étoient émouſſés & ſans force : heureux, ſi

j'avois ſçu profiter de ma victoire! Ah! lorſque l'eſprit eſt content, qu'il eſt difficile de défendre ſon cœur du funeſte poiſon de l'amour! Vous allez connoître, Philinte, toutes mes foibleſſes. Je crois que tous les hommes doivent payer le tribut dû à l'amour. J'étois Philoſophe, mais ce tyran des âmes triompha de toute ma ſageſſe; ſes flèches furent plus fortes que tous mes raiſonnemens; auſſi ce Dieu ne tarda guère à me faire ſuivre le penchant qu'il voulut. Le Ciel, au milieu des délices dont mon cœur s'enyvroit, m'accabla de ſa colère; je fus un exemple de ſa vengeance, une victime d'autant plus malheureuſe, qu'on m'ôta tous les moyens de me ſatisfaire; il me laiſſa en proie à tous mes deſirs criminels; je vais, mon cher, vous faire un récit fidèle de ma paſſion; vous jugerez ſi j'ai mérité un pareil châtiment.

J'ai toujours eu en horreur ces Coquettes ridicules qu'on ne peut aimer ſans honte. J'étois ambitieux dans le choix que mon cœur faiſoit. Je voulois trouver des obſtacles à ſurmonter, afin de vaincre avec plus de gloire. Il

y avoit dans Paris une jeune perſonne.... Ah ! Philinte, l'amour s'étoit plû à la former ! ſon nom étoit HÉLOÏSE.

ABEILARD *continue de parler de ſes Amours, de ſa réuſſite auprès de Fulbert, des chagrins qu'il eſſuie de la part de ce Chanoine outré de la conduite de ſa Nièce : de ſa réconciliation avec lui, juſqu'au moment de ſon entrevue avec* HÉLOÏSE *en Bretagne, où il étoit allé pour lui annoncer les conditions de la paix qu'il avoit faite avec ſon Oncle.* HÉLOÏSE, *mécontente de la parole qu'avoit donné* ABEILARD *de l'épouſer, ne put s'empêcher, pour l'en détourner, de lui repreſenter....*

Que le mariage étoit un lien fatal à un Philoſophe, que les ſoins d'une famille ne s'accordoient pas avec la tranquilité & l'application que demandoit l'étude de la ſageſſe. Elle me rapporta (*continue* ABEILARD) tout ce qu'ont écrit ſur ce ſujet Théophraſte, Cicéron, & ſur-tout l'infortuné Socrate, qui ſortoit joyeux de la vie, parce qu'il y laiſſoit Xantipe. Ne m'eſt-

n'eſt-il pas plus doux, ajoutoit-elle, de me voir votre Amante que votre Epouſe? L'Amour n'aura-t-il pas plus de force pour conſerver nos cœurs dans l'intelligence, que les nœuds de l'Hymen? Les plaiſirs que nous goûterons rarement & avec peine, nous paroîtrons toujours charmans, au lieu que les choſes permiſes ſont inſipides. Toutes ces raiſons ne pouvant m'émouvoir, HÉLOÏSE ſupplia ma Sœur de me donner d'autres alarmes. Lucile (c'eſt ainſi qu'elle ſe nomme) m'ayant tiré en particulier; à quoi penſez-vous, me dit-elle, à quoi ſongez-vous? Eſt-il poſſible qu'ABEILARD ait formé le deſſein d'épouſer HÉLOÏSE? Elle ſemble, je l'avouerai, mériter un attachement éternel: la beauté, la jeuneſſe, la ſcience, tout ſe rencontre en elle; vous en êtes adoré, je le veux croire; mais à quoi bon vous flatter? Cette beauté n'eſt qu'une fleur que la première maladie flétrira bientôt. Lorſque ces traits, dont vous êtes épris, ſeront effacés, vous vous repentirez, mais trop tard, de vous être engagé dans des chaînes que la mort ſeule peut rompre. Je veux vous voir

réduit, comme les autres maris, au seul plaisir de veuvage: pensez-vous que la science vous doive rendre HÉLOÏSE plus aimable? Je le sçais, elle n'est pas de ces précieuses, qui vous accablent sans cesse d'un langage affecté, qui se mêlent de juger des Livres, & qui décident. Lorsqu'elles sont dans leur fureur de parler, époux, amis, valets, tout est en fuite; vous diriez que mille timbales & mille trompettes font un bruit confus. HÉLOÏSE n'a pas ce défaut; cependant il est toujours fâcheux de n'oser, en présence d'une Epouse, se servir de termes impropres. On souffre avec plaisir d'une Amante. Vous êtes sûr du cœur d'HÉLOÏSE, dites-vous; je le crois, vous en avez reçu des preuves éclatantes; mais ne craignez-vous pas que l'Hymen ne soit le tombeau de son amour? Le nom d'époux & de maître est odieux. HÉLOÏSE seroit-elle ce phénix qu'on ne sauroit trouver. Se distinguera-t-elle des autres femmes? Allez, allez, le front d'un Philosophe est moins en sûreté que celui des autres hommes..... Ma Sœur s'animoit & m'alloit alléguer mille raisons de cette nature:

je l'interrompis brusquement, & me contentai de lui dire qu'elle ne connoissoit point HÉLOÏSE. Peu de jours après nous partîmes ensemble de Bretagne, & à peine fûmes-nous arrivés à Paris, que notre mariage se conclud, &c.. &c.

ABEILARD *parle ensuite des mauvais traitemens de Fulbert envers* HÉLOÏSE, *décrit ses malheurs. La peinture qu'il fait de l'Abbaye de Saint-Gildas, d'où il écrit cette Lettre à son Ami, mérite d'être rapportée.*

J'habite un pays barbare, dont la langue m'est inconnue; je n'ai de commerce qu'avec des peuples féroces; mes promenades sont les bords inaccessibles d'une mer agitée: mes Moines ne sont connus que par leur débauche, ils n'ont d'autre règle que celle de n'en avoir point. Je voudrois, Philinte, que vous vissiez ma maison, vous ne la prendriez jamais pour une Abbaye: les portes ne sont ornées que de pieds de biches, d'ours, de sangliers, de peaux hideuses, de

hiboux. Les cellules ſont tapiſſées de nappes de cerfs (*), &c.

(*) *Cette Lettre, traduite du Latin, a pour titre :* Hiſtoria calamitatum ABELARDI ; *elle renferme des penſées qu'on ne peut rendre en François ſans bleſſer les oreilles chaſtes. Entr'autres, ces paſſages, lorſqu'*ABEILARD *dit, qu'il ſe ſervoit du prétexte d'enſeigner* HÉLOISE, *pour lui faire l'amour.* Primùm domo unà coniungimur, poſt modum animo, ſub occaſione igitur diſciplinæ amori penitùs vacabamus, & ſecretos receſſus quos amor optabat, ſtudium lectionis offerebat. Apertis itaque libris plura de amore quàm de lectione verba ſe ingerebant ; plura erant oſcula quàm ſententiæ ; ſæpiùs ad ſinus quàm ad libros deducebantur manus... Quoque minùs ſuſpicionis haberemus, verbera quandoque dabat amor non furor, gratia non ira... Quid denique nullus à cupidis intermiſſus eſt gradus amoris, & ſi quid inſolitum amor excogitare potuit eſt additum. *HÉLOISE, pour détourner ſon Amant de l'épouſer, s'exprime ainſi :* Pro periculo & pro dedecore ABELARDI HELOISSA dehortabat me à nuptiis, nuptiæ non conveniunt cum Philoſophia, quæ enim conventio ſcholarium ad pediſſequas, ſcriptoriorum ad cunabula ; librorum ad colos, calamorum ad fuſos.... *HÉLOISE, ſur les malheurs d'*ABEILARD, *peint ainſi ſes ſentimens :* Deus immaculatum non pertulit thorum qui diù antè ſuſtinuerat pollutum ; quid ex adultorio promerentur alii, tu ex matrimonio incurriſti ; non cum priſtinis, vacaremus voluptatibus, ſed cum ad tempus ſegregati caſtiùs viveremus.

Il eſt beaucoup d'autres paſſages qu'on ne pourroit traduire librement, tel que celui-ci. C'eſt HÉLOISE *qui*

LETTRES

VÉRITABLES

D'HÉLOÏSE

A ABEILARD,

AVEC LES RÉPONSES

D'ABEILARD A HÉLOÏSE,

Traduites librement d'après les Lettres originales Latines ;

Par M. le Comte DE BUSSY RABUTIN.

AVIS.

LE Traducteur de ces Lettres *eſt ſi connu dans la République Littéraire, que nous ſommes diſpenſés d'en faire l'éloge.*

Ses Lettres *à Madame* la Marquiſe de Sévigné, *& à* M. de Coulange, *&c., ſes parens & ſes amis, ſont des chefs-d'œuvres de ſtyle & d'élocution.*

Quant à celles-ci, *il ſuffit de dire que le célèbre Poëte* Malherbe *les a inſérées dans ſa Grammaire Françoiſe, comme un morceau digne de la plus grande pureté de notre Langue.*

J'éprouve chaque jour de nouveaux périls: je crois à tous momens voir ſur ma tête un glaive ſuſpendu; que vous dirai-je enfin? je me vois ſeul abandonné à tous mes chagrins. Je regrette le *Paraclet* que j'ai quitté; je ſouhaite le revoir.... Ah! mon Ami, l'amour que mon cœur conſerve toujours pour HÉLOÏSE, ne me ſéduit-il point? Je n'ai pu encore en triompher dans ma ſolitude.... Je pouſſe des ſoupirs, je verſe des larmes de ſang.... Le nom d'HÉLOÏSE m'échappe, je prends plaiſir à le prononcer.... Je me plains de la rigueur du Ciel à mon égard... Ai-je donc mérité tant de diſgrâces? Il le faut croire, puiſqu'elles me ſont arrivées. Si le

---

parle: Te magis offendere quàm Deum vereor, tibi placere amplius quàm ipſi appeto. *Jamais la traduction Françoiſe de cette ſuſcription de Lettre n'aura le mérite du Latin.* Domino ſuo, imò patri; conjugi ſuo, imò fratri; ancilla ſua, imò filia; ipſius uxor, imò ſoror; ABELARDO, HÉLOISSA.

Nous ne craignons pas de dire que les expreſſions d'HÉLOISE ſont beaucoup plus recherchées dans ſes Lettres, & qu'il y a plus d'élégance dans ſa latinité que dans celle d'ABEILARD.

monde vous hait, Philinte, vous voyez comme il m'a haï. Allons, faiſons des efforts ſur nous-mêmes; profitons de nos malheurs, réſignons-nous entièrement à la volonté d'un Dieu qui n'afflige que ceux qu'il aime.... Hélas! je vous donne ici des leçons, heureux! ſi moi-même je peux les mettre en uſage.... Adieu.

LETTRE
D'HÉLOÏSE A ABEILARD.

IL y a quelque tems que l'on m'apporta par hasard une Lettre que vous écriviez à un de vos amis. Comme j'en connus le caractère, je l'ouvris ; & pour excuser cette action, je me flattai du droit que je dois avoir sur tout ce qui vient de vous ; mais ma curiosité me coûta bien des larmes, ne trouvant dans cette Lettre qu'un long détail de nos aventures. Ces idées m'agitèrent violemment ; il me sembla qu'il n'étoit pas besoin, pour consoler votre ami de quelque légère disgrâce, de lui parler si sincèrement de nos malheurs. Quelles réflexions ne fis-je point ! Le tems effaçoit un peu le souvenir de nos peines ; mais en les lisant, écrites de votre main, je les sentis jusqu'au fond du cœur, aussi vivement que jamais. Je me représentai tout de nouveau ce que vous avez souffert pour moi ; combien votre esprit vous attiroit d'ennemis & de

jaloux ; cette priſon perpétuelle dont on vous menaçoit ſur les choſes mêmes que vous déſavouiez ; enfin, ma mémoire ne m'épargna rien ſur le ſouvenir de nos malheurs. Je n'ai pas oublié non plus la perſécution de ces deux hommes qui s'élevèrent contre vous au Concile de Reims, & le ſcandale qu'on vous fit ſur le nom de *Paraclet* que vous aviez donné à votre maiſon ; & je n'oublierai jamais la perſécution que vous eſſuyâtes de ces Moines que vous honorez pourtant aujourd'hui du nom de frères. Le récit que vous faites de tout cela à votre ami, eſt ſi vif & ſi naturellement écrit, que j'ai failli à étouffer de douleur en le liſant ; & j'aurois eu le plaiſir de vous renvoyer votre Lettre effacée par mes larmes, ſi on n'étoit venu un peu trop tôt me la demander ; elle m'a laiſſé bien émue, & je vous avoue qu'elle a réveillé tous mes reſſentimens contre nos ennemis. Puiſque le tems, qui vient à bout de tout, n'a point uſé leur haine contre vous, & que votre vertu eſt toujours perſécutée, je ſuis réſolue de publier en toutes les Langues nos diſgrâces, pour faire honte au ſiècle injuſte qui ne vous a pas connu ; je n'épargnerai

rien, puiſque rien ne vous épargne, & je vous attirerai tant de pitié, qu'on ne parlera plus de mon cher ABEILARD que la larme l'œil.

Pour moi qui ne ſens que vos maux, je ne vous dis rien de l'état où je ſuis pour l'amour de vous. Seule, affligée, & ſans conſolation, car je ne puis en recevoir que de votre part, & je ne reçois pas même de vos nouvelles, ne me refuſez pas au moins ce ſecours, je vous en conjure, & me faites un récit fidèle de tout ce qui vous regarde, quelque douloureux qu'il ſoit.

S'il eſt vrai que les peines partagées ſont plus légères, vous ſouffrirez moins quand vous m'aurez conté les vôtres. Ne dites pas, pour vous excuſer, que vous voulez épargner mes larmes; votre ſilence m'en coûte autant que le récit de vos malheurs: d'ailleurs, ſi vous voulez attendre, pour m'écrire, que vous ayez des choſes agréables à me mander, j'ai peur que vous n'attendiez trop long-tems. La fortune & la vertu s'accordent rarement. Si vous étiez moins ſage, vous ſeriez plus heureux; donnez-moi donc le plaiſir de recevoir de vos lettres,

ſans attendre un miracle de la fortune. C'eſt en votre abſence la ſeule joie que je puiſſe ſentir; & c'eſt de cette joie que Sénèque, que vous me fîtes lire, ſe laiſſoit pénétrer, tout Philoſophe qu'il étoit, quand il recevoit des lettres de Lucile. En attendant que vous me donniez le même plaiſir, je goûte celui de regarder ſouvent votre portrait; je le néglige quand je vous vois, votre abſence le rend meilleur; mais, ſi la peinture donne tant de plaiſir, quelle joie n'inſpirent point les lettres; elles qui parlent, qui allument & qui nourriſſent le feu de nos paſſions! Un plaiſir ſi innocent ne nous eſt pas défendu; ne perdons point, par nos négligences, la ſeule conſolation qui nous reſte; je lirai dans vos lettres que vous êtes mon époux, je vous parlerai dans les miennes comme votre Epouſe; &, malgré vos malheurs, vous me ſerez toujours tout ce que vous voudrez être. C'eſt pour ſoulager les perſonnes enfermées comme moi, que les lettres ont été inventées; je porterai les vôtres ſur mon ſein, je les baiſerai ſans ceſſe; mais je ne veux point qu'elles vous coûtent

coûtent de peines ; écrivez-moi ſans application, avec négligence ; que votre cœur me parle, & non votre eſprit. Je ne ſçaurois plus vivre, ſi vous ne me dites que vous m'aimez. Ce langage vous doit être ſi naturel, que je ne crois pas que vous puiſſiez en tenir un autre ; d'ailleurs, il eſt juſte que vous renfermiez, par quelque nouvelle marque d'amour, les bleſſures que vous avez ouvertes dans mon âme par le détail que vous faites à votre ami de nos malheurs. Ce n'eſt pas que je vous reproche l'innocent artifice dont vous vous êtes ſervi pour conſoler un affligé, en comparant ſa miſère à une plus grande : la charité eſt ingénieuſe, & je vous en loue ; mais vous nous devez encore quelque choſe de plus qu'à cet ami.

On nous appelle vos Sœurs, nous nous diſons vos filles, & s'il y avoit dans la nature des termes plus tendres, nous nous en ſervirions pour vous marquer ce que nous vous ſommes, & vous faire ſouvenir de ce que vous nous devez. Pour nous, quand nous ſerions aſſez ingrates pour oublier la reconnoiſſance que nous vous

devons, cette Égliſe, ces Autels, cette maiſon nous en parlent aſſez; c'eſt vous qui avez ſanctifié ce lieu qui n'étoit connu que par des vols & par des meurtres, & qui avez fait une maiſon de prières, d'une retraite de voleurs. Ces Cloîtres-ci ne doivent rien aux aumônes publiques; les uſures & les pénitences des Publicains ne nous ont point enrichies; vous ſeul nous avez tout donné; c'eſt à vous que ce jeune plant doit tout ce qu'il eſt.

Quoique la grâce de la vocation ſemble être ici aſſurée par une clôture & par des vœux; quoique les pointes de nos grilles en défendent les approches, cette ſève d'Adam, qui monte inſenſiblement juſqu'au cœur, nous le corrompra, ſi vous ne nous aidez à le conſerver.

Je ſçais que vous ne demeurez pas oiſif; mais ce n'eſt pas pour nous que vous travaillez: vous jettez devant les pourceaux les richeſſes de l'Evangile, & vous négligez des Brebis innocentes qui vous ſuivroient ſur le haut des montagnes.

Mais je m'apperçois que je n'oſe pas ſeule-

ment vous parler en mon nom : cependant devrois-je employer, pour vous toucher, d'autres intérêts & d'autres pleurs que les miens ? Les Auguſtin, les Tertullien, les Jérôme ont écrit à des Paule, à des Eudoxe, à des Ménalie. Quand vous liſez ces noms, oubliez-vous le mien ? Ne devriez-vous pas me former à la vertu avec Saint Jérôme, me prêcher la vérité avec Tertulien ? me parler de la grâce avec Saint Auguſtin ? Votre ſcience ne doit point être pour moi un bien ſtérile ; de plus, en m'écrivant, vous écrivez à votre Epouſe ; le Sacrement a rendu notre commerce hors de ſcandale : vous pouvez même me voir ſans danger. Quand nos vœux ne ſeroient pas un obſtacle à nos plaiſirs, & que nous pourrions les oublier, la cruauté de mon oncle à votre égard ne nous laiſſe rien à craindre de notre tendreſſe. Ne me fuyez donc plus, écoutez mes ſoupirs, ſoyez-en le témoin, puiſque vous en êtes la cauſe. Si je ſuis ici par raiſon, perſuadez-moi d'y demeurer par vertu.

Hélas ! ſi vous vous ſouveniez.... ! Mais oublie-t-on comment on eſt aimé ! Comme je paſ-

ſois les jours à vous attendre, avec quel plaiſir je me dérobois à tout le monde pour vous écrire; quelle inquiétude me coûtoit un billet, juſqu'à ce que vous l'euſſiez reçu; que de ménagemens & de ſtratagêmes pour vous voir!

Ce détail vous ſurprend, vous craignez d'en entendre la ſuite; mais ce récit me ſoulage, je n'en rougis point, & puiſque l'excès de ma tendreſſe pour vous n'a point eu bornes, je n'en veux point donner au plaiſir que je trouve d'en parler. Je me ſuis haïe pour vous montrer plus d'amour; je ſuis venue ici pour me perdre, pour vous laiſſer vivre ſans inquiétude.

Le vice n'inſpire point de tels ſentimens; quand on aime par les ſens, on n'aime pas les morts. Mon Oncle a cru que, ſemblable aux autres femmes, je n'aimerois que votre ſexe: il s'eſt trompé en vous l'ôtant; & je me venge de lui, en vous accablant de toute ma tendreſſe.

Vous ſçavez bien que dans le tems même que nos amours pouvoient n'être pas ſi pures, je n'ai jamais aimé l'homme en vous. Com-

bien vous ai-je témoigné de répugnance pour le mariage ? Quoique je connusse bien que le nom de femme étoit auguste parmi les hommes, & saint dans la Religion, je trouvois plus de charmes dans celui de votre maitresse. Les chaînes du mariage portent un attachement nécessaire qui ôte la gloire d'aimer, que je voulois me conserver ; toutes ces délicatesses ne vous sont point échappées : je vois même par la Lettre que vous écrivez à votre ami, que vous vous en souvenez encore avec plaisir, & que vous n'avez pas oublié combien je trouvois insipides les engagemens que la mort seule peut rompre, & qui font une nécessité de l'amour. Combien de fois vous ai-je protesté qu'il m'étoit plus doux vivre avec ABEILARD, comme sa maitresse, que d'être Impératrice avec Auguste, & que je trouvois plus de douceur à vous obéir, qu'à voir sous mes loix le maître du monde ! La véritable tendresse sépare de l'amant tout ce qui n'est pas lui ; elle ne cherche ni rang ni fortune ; je suis persuadée que s'il y a une félicité à espérer ici-bas, ce n'est que par l'union de

deux cœurs que la ſympathie a joints, & que le mérite & l'amour réciproque rendent heureux. Il n'y a point alors de vuide dans leurs cœurs : tout y eſt en repos, parce que tout y eſt content.

Nous avons été de ce nombre ; charmés l'un de l'autre, nous vivions heureux. Votre réputation faiſoit honneur à mon choix. Il n'y a point de Province où l'on ne vous ait deſiré ; on ne vous a jamais quitté ſans peine : on ſe faiſoit un plaiſir de dire : *J'ai vu* ABEILARD.

Les femmes les plus ſévères ne l'auroient pas été pour vous, ſi vous aviez voulu les corrompre. Le moyen de n'être pas touché de votre air, de vos manières, de la vivacité de votre eſprit, du brillant de vos converſations ! Tout en vous parle pour vous ; bien éloigné de ces ſçavans qui ſçavent tout, hors le moyen de plaire ; la ſcience en vous eſt aimable & fait envie de ſçavoir. Avec quelle facilité faites-vous des Vers les plus galans du monde ! Perſonne ne badine comme vous : il n'y a que vous qui ſçachiez louer : cette jolie

Roſe (*) en ſera une preuve & un modèle à la poſtérité. Il n'eſt pas juſqu'à vos moindres chanſons qui n'ayent des charmes. Combien toutes ces galanteries m'ont-elles fait de rivales! Combien en ai-je vu à qui l'amour-propre faiſoit croire, après une ſeule de vos viſites, qu'elles étoient la Sylvie de vos Vers! Mais où eſt le tems dont je parle! Je pleure à préſent mon Amant & mes joies paſſées.

Vous qui fûtes jalouſes de mon bonheur, apprenez que celui que vous m'avez envié n'eſt plus pour vous, ni pour moi; mon amour a fait ſon crime, ſon ſupplice & mon déſeſpoir. La rage de mes Parens a troublé le calme où nous vivions, ne ſongeant qu'à nous aimer & à nous plaire. Si c'eſt un crime de vivre ainſi, j'aime le crime, & je ſuis innocente aujourd'hui bien malgré moi.

Si j'avois été auprès de vous, quand on vous mit dans le triſte état où vous êtes, je vous

(*) *Le Roman de la Roſe.* HÉLOISE croyoit cet ingénieux Roman d'ABEILARD. Son véritable Auteur eſt *Jean de Meſhun*, dit *Clopinel*.

aurois défendu au péril de ma vie ; mais n'en parlons plus : il y a de l'éloquence à ſe taire, quand le malheur ne peut être exprimé. Dites-moi ſeulement pourquoi vous m'avez négligée dès que j'ai eu fait profeſſion, où vous ſavez que je n'ai apporté d'autres diſpoſitions que celles de vous plaire & de vous éviter des peines, ni d'autre conſentement que le vôtre. D'où viennent vos froideurs ? Ne ſeroit-ce point que l'excès de ma tendreſſe, qui ne vous laiſſe plus rien à deſirer, auroit rallenti vos feux ? Une triſte expérience me fait connoître que l'on fuit ceux à qui on a trop d'obligation, & que le comble des faveurs attire le mépris d'un homme, au lieu de ſa reconnoiſſance. J'ai trop mal défendu mon cœur ; vous l'avez pris ſans peine, ingrat ! vous le rendez de même ; mais je n'y conſens pas ; &, quoique je ne doive point avoir ici de volonté, j'y ai pourtant conſervé, malgré moi, celle d'être aimée de vous & de mourir en vous aimant. En prononçant mes vœux, j'avois ſur moi un billet de vous, par lequel vous me juriez que vous ſeriez toujours à moi : ainſi, j'ai

offert votre cœur à Dieu avec le mien ; & je lui ai juré de mourir plutôt que de ne vous pas aimer. Souffrez, au moins, ma paſſion comme une choſe dont vous ne devez plus vous défaire. Hélas ! quelle lâcheté à moi, de parler ainſi ! Je ne dois penſer qu'à Dieu, & je ne parle que d'un homme. Vous m'y forcez, cruel ! Pourquoi ne m'aimez-vous plus ? pourquoi, au moins, ne me trompez-vous pas ? Vous ne daignez pas ſeulement me laiſſer aucun moyen de vous excuſer. Quoi ! pouvez-vous bien vous réſoudre à ne me voir jamais ? Hélas ! écrivez-moi donc quelquefois. Ne vous y trompez pas, vos ſermens vous ont donné à moi, & je n'ai fait d'autre profeſſion que d'être à vous. Rien ne doit ſéparer nos cœurs ; je me ſuis enfermée, parce que vous l'avez voulu. Voilà le ſecret de ma vocation : vous le ſçavez, & cependant votre froide indifférence eſt tout le fruit de ma priſon.

J'ai honte, parmi les Epouſes d'un Dieu, de me trouver la ſervante d'un homme. Je ſuis, à la tête d'une Communauté, dont je devrois être l'exemple, dévouée uniquement

à ABEILARD. Quel monſtre ! M'éclairez-vous, mon Dieu, votre grâce me fait-elle parler ? ou ſi mon déſeſpoir ſeulement m'arrache ces réflexions ?

Au travers des feux dont je brûle, je me vois quelquefois comme une pécheresſe qui devroit pleurer ſes péchés ; & miſérable que je ſuis, je ne pleure que mon Amant ! je rappelle ſans ceſſe le ſouvenir de ces péchés, mais ce n'eſt pas de les avoir commis que j'ai de la douleur, c'eſt de ne les plus commettre.

En quel déſordre me jettez-vous, ABEILARD ! Je vous confeſſe mes foibleſſes ; je vous reproche votre pureté ; je ne ſçais ce que je dis, l'excès de mon amour l'emporte, je ne puis plus me retenir. Ah ! qu'il eſt dur, mon cher ABEILARD, de combattre toujours pour ſon devoir contre une longue habitude d'aimer ! J'écoute un moment les ſentimens de piété que Dieu m'envoie ; un moment après mon imagination ſe remplit de ce que la tendreſſe a de plus doux, & je m'y abandonne. Je vous dis aujoud'hui tout ce qu'hier je ne voulois pas vous dire. Je veux quelquefois

ne vous plus aimer, mais l'Amour ſe venge bien de ce deſſein, en redoublant le martyre d'amour dont il me fait mourir pour vous. Par pitié, aidez-moi à me guérir de vous, ſi vous l'êtes de moi. Comme mon Amant, comme mon Epoux, ou comme mon Père, conſolez-moi. Ces noms ne ſauroient-ils plus vous émouvoir par amour, par Religion? Venez tâcher d'étouffer ma paſſion & de fortifier mes bons deſirs. Empêchez-moi de profaner plus long-tems ma vocation. Humilions-nous devant les richeſſes de la Providence de mon Dieu qui ſe ſert de tout pour notre juſtification, &, par un effet de ſa grâce, nous purifie ſouvent, malgré nous, en nous décillant les yeux ſur nos miſères.

Je croyois finir ici ma lettre: mais mon cœur n'eſt pas encore content. Quand vous m'obligeâtes de me donner à Dieu, vous me promîtes d'en faire autant; cependant vous ne m'avez pas tenu parole. Si ma jeuneſſe & mon ſexe vous faiſoient craindre de me laiſſer dans le ſiècle, ma vie, ma fidélité, mon cœur que vous deviez connoître, vous devoient raſſurer.

Votre défiance me toucha, je l'avoue, ſenſiblement. Quoi! diſois-je, ABEILARD me croyoit autrefois au premier mot, & il faut aujourd'hui un Dieu & des vœux pour lui répondre de moi! Vous n'aviez qu'à me donner des loix ſans m'enfermer. Vous êtes-vous cru un meilleur maître pour le vice que pour la vertu? Tout ce qui vient de vous a des charmes pour moi: rien ne m'auroit paru difficile à exécuter ſous vos ordres & ſous vos yeux. Vous avez bien plus riſqué à me laiſſer ſans vous. Je ſuis foible quand je ſuis ſeule, & je vous aime encore aujourd'hui plus que je n'ai jamais fait.

Cela vous marque au moins la pureté de mon amour. Si j'avois aimé la volupté, lorſqu'on attenta ſur vous, je n'avois que vingt ans; je pouvois donner du plaiſir & en prendre, ſi j'en avois pu goûter d'autre que celui de vous aimer. Je renonçai avec joie au monde, aux richeſſes, aux honneurs, à tout, hors à vous, mon cher ABEILARD: laiſſez-moi quelque eſpérance de n'être pas tout-à-fait oubliée. Je vous conjure, par les liens que je traîne ici, d'en venir relever

le

le poids; je le trouverai léger, quand vous le soutiendrez; vous me donnerez des maximes d'un saint amour, & puisque vous m'avez mis dans le port de la grâce, n'est-il pas juste d'en partager avec moi le bonheur? Sans changer de cœur, changeons d'objet; élevons nos esprits à Dieu, n'ayons de transports communs que pour sa gloire; j'attends cela de sa miséricorde: il a des droits particuliers sur le cœur des grands hommes: quand il les touche, il les ravit jusqu'à ce moment de grâce arrivé. Pensez à moi; souvenez-vous de ma tendresse & de ma fidélité; aimez en moi votre maitresse, chérissez votre fille, votre sœur, votre femme; songez que je vous aime éperduement, quoique je combatte quelquefois pour ne vous plus aimer. Quel blasphême! Ne vous plus aimer! j'en frissonne, & j'ai envie de l'effacer. Je finis enfin cette grande Lettre, mon cher ABEILARD, en vous disant adieu.

HÉLOÏSE.

RÉPONSE
D'ABEILARD A HÉLOISE.

SI j'avois penſé qu'une lettre qui ne s'adreſſoit point à vous, pouvoit tomber entre vos mains, je me ſerois bien gardé d'y rien mêler qui eût pu rappeller le ſouvenir de nos plaiſirs paſſés. Je parlois à mon ami avec confiance de mes malheurs, pour adoucir les ſiens par la comparaiſon; ſi je vous ai fait du mal ne ſongeant qu'à lui faire du bien, je vous en demande pardon; c'eſt aſſez que je vous aie fait ſouffrir, quoique je l'aie fait ſans y penſer, pour que je ſouffre. Car, ne vous y trompez pas, HÉLOÏSE, je vous adore avec plus d'ardeur que je n'ai jamais fait. Il faut vous ouvrir mon cœur, j'ai caché ma paſſion au monde depuis ma retraite par vanité, & vous par tendreſſe; je voulois vous guérir par mon indifférence affectée, & vous épargner les maux cruels d'un amour ſans eſpérance. J'ai moi-même eſſayé, ne pouvant plus vivre avec vous, de vous effacer de

mon cœur. J'ai cherché dans la Philoſophie & dans la Religion des armes pour combattre cette paſſion que nos malheurs n'avoient fait qu'allumer davantage. Je me ſuis engagé par des vœux à vous oublier, & je n'ai oublié que ces vœux.

La ſolitude où j'ai cru trouver un aſyle contre vous, déſoccupé de tout le reſte du monde, vous laiſſe ſeule remplir mon cœur & mon eſprit, & je ſuis convaincu que c'eſt un ſoin inutile de travailler à ne vous plus aimer. Je ſerai aſſez ſage, ſi je ne découvre qu'à vous mon déſordre & ma foibleſſe. Ma raiſon me fait voir toute l'étendue de mes devoirs. Toujours occupé de remords ou d'amour, je n'ai pas un moment tranquile; j'ai beau m'éloigner de vous, votre idée & ma paſſion me ſuivent par-tout. Je n'ai rien à eſpérer de l'amour, & je ne puis me donner à la vertu!

Que nous ſommes foibles, HÉLOÏSE, quand nous ne nous appuyons pas ſur la Croix de J. C. Les déſerts, ſans la grâce, n'éteignent pas les feux qu'on y porte. Vous m'appellez votre maître: il eſt vrai, je vous ai appris à aimer; mais

vous m'avez appris à votre tour que les maux que vous faites ſentir ſont des maux incurables. Je ſerois obligé à votre Oncle de ſa cruauté, ſi, en me mettant en état de ne pouvoir contenter ma paſſion, j'avois pu ceſſer de vous aimer; mais mes deſirs, qui ne peuvent être ſatisfaits, n'en ſont que plus violents. Je ſuis bien plus coupable de brûler pour vous ſous le ſac & ſous la cendre, conſacré aux Autels, que je ne l'étois par les crimes qui m'ont attiré mes malheurs.

Vous voyez, Seigneur, que je ſens tout le poids de ma miſère; m'en laiſſerez-vous accabler? Je vous dis ſans ceſſe avec S. Auguſtin: donnez-moi votre grâce, ô mon Dieu! pour accomplir ce que vous me commandez; & puis commandez-moi ce qu'il vous plaira. Rien ne vous eſt caché, vous voyez tout ce que je ſouffre; permettrez-vous qu'une créature vous diſpute plus long-tems un cœur que j'avois cru vous avoir donné?

Vous me mandez, HÉLOÏSE, que vous ne vivez que pour moi, en paroiſſant ne vivre que pour Dieu, & que vous n'avez fait d'autres vœux que d'être à moi, & de mourir en m'adorant.

A quoi ſongez-vous d'irriter ce Maître terrible, ce Dieu fort & jaloux qui appeſantit ſa main ſur nous depuis ſi long-tems ? Craignez-le pour votre intérêt & pour le mien, ſi vous ne le pouvez encore par amour pour lui, & ne le faites pas ſervir de prétexte, comme vous faites, à cette réputation de ſageſſe que vous vous êtes acquiſe par votre hypocriſie. Mais, hélas ! j'éprouve moi-même, HÉLOÏSE, combien il eſt difficile de pratiquer ce qu'on enſeigne. Que ne fis-je point, quand vous vous enfermâtes, pour vous oublier ? Je cherchai des déſerts au fond de la Bretagne; je mis la mer entre vous & moi, & preſque au déſeſpoir,

Je réſolus de vous céder la place,
Et d'oppoſer aux feux, dont me brûloient vos yeux,
Cette inſenſible glace
Que verſe dans les cœurs la diſtance des lieux.

Je fis deux cens lieues pour m'éloigner de vous; mais l'abſence, l'éloignement, le jeûne, l'étude, la prière, le ſilence, tout n'a ſervi qu'à me donner le plaiſir d'être votre martyr; j'ai cherché du ſecours dans les conſeils d'un

ami fidèle ; mais il falloit parler de vous, & c'étoient de nouveaux traits pour m'enflâmer ; votre conſtance eſt un poiſon pour mon âme, qui nourrit mon amour. Votre indifférence feroit peut-être plus pour mon ſalut, que n'ont pu ni mes devoirs, ni ma raiſon ; ce ſeroit le coup de grâce pour moi ; mais la délicateſſe de mon amour ne me permet pas de vous le demander. Je m'allume, en vous parlant de mon amour, & dans ce moment, je ne puis comprendre comment j'ai pu envier le repos indolent de ceux qui n'aiment rien.

Vous me reprochez ma fuite & mon ſilence ; vous rappellez le tendre ſouvenir de nos plus amoureux rendez-vous, & vous n'oubliez rien pour faire vivre une paſſion qui ne peut jamais être ſatisfaite.

N'ai-je pas aſſez de mes maux & de mon amour pour mourir bientôt de douleur ?

Mais s'il faut mourir, ô mon Dieu ! pourquoi ne pas mourir pour vous ! tant de ſouffrances ſeront-elles perdues pour le tems & pour l'éternité ? Faites-moi ſentir, Seigneur, dans l'amertume de mon âme, cette ſalutaire douceur que

trouve le véritable pénitent à pleurer ſes péchés. Enivré de mon amour, je n'ai pleuré juſqu'ici que ma Maitreſſe; &, ſéduit par les dehors d'une vie pénitente, je me ſuis flatté que je ſatisfaiſois à mes crimes. Quelquefois l'exemple des Religieux que je commande m'humilie & me confond; mais ſouvent mon amour s'irrite de leur affreuſe indifférence; je mépriſe tous les cœurs qui ne ſavent point aimer, & je crois dans ces momens devoir dédommager l'Amour de tout celui qu'on lui refuſe. Je ſçais bien que cette peinture que je vous fais de mes foibleſſes, eſt criminelle; ma force vous auroit donné du courage par vertu ou par dépit; mais ma paſſion eſt accoutumée à vaincre. Ces deux volontés dont parle S. Paul, déchirent mon âme, & celle d'aimer Dieu eſt toujours la plus foible. Si l'on pouvoit excuſer un crime, il ne faudroit, HÉLOÏSE, que vous avoir vue pour m'excuſer; mais je ſens que je me perds, & je ne veux pas me ſauver. Damné dès ce monde-ci, j'aime ſans fruit ce que je ne verrai jamais; & je perds tous les mérites d'une vie qui m'aſſureroit le Ciel, ſi je le préférois à vous. Je crois à

l'Evangile ſans le vouloir pratiquer ; c'eſt la foi des damnés. Sans goût pour la vertu, ſans attention à mon état, ſans reſpect pour les vœux que j'ai faits, je ſouffre toute la peine du vice & de la vertu, ſans eſpoir d'être récompenſé ni par l'un ni par l'autre. Ne me traitez donc plus de grand homme ; je ne mérite pas cet éloge ; ma foibleſſe m'anéantit. Je vous trouve toujours entre Dieu & moi. Quel obſtacle pour aller à lui ! Cachez-moi votre tendreſſe, laiſſez-moi oublier tout ce que vous ſouffrez de mon abſence ; ſoyez vous-même toute à Dieu, mettez votre loiſir & notre ſéparation à profit : le Calice des Saints ſe boit d'abord avec amertume, mais la perſévérance l'adoucit. Votre amour ſe ſert de la Piété pour me rappeller auprès de vous ; HÉLOÏSE ! défiez-vous de ce deſir ; il m'eſt ſuſpect. Fuyez, dit l'Apôtre. Et comment vous oublierois-je en vous voyant, puiſqu'en votre abſence je ne ſonge qu'à vous ?

Vous me demandez pourquoi je vous preſſai de faire des vœux avant que de m'engager, je ne puis vous rien cacher. HÉLOÏSE, en voici le ſecret.

Quand votre Oncle eut fait de moi un exemple aux téméraires amans, ma foibleſſe me rendit jaloux; je crus que, ne trouvant en moi que des deſirs, vous chercheriez ailleurs un amant plus ſolide. L'amour croit ce qu'il craint; je voulus me raſſurer; & vous preſſant de faire des vœux, j'aimai mieux vous perdre que de haſarder de vous partager, & je remis à faire profeſſion, juſqu'à ce que vous euſſiez fait la vôtre, pour avoir la liberté, ſi vous euſſiez réſiſté à faire ces vœux, de vous ſuivre par-tout pour faire le bonheur de votre vie, ſi vous m'aviez toujours aimé; ou pour être votre bourreau, ſi vous aviez été infidelle. Cet amour eſt intéreſſé, je l'avoue; mais quel eſt l'amour qui ne l'eſt point? Aime-t-on pour faire aimer ſeulement? J'éprouve depuis long-tems qu'on peut aimer ſans jouiſſance; mais il n'eſt pas au pouvoir du cœur d'aimer long-tems ſans être aimé; & je ſens, à la honte de ma paſſion, que mes chaînes ſe fortifient des vôtres. Aidons-nous à nous guérir. Vous êtes l'épouſe de Jéſus-Chriſt. La dignité de votre état doit vous donner le courage d'en remplir les devoirs. Je vous aurois

disputée à un homme ; mais il faut vous céder à Dieu, à qui vous appartenez, & faire par cet effort, le plus cruel sacrifice qu'un cœur tendre lui puisse offrir.

Vous avez été la victime de mon amour ; devenez celle de ma piété. Ecoutez ce que Dieu demande de vous ; il est de sa grandeur de ne trouver dans l'homme d'autre fondement de sa miséricorde, que la foiblesse humaine : gémissons de la nôtre au pied de ses Autels. Il n'attend de nous, pour mettre fin à nos maux, que de voir nos cœurs contrits & humiliés ; que notre pénitence soit aussi publique, que nos crimes l'ont été. Nous sommes l'exemple & l'excuse de la mauvaise conduite de la Jeunesse. Apprenons à notre siècle & à la postérité, que la réparation de nos égaremens en a mérité le pardon, & faisons admirer en nous les prodiges d'une grâce qui aura pu triompher de l'amour. Ne vous effarouchez point de quelques retours de tendresse ; c'est un sujet de mériter, que de la vaincre. Apprenez de votre misère à supporter les défauts de vos sœurs ; songez pour me haïr, que j'ai séduit votre innocence, que j'ai

terni votre réputation, que j'ai haſardé votre ſalut.

Ne me pardonnez plus par amour; ayez beſoin du Chriſtianiſme, pour oublier tout le mal que je vous ai fait. La Providence veut nous ſauver, ne l'en dédiſons pas, HÉLOÏSE: ne m'écrivez plus. Voici la dernière Lettre que vous aurez de moi; mais en quelque lieu que je meure, j'ordonnerai que mon corps ſoit porté au *Paraclet*; ce ſeront des prières & non des larmes, dont j'aurai beſoin alors. Pleurez aujourd'hui pour éteindre nos feux; & ſi les vôtres ne l'étoient pas encore quand je mourrai, ma mort, peut-être plus éloquente que moi, vous apprendra qu'une ſeule choſe eſt digne d'être aimée, que l'on peut aimer éternellement.

ABEILARD.

SOMMAIRE

DE LA LETTRE SUIVANTE.

*HÉLOISE paroît plus que jamais emportée par ſa paſſion. Dans les commencemens de ſa retraite au Paraclet, le vœu ſolemnel qu'elle venoit d'y faire, les hauts murs, les grilles d'un Couvent inacceſſible, l'éloignement d'*ABEILARD*, & ſurtout la cruauté de Fulbert, avoit, en l'accablant, fait taire ſon amour. Elle reçoit une Lettre d'*ABEILARD*, ce feu devient plus ardent que jamais. Irritée par les obſtacles que la fortune a mis à ſon bonheur, elle ne garde plus aucune meſure dans cette ſeconde Lettre. Elle ſe plaint de l'état malheureux où elle eſt. Ce n'eſt plus une Religieuſe timide qui combat un penchant dangereux, c'eſt une Amante enflâmée qui dit tout ce qu'un amour violent lui inſpire. Elle s'abandonne à ſes tranſports, & fait quelquefois des retours ſur elle-même.*

LETTRE

LETTRE
D'HÉLOISE A ABEILARD.

J'AI lu avec empreſſement la Lettre qu'on m'a rendue de votre part : j'eſpérois, malgré tout mon malheur, n'y trouver que des ſujets de conſolation ; mais que les Amans ſont ingénieux à s'affliger ! Jugez de la délicateſſe & de la force de mon amour, par ce qui cauſe le trouble & la douleur de mon âme. L'inſcription de votre Lettre m'a alarmée. Pourquoi, en me l'adreſſant, avez-vous placé le nom d'HÉLOÏSE avant celui d'ABEILARD ? Pourquoi cette diſtinction injuſte & cruelle ? C'eſt votre nom, c'eſt le nom d'un père & d'un époux que mes regards curieux vouloient trouver : je ne cherchois pas le mien, je voudrois l'oublier, comme la cauſe de votre infortune. Les loix de la bienſéance, la qualité de Maître & de Directeur que vous avez ſur moi, s'oppoſeront à ces manières reſpectueuſes, & l'amour vous commande de les bannir : ah ! vous ne le ſavez que trop. Eſt-ce ainſi que vous

m'écriviez avant que la fortune jalouſe eût traverſé mon bonheur? Je le vois, votre cœur m'échappe, vous avancez dans le chemin de la piété plus que je ne voudrois, vous faites de trop grands progrès! Hélas! je ſuis trop foible pour vous ſuivre: daignez au moins m'attendre & m'animer par vos conſeils. Aurez-vous la cruauté de m'abandonner? cette crainte pénètre mon cœur; mais les préſages affreux que vous ſemblez me donner de votre mort, la peinture que vous faites ſur la fin de votre Lettre, me met toute hors de moi-même. Ah! cruel ABEILARD, vous deviez arrêter mes larmes, & vous les faites couler; vous deviez calmer l'agitation de mon cœur, & vous y jettez le déſeſpoir. Vous voulez qu'après votre mort je prenne ſoin de vos cendres, & que je vous rende les derniers devoirs: Hélas! dans quel eſprit avez-vous conçu ces triſtes penſées, & comment avez-vous pu nous les tracer? La crainte de me cauſer la mort ne vous a point fait tomber la plume de la main? Vous ne ſongiez pas, ſans doute, à tous les tourmens où vous m'alliez livrer? Le Ciel, quelque rigueur qu'il ait exercé ſur moi,

ne me hait pas assez pour me laisser vivre un moment après vous avoir perdu : voudroit-il, en me conservant la vie, me faire mourir mille fois ? Le jour, sans mon cher ABEILARD, m'est un supplice insupportable, & la mort me paroît un bien, pourvu qu'elle m'unisse avec lui. Si le Ciel exauce les vœux que nous faisons incessamment pour vous, vos jours seront conservés, vous nous enfermerez dans le tombeau. Quoi, n'est-ce pas à vous à nous résoudre, par vos touchantes exhortations, à ce grand & pénible trajet qui doit même effrayer les plus fermes courages ? N'est-ce pas à vous à recevoir nos derniers soupirs, à prendre soin de nos funérailles, à rendre compte de nos mœurs & de notre foi : Quel autre que vous peut nous recommander dignement à Dieu ; & conduire à lui, par la ferveur & le mérite de vos prières, ces âmes que vous avez attachées à son culte par des nœuds solemnels ? Nous attendons de votre charité paternelle ces pieux devoirs ; vous serez libre après cela des inquiétudes que nous vous causons ; vous quitterez la vie avec moins de peine, lorsque le Seigneur voudra vous appeller à lui. Content de

votre ouvrage, & assuré de notre bonheur, alors vous pourrez nous suivre. Mais jusques-là, cessez, je vous conjure, de nous écrire des choses si terribles. Ne sommes-nous pas assez malheureuses ? Faut-il que vous augmentiez notre infortune ? Notre vie n'est plus qu'une langueur, voulez-vous nous l'arracher ? Nos disgrâces présentes nous occupent sans cesse, est-il nécessaire de chercher dans l'avenir des sujets d'affliction ? Que les hommes, dit Sénèque, ont peu de raison de rendre des maux éloignés présens à leur mémoire, & de chercher, même avant la mort, à perdre la vie. Lorsque vous aurez ici-bas achevé votre carrière, vous voulez que votre corps soit porté au *Paraclet*, afin que toujours exposé à nos yeux, vous ne sortiez jamais de notre esprit, que votre cadavre fortifie notre piété, & anime nos prières. Nous avez-vous crues capables d'effacer les traits dont vous êtes gravé dans nos cœurs, & de perdre le souvenir de vos bienfaits ? Quel tems trouverons-nous pour ces prières que vous nous demandez ? Hélas ! je serai alors en proie à d'autres soins. Un malheur si funeste me permettra-t-il un

moment de tranquilité ? Ma raiſon affoiblie réſiſtera-t-elle à de ſi fortes attaques, lorſqu'éperdue & furieuſe, & d'un eſprit ſoulevé, ſi je l'ôſe dire, contre Dieu même, je le fléchirai moins par mes prières, que je ne l'irriterai par mes cris & par mes reproches. Mais comment crier ? Hélas ! miſérable que je ſuis, pourrai-je ſuffire à ma douleur ? Je m'empreſſerai plus à vous ſuivre qu'à vous rendre les triſtes honneurs de la ſépulture. C'eſt pour vous, c'eſt pour ABEILARD, que j'ai réſolu de vivre : ſi vous m'êtes ravi, que ferai-je de ces jours infortunés ! Ah ! que je ſerois à plaindre, ſi le Ciel, par une pitié cruelle, me conſervoit juſqu'à ce funeſte moment ! Quand je ſonge à cette ſéparation, j'éprouve toutes les rigueurs de la mort. Que deviendrois-je, grand Dieu ! Ceſſez donc, ceſſez de porter dans mon âme des atteintes ſi douloureuſes : ſi ce n'eſt par amour, que ce ſoit au moins par un motif de votre piété. Vous voulez que je me donne à mes devoirs ; vous me conjurez d'être toute à un Dieu à qui je me ſuis conſacrée, & comment puis-je le faire, tandis que vous

m'annoncez des choſes qui occupent nuit & jour toutes mes penſées ? Lorſqu'un malheur nous menace, & qu'il eſt impoſſible de le détourner, pourquoi nous livrons-nous à une crainte inutile, & plus rigoureuſe que les maux mêmes que nous craignons ? Que n'imitons-nous un fameux Poëte, qui faiſoit cette prière à ſes Dieux :

Si de quelques malheurs ma vie eſt menacée :
Grands Dieux, ſans différer, faites-les moi ſentir.
On doit, pour vivre heureux, bannir de ſa penſée
Les maux dont on voudroit en vain ſe garantir.
D'un avenir fâcheux, la triſte prévoyance,
Nous fait, avant le tems, reſſentir ſa rigueur :
Qu'il me ſoit donc permis de vivre ſans frayeur,
En me flattant toujours d'une douce eſpérance.

Mais de quelle eſpérance me pourrois-je flatter après vous avoir perdu ? Qui pourroit m'arrêter ſur la terre, après que la mort m'auroit enlevé tout ce qui m'y attache ? J'ai renoncé ſans peine à tous les enchantemens de la vie ; je ne garde que mon amour ; je ne me réſerve que le plaiſir ſecret de penſer ſans ceſſe à vous

& de ſçavoir que vous vivez ; quoique, hélas ! vous ne viviez plus pour moi ; quoique je n'ôſe me flatter de jouir encore de votre vue. Ah ! ſans doute, c'eſt le plus grand de mes maux.

Fortune impitoyable ! m'as-tu aſſez perſécutée ! Tu as épuiſé contre moi tous tes traits, tu n'en as plus qui te faſſent craindre du reſte des hommes. Tu t'es laſſée à me tourmenter ; les autres n'ont plus lieu d'appréhender ton courroux. Mais que te ſerviroit-il d'avoir contre moi des armes ? Le grand nombre de bleſſures dont tu m'as couverte, ne te permet pas de m'en faire de nouvelles. Que ne puis-je te contraindre à vouloir me donner la mort ? Tu crains, cruelle, parmi tous les tourmens dont tu m'accables, tu crains qu'un prompt trépas ne me délivre. Tu me conſerves la vie, & tu ne laiſſes pas de me faire à tous momens mourir.

Cher ABEILARD, plaignez mon déſeſpoir. Vit-on jamais rien de ſi malheureux que moi ? Plus vous m'avez élevée au-deſſus des autres femmes qui m'envioient votre tendreſſe, & plus je ſuis ſenſible à la perte de votre cœur. Je

ne ſuis montée au faîte du bonheur, que pour éprouver une chûte plus terrible. Rien ne pouvoit autrefois ſe comparer à mes plaiſirs, rien ne ſçauroit à préſent égaler mes peines. Ma gloire faiſoit mille jalouſes, mon malheur excite la compaſſion de tous ceux qui me voyent. La fortune, pour moi, a toujours été d'un excès à un autre. Elle m'a comblée de ſes plus charmantes faveurs, afin de m'accabler de ſes diſgrâces les plus grandes. Ingénieuſe à me tourmenter, elle vouloit que le ſouvenir des biens que j'aurois perdus, fût la ſource inépuiſable de mes larmes; que l'amour que j'avois pour ſes préſens fût, quand elle m'en auroit privée, tout le ſujet de ma douleur. Enfin elle n'a que trop bien réuſſi; la triſteſſe dont je me vois accablée eſt auſſi amère, que je trouvois délicieux les tranſports qui m'avoient charmée. Mais ce qui m'irrite davantage, nous avons commencé d'être malheureux dans un tems où nous ſemblions moins le mériter. Tandis que nous étions livrés l'un & l'autre au penchant d'un amour criminel, rien ne s'oppoſoit à nos coupables délices. Si quelquefois

la crainte des jaloux venoit nous troubler dans nos amoureux larcins, elle ne ſervoit qu'à donner un nouveau charme à nos plaiſirs. A peine avions-nous retranché ce qu'il y avoit d'illégitime dans notre paſſion, à peine avions-nous cherché dans le mariage un aſyle contre les remords qui auroient pu nous ſuivre, que toute la colère du Ciel eſt tombée ſur nous. Mais de quel ſupplice avez-vous été puni? Le ſeul ſouvenir me fait frémir. Un Époux outragé & jaloux de ſes droits, peut-il faire ſouffrir un plus rude tourment à un téméraire qui détruit la fidélité due au mariage? Hé! quel droit un Oncle cruel pouvoit-il avoir ſur vous? Nous nous étions engagé l'un & l'autre au pied des Autels; cela ſeul devoit vous mettre à couvert de la fureur de nos ennemis. Faut-il qu'une Epouſe ait attiré ſur vous un châtiment qui ne doit tomber que ſur un Amant adultère? encore étions-nous ſéparés. Occupés à vos exercices, vous découvriez à des hommes ſçavans & curieux de vous entendre, des myſtères que les plus grands génies n'avoient pû pénétrer; & moi contente d'obéir à ce que

vous deſiriez, je m'étois retirée dans un Cloître. J'y paſſois les journées entières à penſer à vous, & quelquefois à méditer ſur des lectures ſaintes. C'eſt dans ce tems même que vous fûtes la victime de l'amour le plus malheureux. Vous expiâtes un crime qui nous étoit commun. Vous fûtes ſeul puni, & nous étions tous les deux coupables. Celui qui l'étoit le moins fut l'objet de toute la vengeance d'un barbare. Mais pourquoi m'emporter contre vos aſſaſſins? C'eſt moi, malheureuſe, c'eſt moi qui vous ai perdu. Je ſuis l'origine de vos malheurs. Ah! Dieu! devois-je naître pour être la cauſe d'un évènement ſi tragique? Qu'il eſt dangereux à un grand homme de ſe laiſſer charmer par notre ſexe. Il devroit dès l'enfance ſe former un cœur inſenſible à tous nos attraits pernicieux. Ecoute, mon fils, (diſoit autrefois le plus ſage des hommes,) écoute, & retiens mes leçons: ſi quelque Beauté, par ſes regards, cherche à te ſéduire, ne te laiſſe point entraîner à un penchant trop flatteur. Rejette le poiſon qu'elle te préſente, & ne ſuis pas les ſentiers qu'elle te montre.

Sa maiſon eſt la porte de la perdition & de la mort. J'ai longtems examiné toutes ces choſes, & j'ai trouvé que la mort même eſt un mal moins dangereux que la beauté d'une femme. C'eſt l'écueil de votre liberté, c'eſt un lien fatal qui vous attache, & dont on ne peut jamais s'affranchir. C'eſt une femme qui a précipité le premier des hommes de l'état glorieux où Dieu l'avoit formé. Celle qui avoit été créée afin de partager ſon bonheur, fut la ſeule cauſe de toute ſa ruine. Samſon, que ta gloire ſeroit éclatante, ſi ton cœur avoit eu autant de force contre les charmes de Dalila, qu'il en avoit contre les armes des Philiſtins! vainqueur de leurs armées nombreuſes, une femme te déſarme & te trahit. Tu te vois livré entre les mains de tes ennemis; tu es privé de ces yeux qui avoient laiſſé entrer l'amour dans ton âme; confus & ſans aucune eſpérance, tu meurs avec la ſeule conſolation de pouvoir envelopper tes ennemis dans ta ruine. C'eſt pour plaire à des femmes que Salomon perd le ſoin de plaire à Dieu. Ce Roi dont on venoit de tous côtés admirer

la ſageſſe, que le Seigneur avoit choiſi pour bâtir ſon Temple, abandonne le culte des Autels dont il s'étoit montré le défenſeur, & porte la folie juſqu'à encenſer les Idoles. Job n'eut point de plus cruel ennemi que ſa propre femme : quels aſſauts ne lui fallut-il pas ſoutenir ? L'eſprit de tentation qui s'étoit déclaré ſon perſécuteur, ſe ſervit d'une femme pour ébranler ſa conſtance ; & c'eſt ce même eſprit qui ſe ſert d'HÉLOÏSE pour perdre ABEILARD. Tout ce qui me reſte, c'eſt la foible conſolation de n'être point la cauſe volontaire de vos maux. Je ne vous ai point trahi, c'eſt ma fidélité & mon amour qui vous ont été funeſtes. Si je ſuis criminelle de vous avoir aimé trop conſtamment, je ne ſçaurois jamais me repentir de mon crime. Il eſt vrai, je me ſuis trop livrée aux douces erreurs que ma paſſion naiſſante me faiſoit faire. J'ai cherché à vous plaire aux dépens de ma vertu ; j'ai par-là irrité les peines que je reſſens. Mes coupables tranſports ne pouvoient avoir qu'une fin malheureuſe & tragique. Sitôt que je fus perſuadée de votre amour, hélas ! je ne différai guères à croire vos proteſtations.

Il

Il m'étoit trop glorieux d'être aimé d'ABEILARD, & je ſouhaitois trop ardemment cet avantage pour en vouloir douter un moment. Je ne cherchai qu'à vous convaincre de toute ma tendreſſe. Je ne me fis point un rempart d'une ſévère fierté & d'une raiſon importune. Ces tyrans de nos plaiſirs qui captivent notre ſexe, ne firent qu'une foible & inutile réſiſtance. Je ſacrifiai tout à mon amour, & je les fis céder au deſir de rendre heureux le plus aimable & le plus ſçavant de tous les hommes. Si quelque conſidération avoit pu m'arrêter, ah! ſans doute, ç'auroit été l'intérêt de mon amour. Je craignois que n'ayant plus rien à deſirer, votre paſſion ne devint languiſſante, & que vous ne cherchaſſiez ailleurs le contentement que donne une nouvelle conquête. Mais il vous fut facile de guérir d'un ſcrupule que j'avois malgré moi. Je devois prévoir que l'idée qui me reſteroit de mes plaiſirs ſeroit contraire au repos de ma vie. Que je ſerois heureuſe de pouvoir effacer par mes larmes le ſouvenir qui me reſte de nos plaiſirs, & que je me plais à conſerver. Je veux faire au moins

quelqu'effort généreux ſur moi-même. Je veux, en étouffant dans mon cœur les deſirs qu'une nature fragile y fera naître, exercer ſur moi le même tourment que vos ennemis vous ont fait ſouffrir. Je tâcherai par-là de vous ſatisfaire, ſi je ne ſatisfais pas un Dieu irrité. Car enfin, je vous découvre l'état pitoyable où je ſuis; mon repentir pourroit-il le déſarmer: j'ôſe à tout moment accuſer le Ciel de cruauté de vous avoir livré aux embûches qu'on vous avoit préparées. Mes murmures allument le feu de la colère céleſte, au lieu que je devrois ſonger à l'éteindre. Ce n'eſt pas aſſez pour expier un crime que d'en ſupporter la peine; tout ce qu'on ſouffre n'eſt compté pour rien, ſi les paſſions ſont encore vivantes, & ſi le cœur brûle encore des mêmes deſirs. Il eſt facile d'avouer ſa foibleſſe & de s'en punir; mais qu'il faut ſe faire violence pour oublier des plaiſirs qu'une douce habitude a rendu maîtres abſolu de notre eſprit? Combien voyons-nous de perſonnes qui font ouvertement l'aveu de leurs fautes, mais qui loin de les pleurer, ont un nouveau

plaiſir à les dire. L'amertume du cœur doit ſuivre l'aveu de la bouche, c'eſt ce qui ſe rencontre rarement ? Pour moi, qui ai trouvé tant de plaiſir à vous aimer, je ſens bien, malgré moi, que je ne pourrai jamais me repentir de l'avoir goûté, ni ceſſer d'en jouir autant qu'il m'eſt poſſible, en les rappellant dans ma mémoire. Quelques efforts que je faſſe, de quelque côté que je me tourne, une chère idée me ſuit, & tout retrace à mes yeux & à mon eſprit ce que je devrois oublier. Pendant le calme de la nuit, où mon cœur devroit être tranquile, au milieu du ſommeil, qui ſuſpend les plus grandes inquiétudes, je ne ſçaurois éviter les illuſions que mon cœur fait naître. Je crois être encore avec mon cher ABEILARD. Je le vois, je l'entends, & je lui parle. Charmés l'un de l'autre, nous abandonnons les études de la Philoſophie, pour nous entretenir plus agréablement de notre paſſion. Quelquefois auſſi je m'imagine être témoin de l'entrepriſe ſanglante de vos ennemis ; je m'oppoſe à leur fureur, je remplis notre appartement de cris effroyables, & dans ce tems je me réveille toute noyée de mes larmes. Dans les lieux

les plus ſaints, juſqu'aux pieds des Autels, je porte le ſouvenir criminel de nos plaiſirs paſſés, j'en fais toute mon occupation, & loin de gémir de m'être laiſſée ſéduire, je ſoupire de les avoir perdus. Je me ſouviens, (eſt-il quelque choſe qui échappe à ceux qui aiment?) du moment & du lieu où vous me déclarâtes pour la première fois votre tendreſſe, où vous me jurâtes de m'aimer juſqu'à la mort. Vos paroles, vos ſermens, tout eſt gravé dans mon cœur. On voit dans mes diſcours le trouble qui m'agite, mes ſoupirs me trahiſſent, & votre nom m'échappe à tous momens. Dans cet état, mon Dieu, que n'avez-vous compaſſion de ma foibleſſe, que ne me fortifiez-vous de votre Grâce? Vous êtes heureux, ABEILARD, cette Grâce vous a prévenu. Votre malheur vous a fait trouver le repos. Le ſupplice que votre corps a ſouffert, a guéri les plaies mortelles de votre âme. La tempête vous a conduit dans le port; & Dieu qui ſembloit appeſantir ſa main ſur vous, ne cherchoit qu'à vous ſecourir: c'eſt un Père qui châtie, & non un ennemi qui ſe venge. C'eſt un ſage Médecin qui vous fait ſouffrir, afin de vous conſerver la vie. Je ſuis plus

à plaindre que vous ; j'ai mille paſſions à combattre ; il me faut réſiſter à ces feux que l'amour allume dans un jeune cœur. Notre ſexe n'eſt que foibleſſe ; j'ai d'autant plus de peine à me défendre, que l'ennemi qui m'attaque me plaît : j'aime le péril qui me menace ; comment pourrois-je n'y pas ſuccomber ? Parmi tous ces combats, je tâche au moins de cacher ma défaite à ces filles que vous avez confiées à mes ſoins ; toutes celles qui m'environnent admirent ma vertu ; mais ſi leurs yeux pénétroient juſques dans mon cœur, que n'y découvroient-ils pas ? Mes paſſions y ſont révoltées ; je commande aux autres, & je ne peux me commander à moi-même. Je n'ai qu'un faux dehors, & cette vertu en apparence eſt un vice en effet. Les hommes me trouvent digne de louanges ; mais je ſuis condamnable aux yeux pénétrans d'un Dieu, à qui rien n'eſt caché, & qui lit dans les replis les plus ſecrets d'une âme. Je ne peux me dérober à ſa connoiſſance ; c'eſt encore beaucoup pour moi de couvrir mes foibleſſes d'une piété apparente. Cette feinte pénible eſt en quelque façon louable. Je ne cauſe point de ſcandale aux gens

du siècle, si susceptibles de mauvaises impressions; je n'alarme point la vertu de ces foibles Colombes dont j'ai la conduite; le cœur plein de l'amour des hommes, je les exhorte au moins à n'aimer qu'un Dieu: charmée de la pompe & des plaisirs du monde, je tâche de leur persuader qu'il n'est que tromperie & que vanité. J'ai assez de force pour leur cacher mon penchant, & je regarde cela en moi comme un effet puissant de la Grâce. Si elle ne me porte pas à embrasser la vertu, au moins elle m'empêche de commettre le mal. C'est en vain cependant qu'on voudroit séparer ces deux choses: on est coupable, si l'on ne mérite pas; & on s'éloigne de la vertu, si l'on cesse d'en approcher. Encore faut-il n'avoir d'autre motif que l'amour de Dieu seul. Hélas! que puis-je donc espérer? Je l'avoue à ma confusion, je crains plus d'offenser un homme que d'irriter un Dieu. Je n'ai de souci que celui de vous plaire. Oui, c'est votre commandement, & non pas, comme on le pense, une vocation sincère qui m'a enfermée dans ces demeures de la pénitence. J'ai cherché à procurer votre repos, & non pas à me sanctifier. Quel est mon mal-

heur? Je m'arrache à tout ce qui me pouvoit plaire, je m'enſevelis toute vivante, j'exerce ſur moi des jeûnes & des cruautés que des loix ſévères m'impoſent, je ne me nourris que de pleurs & d'inquiétudes, & cependant je ne mérite aucune récompenſe des maux que je ſouffre. Ma fauſſe piété vous a long-tems trompé ainſi que les autres: vous m'avez crue tranquile, & j'étois plus agitée que jamais. Vous vous êtes perſuadé que j'étois attachée à mes devoirs, & je n'avois d'autre occupation que celle que l'amour me donnoit. Dans cette erreur vous m'avez demandé des prières, c'eſt de vous que je les dois attendre. Ne préſumez point trop de ma vertu & de ma guériſon. Je ſuis chancelante, c'eſt à vous à me raffermir par vos exhortations; je ſuis encore foible & vous devez me ſoutenir & me conduire par vos conſeils. Quel ſujet avez-vous de me louer? La louange eſt ſouvent nuiſible à celui à qui on la donne. Une vanité ſecrette s'élève du cœur, nous aveugle, & nous cache des plaies mal guéries. Un ſéducteur nous flatte & cherche même à nous perdre. Un ami ſincère ne nous déguiſe rien; & loin de paſſer

légèrement la main ſur le mal, il nous le fait ſentir vivement en y apportant le remède. Que n'agiſſez-vous de la ſorte avec moi? voulez-vous paſſer pour un flatteur injuſte & dangereux, ou, ſi vous voyez en moi quelque choſe de louable, ne craignez-vous pas que la vanité qui eſt ſi naturelle à tous les hommes ne l'efface? Mais ne jugeons point de la vertu par de vaines apparences, car elle ſe trouve dans les réprouvés auſſi bien que dans les élus. L'adreſſe d'un impoſteur habile ſçait bien s'en parer, & ſe fait ſouvent plus admirer que le zèle véritable des plus grands Saints. Le cœur de l'homme eſt un labyrinthe dont on ne peut découvrir toutes les routes cachées. Vos louanges me ſont d'autant plus dangereuſes, que j'aime celui qui me les donne; plus je deſire vous plaire, plus j'ai de penchant à croire tout ce que vous m'attribuez de mérite. Ah! ſongez plutôt à ſoutenir mes foibleſſes par des remontrances ſalutaires. Ayez plus de crainte que de confiance de mon ſalut, & ne dites pas que la vertu n'a point d'autre fondement que notre foibleſſe, & que celui-là ſera couronné qui aura combattu avec plus de

peine. Je ne cherche point cette couronne que donne la victoire, je ne veux qu'éviter le péril. Il eſt plus ſûr de ſe défendre que de livrer le combat. Il y a pluſieurs dégrés dans la gloire ; je ne ſouhaite point les plus éclatants, je les laiſſe à ces grands courages qui ont tant de fois vaincu. Je n'ai point cherché à vaincre de peur de perdre la victoire. Heureuſe ſi je me puis échapper au naufrage, & enfin arriver au port. Le Ciel m'ordonne de renoncer à la paſſion funeſte qui m'attache à vous. Ah ! mon cœur n'y pourra jamais conſentir. Adieu.

HÉLOÏSE.

SOMMAIRE
DE LA LETTRE SUIVANTE.

ABELARD qui fait une auſtère pénitence dans ſa retraite, & qui ſonge ſérieuſement à ſon ſalut, ne veut plus recevoir de Lettres d'HÉLOISE. Il lui écrit le péril où il s'expoſe en les liſant, & s'efforce de lui perſuader qu'ils doivent s'oublier l'un l'autre. Il l'exhorte à remporter ſur elle cette grande victoire ; & comme un contraire ne brille jamais avec plus d'éclat que par l'oppoſition de ſon contraire, il lui repréſente les avantages d'une âme tranquille & ſoumiſe à la Grâce, après lui avoir parlé des agitations d'un cœur que l'amour criminel trouble. Il eſt trop habile homme pour ignorer qu'il propoſe à HÉLOISE une choſe difficile à exécuter. Il ſçait même qu'il n'eſt pas aiſé d'arracher du cœur une paſſion qui y a pris de profondes racines. C'eſt pourquoi, en lui enſeignant les moyens d'en venir à bout, il l'aſſure que par des prières ardentes, il va ſeconder ſes efforts.

RÉPONSE
D'ABEILARD A HÉLOISE.

NE m'écrivez plus, HÉLOÏSE, ne m'écrivez plus, il eſt tems de finir un commerce qui rend nos mortifications infructueuſes. Ne nous abuſons point; pendant que nous flatterons l'idée qui nous revient de nos plaiſirs paſſés, notre vie ſera agitée & nous ne goûterons point la douceur de la ſolitude. Commençons à faire un bon uſage de nos auſtérités, & ne conſervons pas des images coupables dans les rigueurs de la pénitence. Qu'une mortification de corps & d'eſprit, un jeûne exact, une ſolitude continuelle, & jamais interrompue, des méditations profondes & ſaintes, un amour pour Dieu qui ne ſe démente jamais; que tout cela, dis-je, ſuccède à nos déréglemens.

Eſſayons de porter la perfection religieuſe à un point auquel il ſoit difficile de parvenir. Il eſt beau qu'il ſe trouve dans le Chriſtianiſme quelques âmes ſi détachées de la terre, des créatures & d'elles-mêmes, qu'elles ſemblent être indépendantes du corps auquel elles ſont attachées, & qu'elles traitent comme leur eſclave. On ne ſau-

roit d'ailleurs s'élever trop, quand on veût aller juſqu'à Dieu même, quelques grands efforts que l'on faſſe on ſe trouve toujours fort éloigné de cette ſublime Divinité à laquelle nos yeux mêmes ne peuvent atteindre. Agiſſons pour Dieu indépendamment des créatures & de nous-mêmes, n'ayons aucun égard à nos deſirs, ni aux ſentimens des autres. Si nous étions en cet état, HÉLOÏSE, j'irois volontiers faire mon ſéjour au *Paraclet*. Là, mes ſoins ardens & efficaces pour une Communauté que j'ai comme fondée, attireroient ſur elle mille grâces particulières. Je l'inſtruirois par ma parole, & je l'animerois par mon exemple. Je commanderois, ou plutôt je veillerois ſur la vie de vos Sœurs. Je vous ferois prier, méditer, travailler & vous taire ; & je prierois moi-même, je méditerois, je travaillerois & je garderois le ſilence.

Je parlerois pourtant quelquefois, mais ce ſeroit pour vous relever de vos chûtes, pour vous fortifier dans vos foibleſſes, pour vous éclairer dans les ténèbres & dans les obſcurités qui viendroient quelquefois vous ſurprendre. Je vous conſolerois de ces aridités qui ſont ſi connues aux perſonnes

personnes vertueuses & distinguées par leur zèle. Je réprimerois même la vivacité de votre zèle & de votre piété, & je mettrois un tempérament judicieux à votre ferveur ; je vous enseignerois les devoirs qui doivent être connus, & je vous éclaircirois les doutes que la foiblesse de votre raison pourroit produire. Je serois votre maître & votre père, & par un talent merveilleux je deviendrois ou vif, ou lent, ou doux, ou sévère, selon le caractère différent de celles que je voudrois mettre dans le chemin pénible de la perfection chrétienne.

Où m'emporte une vaine imagination ? Ah ! chère HÉLOÏSE, que nous sommes éloignés de cette heureuse situation. Votre cœur est encore en proie à une funeste flâme que vous ne pouvez éteindre, & je trouve dans le mien du trouble & de l'inquiétude. Ne croyez pas que je jouisse ici d'un paix profonde, HÉLOÏSE, il faut pour la dernière fois que je vous ouvre mon âme. Je ne suis pas encore détaché de vous. Je combats en vain des sentimens trop tendres ; malgré mes efforts je sens qu'un reste de tendresse me rend sensible à vos ennuis, & me les fait partager. Vos Lettres, je l'avouerai, m'ont ému ;

je n'ai pu lire avec indifférence des caractères tracés par une main ſi chère. Je ſoupire, je verſe même des larmes, & toute ma raiſon ſuffit à peine à cacher ma foibleſſe aux yeux de mes diſciples. Oui, malheureuſe HÉLOÏSE, tel eſt l'état où ſe trouve le malheureux ABEILARD. Le monde qui ſe trompe preſque toujours dans ſes jugemens, croit que je ſuis tranquile, & comme ſi je n'euſſe aimé en vous que la ſatisfaction des ſens, on s'imagine que je vous ai oubliée. Que cette erreur eſt groſſière ! Je ſuis perſuadé que le peuple s'imagina quand nous nous ſéparâmes, que la honte & la douleur de me voir traité ſi cruellement, me faiſoient abandonner le monde, comme ſi mon amour ingénieux à ſe contenter, n'auroit pas pu inventer mille plaiſirs auſſi ſenſibles que celui dont *Fulbert* me privoit. Ce fut, vous le ſçavez, un juſte repentir d'avoir offenſé Dieu qui m'inſpira le deſſein de me retirer. J'expliquai l'accident qui nous étoit arrivé comme un ordre ſecret du Ciel qui puniſſoit nos crimes. Je ne regardai plus le violent *Fulbert* que comme le miniſtre des vengeances du Seigneur. La Grâce ſeule m'entraîna dans un aſyle où je ſerois

encore, ſi mes ennemis m'y euſſent laiſſé vivre. J'ai ſouffert conſtamment toutes leurs perſécutions, ne doutant point que ce ne fût Dieu lui-même qui me les ſuſcitoit pour me purifier.

Quand il m'a vu parfaitement ſoumis à ſes ſaintes volontés, il a permis que j'aie juſtifié ma doctrine; j'en ai rendu la pureté publique, & j'ai fait voir enfin que ma croyance n'eſt pas ſeulement orthodoxe, mais qu'elle eſt encore exempte de tout ſoupçon de nouveauté.

Que je ſerois heureux ſi je n'avois que mes ennemis à craindre, ſi je n'avois point d'autre obſtacle à mon ſalut que leur calomnie! Mais, HÉLOÏSE, vous me faites trembler. Vos Lettres m'apprennent que vous êtes toujours aſſervie à une paſſion fatale; & ſi vous n'en triomphez, il faut renoncer à votre ſalut: & moi quel parti voulez-vous que je prenne? voulez-vous que rébelle au St-Eſprit, j'étouffe ſes inſpirations, & que j'aille, pour vous complaire, eſſuyer des pleurs que le démon fait couler. Cette indigne démarche ſera-t-elle le fruit de toutes mes méditations? Ah! ſoyons plus fermes dans nos réſolutions; nous ne ſommes dans la ſolitude que pour y pleurer nos

péchés, & pour y gagner le Ciel; commençons donc à nous donner à Dieu de tout notre cœur.

Je ſçais que les commencemens de chaque choſe ſont difficiles, mais il eſt glorieux d'entreprendre & de commencer une grande action; & cette gloire augmente à proportion que les difficultés qui s'y rencontrent ſont conſidérables. C'eſt pourquoi nous devons vaincre courageuſement tous les obſtacles que nous trouverons pour embraſſer la vertu chrétienne. C'eſt dans les Monaſteres que les hommes ſont éprouvés comme l'or dans la fournaiſe. C'eſt-là que perſonne ne peut demeurer long-tems, s'il ne porte dignement le joug du Seigneur.

Quelque parfait qu'on puiſſe être, on a quelquefois des tentations; il y en a même d'utiles. Il ne faut pas s'étonner, ſi l'homme ne ſçauroit être exemt de tentation, puiſqu'il a dans lui-même la ſource des tentations, c'eſt-à-dire, la concupiſcence. A peine ſommes-nous délivrés d'une tentation, qu'il en ſurvient une autre. Tel eſt enfin le ſort de la poſtérité du premier homme, qu'elle aura toujours quelque choſe à ſouffrir, puiſqu'elle a perdu ſa première félicité.

Qu'on ne ſe flatte point qu'on pourra vaincre les tentations par la fuite. Si nous n'y joignons la patience & l'humilité, nous nous tourmenterons inutilement. On en vient plus ſûrement à bout en implorant le ſecours de Dieu, que par les armes que peut nous fournir notre propre fond.

Soyez conſtante, HÉLOÏSE, ayez de la confiance en Dieu, & vous aurez peu de tentation à combattre; & quand elles viendront vous ſaiſir, étouffez-les dans leur naiſſance. Ne ſouffrz pas qu'elles s'affermiſſent dans votre cœur. Remédiez au mal dès qu'il commence, dit un Ancien; car ſi vous le laiſſez croître, vous ne pourrez le guérir. En effet, la tentation a des degrés. D'abord c'eſt une ſimple penſée à l'eſprit, elle ne paroit pas dangereuſe; l'imagination la reçoit ſans allarmes, ils'en forme un plaiſir qui nous flatte, nous nous y arrêtons, enfin nous y conſentons.

Je ne doute pas, HÉLOÏSE, que vous ne ſongiez ſérieuſement à votre ſalut. C'eſt-là l'unique ſoin qui doit occuper votre cœur. Banniſſez-en ABEILARD pour jamais, c'eſt le meilleur avis que je vous puiſſe donner. Car enfin le ſouvenir d'une perſonne qu'on a aimé criminellement ne

ſçauroit qu'être nuiſible, quelqu'avancé qu'on puiſſe être dans le chemin du ſalut. Quand vous aurez détruit le funeſte penchant que vous avez pour moi, la pratique de toutes les vertus qui conviennent à votre état vous ſera aiſée, votre âme quittera avec joie ce miſérable corps où elle eſt attachée, & prendra ſon vôl au Ciel. Vous vous préſenterez alors devant le Seigneur avec confiance. Vous ne verrez pas le caractère de votre réprobation ſur le livre de vie. Le Sauveur vous dira : Venez ma fille, venez pertager ma gloire ; jouiſſez de la récompenſe éternelle que j'ai attachée aux vertus que vous avez pratiquées.

Adieu, HÉLOÏSE, voilà les derniers conſeils de votre cher ABEILARD. Pour la derniere fois, que ne puis-je vous perſuader les plus ſaintes maximes de l'Evangile ! Faſſe le Ciel que votre cœur autrefois ſi ſenſible à mon amour, ſe laiſſe maintenant conduire par mon zèle. Que l'image d'ABEILARD amoureux, à votre eſprit toujours préſente, prenne déſormais la figure d'ABEILARD véritablement pénitent ; & puiſſiez-vous autant verſer de pleurs pour votre ſalut, que vous en avez répandu durant le cours de nos malheurs.

ABEILARD.

LETTRE
D'HÉLOÏSE A ABEILARD.

CHER ABEILARD ; vous attendez peut-être que je vous reproche votre négligence. Vous n'avez point fait réponſe à ma dernière Lettre, & j'en rends grâce au Ciel : dans l'état où je me trouve, c'eſt un bien pour moi de vous voir inſenſible à la funeſte paſſion qui m'attachoit à vous ; car enfin, ABEILARD, vous avez perdu pour jamais HÉLOÏSE. Malgré tous les ſermens que je vous ai fait de ne ſonger qu'à vous, de n'être occupée que de vous, je vous ai banni de ma penſée, je vous ai oublié, vous ne ferez plus ma félicité, délicieuſe idée d'un Amant que j'adorois ! Chère image d'ABEILARD, qui me ſuiviez par-tout, je ne veux plus me ſouvenir de vous ! Mérite éclatant d'un homme, qui eſt, malgré ſes ennemis, l'admiration de ſon ſiècle ! Plaiſirs enchanteurs auxquels HÉLOÏSE ſe livroit ſans réſerve, vous faites le tourment de ma mé-

moire ! ABEILARD, je vous avoue, ſans rougir, mon infidélité. Que mon inconſtance apprenne à l'Univers qu'on ne doit pas compter ſur les promeſſes des hommes, ils ſont tous ſujets au changement. Vous vous troublez, ABEILARD ! Cette nouvelle ſans doute vous ſurprend, vous ne pouvez vous imaginer qu'HÉLOÏSE ſoit infidelle. Elle étoit prévenue pour vous d'un penchant ſi fort, que vous ne pouvez comprendre comment le tems l'a pu détruire. Sortez de votre erreur, je vais vous révéler ma perfidie ; & au lieu de me la reprocher, je ſuis perſuadée que vous en verſerez des larmes de joie. Quand je vous aurai nommé le rival qui vous a ravi mon cœur, vous louerez mon inconſtance, & vous prierez ce rival de la vouloir fixer. Vous devez juger par-là que c'eſt Dieu qui vous enlève HÉLOÏSE. Oui, mon cher ABEILARD, c'eſt lui qui rend à mon eſprit la tranquilité qu'un vif ſouvenir de nos malheurs paſſés ne me permettoit point de goûter. Juſte Ciel ! quel autre rival pouvoit m'arracher à vous ! Avez-vous ſoupçonné qu'un mortel pouvoit vous avoir effacé de mon cœur ? Avez-vous été aſſez injuſte pour me

croire capable de ſacrifier le vertueux & ſçavant ABEILARD à un autre que Dieu? Non, je me flatte que vous m'avez rendu juſtice. Je ne doute pas que vous ne ſouhaitiez d'apprendre de quel moyen Dieu s'eſt ſervi pour me toucher. Je vais vous le dire. Admirez les ſecrets reſſorts de ſa Providence. Quelques jours après vous avoir envoyé ma dernière Lettre, je tombai dans une dangereuſe maladie, les Médecins m'abandonnèrent, & je crus ma mort certaine. Ce fut alors, vous le dirai-je, que ma paſſion, que j'avois cru innocente, me parut criminelle: ma mémoire me repréſenta fidelement toutes les actions de ma vie; & je vous avoue que mon amour fit toute ma peine en ces derniers momens. La mort que je n'avois jamais regardée que de loin, s'offrit alors à mon imagination, comme elle ſe préſente aux pécheurs. Je commençai à craindre la colère de Dieu lorſque j'allois l'éprouver, & je me repentis de n'avoir point profité de mes diſgrâces, quand j'allois ceſſer de vivre. Les Lettres tendres que je vous ai écrites, & les entretiens paſſionnés que j'ai eus avec vous, me faiſoient autant de peine en cet

instant, qu'ils m'avoient auparavant fait de plaisir. Ah! malheureuse HÉLOÏSE, disois-je en moi-même, si c'est un crime de s'abandonner à de si doux transports, & si après la vie un infaillible châtiment les suit; pourquoi ne combattois-tu pas un penchant si dangereux? Vois les supplices qui te sont destinés, contemple avec frayeur cet appareil épouvantable de tourmens, & rappelle en même-tems les plaisirs que ton âme abusée trouvoit délicieux. Hé bien, poursuivis-je, n'es-tu pas au désespoir de t'être enyvrée de ces fausses douceurs? Quelle folie de vivre comme j'ai fait jusqu'ici. Enfin, ABEILARD, imaginez-vous, si vous le pouvez, tous les remords dont j'ai été la proie, & vous ne serez point étonné de mon changement.

La retraite est insupportable pour un cœur qui n'est pas tranquile, ses ennuis croissent dans le silence, la solitude les entretient. Depuis que je suis enfermée dans ces murs, je n'ai fait que donner des larmes à nos malheurs. Le *Paraclet* a retenti de mes regrets; & comme une esclave condamnée à une éternelle servitude, j'ai poussé des soupirs, & passé mes jours dans la douleur.

Au lieu de remplir le deſſein que Dieu a ſur moi, je l'offenſois; je regardois cet aſyle ſacré comme une priſon affreuſe, & je portois à regret le joug du Seigneur. Au lieu de me ſanctifier par la vie pénitente que je menois, j'aſſurois ma réprobation. Quel égarement! C'en eſt fait, ABEILARD, j'ai déchiré le bandeau qui m'aveugloit; & ſi je dois m'en fier aux mouvemens nouveaux qui m'agitent, je ſerai bientôt digne de votre eſtime. Vous n'êtes plus cet ABEILARD voluptueux, qui pour ſe ménager une converſation particulière avec moi la nuit, imaginoit tous les jours de nouveaux moyens de tromper la vigilance de ceux qui nous obſervoient. Le malheur qui vous arriva après tant d'heureux momens, vous donna de l'horreur pour le vice; vous conſacrâtes dès cet inſtant le reſte de vos jours à la vertu; vous parûtes vous ſoumettre à cette néceſſité ſans violence. Pour moi, plus tendre que vous, & plus ſenſible aux molles voluptés, j'ai ſouffert impatiemment ce malheur. Vous avez entendu les plaintes qui me ſont échappées contre nos perſécuteurs. Vous avez vu tout le reſſentiment que j'en ai conçu par les Lettres que je vous ai

écrites: c'eſt ſans doute ce qui m'a ôté l'eſtime d'ABEILARD. Vous avez été alarmé de mes emportemens; & ſi vous le voulez avouer de bonne foi, vous avez peut-être déſeſpéré de mon ſalut. Vous n'avez pu prévoir qu'HÉLOÏSE vaincroit une paſſion ſi forte; vous vous trompez, ABEILARD, ma foibleſſe ſoutenue de la grâce, ne ſauroit empêcher que je ne remporte une victoire complette. Rendez-moi votre eſtime, je vous en conjure; votre piété vous doit ſolliciter en ſecret à me l'accorder.

Mais quel trouble ſecret s'élève dans mon âme! Quel mouvement inconnu s'oppoſe à la réſolution que j'ai formée de ne ſoupirer plus pour ABEILARD! Juſte Ciel! n'aurai-je pas encore triomphé de mon amour! Malheureuſe HÉLOÏSE, tant que tu reſpireras, ton ſort eſt d'aimer ABEILARD; pleure, tu n'eus jamais un plus juſte ſujet de t'affliger; c'eſt maintenant que je dois mourir de douleur. La Grâce m'avoit prévenue, j'avois promis d'être fidelle à la Grâce. Je me parjure, & je ſacrifie la Grâce à ABEILARD. Ce ſacrifice ſacrilège met le comble à mes iniquités. Après cela puis-je encore eſperer

que

que Dieu m'ouvrira ſes tréſors de miſéricorde? N'ai-je pas laſſé ſa clémence? J'ai commencé à l'offenſer dès que j'ai vu ABEILARD; une funeſte ſympathie nous engagea tous deux dans un commerce criminel; Dieu nous ſuſcite une main ennemie qui nous ſépare. Je m'en afflige; je déteſte le malheur qui nous arrive, & j'en adore la cauſe. Ah! je devois plutôt expliquer ce ſiniſtre accident comme un ordre ſecret du Ciel, qui réprouvoit notre engagement, & m'appliquer dès-lors à détruire ma paſſion. Ah! qu'il eût mieux valu oublier pour jamais l'objet dont j'étois préoccupée, que d'en conſerver un ſouvenir ſi fatal au repos de mes jours & à mon ſalut. Grand Dieu! ABEILARD occupera-t-il toujours ma penſée, ne pourrai-je jamais m'affranchir des liens qui m'attachent à lui. Mais peut-être que je m'alarme mal-à-propos; la vertu régle tous mes mouvemens, & ils ſont tous ſoumis à la Grâce. Ne craignez point, cher ABEILARD; je n'ai point ces ſentimens qui, tracés dans mes Lettres, vous ont cauſé tant de peine. Je ne tâcherai plus, par le récit des plaiſirs que notre amour naiſſant nous faiſoit

goûter, de recueillir cette tendreſſe criminelle que vous aviez pour moi, & qui vous étoit ſi chère. Je vous dégage de tous vos ſermens. Oubliez les noms d'Amant & d'Epoux, mais conſervez toujours celui de père. Je n'attends plus de vous ces proteſtations tendres & ces billets ſi propres à entretenir le commerce de l'amour. Je ne vous demande que de pieuſes exhortations & des conſeils ſalutaires. Le chemin du ſalut, tout épineux qu'il puiſſe être, me paroîtra agréable quand je marcherai ſur vos pas. Vous me trouverez toujours prête à vous ſuivre. Je lirai avec plus de plaiſir les lettres où vous me ferez voir les avantages de la vertu, que celles où, avec tant d'artifice, vous cachiez le poiſon funeſte des paſſions que vous m'inſpiriez. Il ne vous eſt pas permis de garder le ſilence déformais ſans être coupable. Lorſque toute remplie d'un amour violent je vous preſſois avec tant d'ardeur de m'écrire, de combien de Lettres falloit-il vous accabler avant que de pouvoir vous en arracher une ? Vous me refuſiez, dans mon malheur, la ſeule conſolation qui me reſtoit. Vous la penſiez pernicieuſe. Vous vouliez, à force de rigueurs,

me contraindre à vous oublier, & je ne pouvois vous blâmer ; mais à préſent vous n'avez rien à craindre. Une maladie heureuſe que la Providence ſemble m'avoir envoyé pour me ſanctifier, a fait ce que tous les efforts humains & que votre cruauté n'auroient pu faire. Je vois la vanité de ce fragile bonheur dont nous jouiſſions comme ſi nous ne devions jamais le perdre. Combien d'alarmes, combien d'inquiétudes nous falloit-il ſouffrir ? Non, Seigneur, il n'eſt point de plaiſir véritable ſur la terre que celui que donne la vertu. Le cœur au milieu des délices du monde reſſent une certaine amertume, il eſt inquiet & agité juſqu'à ce qu'il ait trouve ſon repos en vous. Que n'ai-je point ſouffert, ABEILARD, tandis que j'ai conſervé dans ma retraite les feux qui m'avoient brûlé dans le monde. Je ne pouvois ſans horreur voir les murailles qui me renferment, les heures me paroiſſoient de longues années. Je me repentois cent fois le jour, de m'être ainſi enſevelie toute vivante. Depuis que la Grâce a déſillé mes yeux, tout eſt changé. Ma ſolitude me paroît toute charmante. La tranquilité que j'y vois,

entre jusques dans le fond de mon cœur. Contente de remplir mes devoirs, je sens une douceur que les richesses, les grandeurs & les plaisirs du monde n'ont jamais pu donner. Que le repos m'a coûté cher, que j'ai eu de peines à l'acquérir. Il faut l'avouer, je l'ai acheté au prix de mon amour. J'ai fait un sacrifice violent, & qui paroissoit au-dessus de mes forces. Je vous ai arraché de mon cœur, n'en soyez pas jaloux, j'y ai placé un Dieu qui devoit l'avoir toujours occupé tout entier. Contentez-vous d'être dans mon esprit, vous n'en sortirez jamais. Je me ferai un plaisir secret de penser à vous, & une gloire de remplir ces règles de piété que votre main me tracera.

On m'apporte dans ce moment une Lettre de votre part. Je vais la lire, & je prétens vous faire réponse sur le champ. Vous connoîtrez du moins par mon exactitude à vous écrire que vous m'êtes toujours cher..... Vous me faites des reproches obligeans sur le tems que j'ai laissé passer sans vous donner de mes nouvelles. Ma maladie me doit justifier. Je ne laisse point échapper d'occasion de vous donner des mar-

ques de mon souvenir. « Je vous remercie des » inquiétudes que vous dites que vous cause mon » silence, & de la crainte obligeante que vous » me témoignez sur ma santé. La vôtre, dites- » vous, est délicate, & vous avez, ces jours » passés, pensé mourir ». Avec quelle froideur, cruel! vous m'annoncez une nouvelle si capable de m'affliger! je vous marquai dans ma dernière Lettre l'état où je serois réduite si vous aviez perdu la vie. Et si je vous suis chère, vous m'o-dérerez les rigueurs de votre vie austère. Je vous représentai le besoin que nous avions de vos conseils & la nécessité indispensable où vous étiez de vous conserver. Je ne veux pas vous répéter les mêmes choses, de peur de vous ennuyer. « Vous nous recommandez de ne vous » pas oublier dans nos prières ». Ah! mon cher ABEILARD, vous devez compter sur le zèle de notre Communauté! Elle vous est parfaitement dévouée, & vous ne sçauriez, sans injustice, l'accuser de vous avoir mis en oubli. Vous êtes notre père, nous sommes vos filles. Vous êtes notre guide, nous nous abandonnons avec con-fiance à votre piété. Vous nous ordonnez, nous

vous obéissons ; attentives à nos devoirs, nous exécutons avec fidélité ce que vous nous avez prescrit avec prudence. Nous ne nous imposons point de pénitence sans votre consentement, de peur de suivre plus un zèle indiscret qu'une vertu solide : en un mot, rien n'est bien fait, si ABEILARD ne l'a approuvé. Vous me mandez une chose qui m'embarrasse. « On vous a dit » que quelques-unes de nos Sœurs donnoient » de mauvais exemples, & qu'il y avoit du re- » lâchement parmi elles ». Cela vous doit-il étonner, vous qui avez de l'expérience, & qui sçavez comment les Monastères se rempliſſent aujourd'hui ? Les Pères consultent-ils présentement les inclinations de leurs enfans pour les établir ? La politique & l'intérêt règlent aujourd'hui la plupart des établissemens. Voilà pourquoi il se trouve quelquefois dans les Couvens des Religieuses qui font l'opprobre des Communautés. Mais je vous conjure de m'apprendre ce qu'on vous a dit du *Paraclet*, & de m'enseigner le remède que vous jugerez à propos d'y apporter. Le relâchement dont vous parlez, n'a point encore frappé mes yeux, & dès que je m'en

appercevrai, j'y donnerai bon ordre. Je fais la ronde toutes les nuits, & je fais bruſquement rentrer dans leurs cellules les Sœurs que je trouve qui prennent le frais. Je me ſouviens de toutes les aventures qui ſont arrivées dans les Monaſtères voiſins de Paris. Vous finiſſez votre Lettre par vos plaintes ordinaires contre la fortune, & vous implorez la mort comme la fin d'une vie ennuyeuſe & traverſée. Sera-t-il poſſible qu'un génie auſſi beau que le vôtre, ne ſe conſolera jamais de ſes malheurs paſſés? Que diroit le monde, s'il liſoit comme moi vos Lettres? Il s'imagineroit que vous ne vous êtes renfermé que pour pleurer votre impuiſſance. Il croiroit que le ſeul motif qui vous a engagé à vivre dans la ſolitude, a été la honte que vous avez eue de vous voir dans l'état affreux où vous a mis la malice de mes parens. Que diroit de vous cette foule de jeunes gens qui courent ſi loin pour vous entendre, qui préfèrent vos ſévères leçons aux douceurs de la vie civile, s'ils vous voyoient en ſecret eſclave de vos paſſions, & reſſentir toutes les foibleſſes dont vos préceptes les garantiſſent? Cet ABEILARD, ſans doute,

qu'ils admirent, ce rare perſonnage qui les conduit, perdroit une ſi belle réputation, & ſeroit même mépriſé de ſes Diſciples. Si ces raiſons ne ſont pas capables de vous donner de la fermeté dans votre infortune, jettez les yeux ſur moi; admirez la réſolution que j'ai priſe de m'enfermer à votre exemple. J'étois jeune quand on nous a déſunis; & ſi je dois ajouter foi à ce que vous me diſiez tous les jours, je n'étois pas indigne de l'attachement d'un honnête homme. S je n'euſſe aimé dans ABEILARD que le plaiſir des ſens, mille jeunes gens aimables m'auroient conſolé de votre perte. Vous ſçavez ce que je fis, diſpenſez-moi de vous le répéter. Souvenez-vous des aſſurances que je vous donnai de vous aimer avec la même tendreſſe. J'eſſuyois vos pleurs par mes baiſers; & comme vous n'étiez plus ſi redoutable, j'avois beaucoup moins de retenue. Ah! ſi vous m'euſſiez aimée avec délicateſſe, les ſermens que je vous faiſois, les tranſports dont ils étoient accompagnés, les careſſes innocentes que je vous prodiguois, tout cela ne devoit-il pas vous conſoler? Si vous m'euſſiez vue devenir inſenſiblement indifférente, vous auriez raiſon

de vous déſeſpérer ; mais non, jamais vous ne reçûtes plus de témoignages de ma paſſion ? Que je ne voie plus dans vos Lettres, mon cher ABEILARD, ces murmures contre la fortune ; vous n'êtes pas le ſeul qu'elle perſécute ; vous devez oublier les outrages que vous en avez reçu. Quelle honte pour un Philoſophe, de ne pouvoir ſe conſoler d'un accident qui peut arriver à tous les hommes ! Réglez-vous ſur moi, je ſuis née avec des inclinations violentes ; je combats même encore tous les jours des mouvemens trop tendres, & il eſt glorieux pour moi d'en triompher, de les aſſujettir à l'empire de la raiſon. Faut-il qu'une âme foible raſſure un eſprit fort, un jugement ſolide ? Mais où m'emporte une aveugle erreur ? Eſt-ce à vous, cher ABEILARD, que mon diſcours s'adreſſe ? Je ne ſonge pas que je parle à un nouveau père des déſerts. Vous pratiquez les vertus que vous enſeignez, & ſi vous vous plaignez de la fortune, c'eſt moins par un reſſentiment des coups qu'elle vous a porté, que par le déplaiſir de ne pouvoir faire connoître à vos ennemis qu'ils ont tort de ſonger à vous nuire. Laiſſez-les, ABEILARD, laiſſez-

les épuiſer leurs traits, & continuez de charmer tous ceux qui vous écoutent. Découvrez ces précieux tréſors que le Ciel ſembloit avoir réſervés pour vous. Vos ennemis frappés de l'éclat de vos lumières, vous rendront juſtice. Que j'aurois de plaiſir, ſi je voyois tout le monde auſſi-bien inſtruit de votre probité que je le ſuis. Votre mérite eſt connu par toute la terre, & vos plus grands ennemis conviennent que vous n'ignorez rien de tout ce que l'eſprit humain peut ſçavoir. Ah! mon cher Epoux! je me ſers de cette expreſſion pour la dernière fois, ne vous reverrai-je jamais; n'aurai-je pas, avant ma mort, la ſatisfaction de vous embraſſer? Que dis-je, malheureuſe? Sçais-tu bien, HÉLOÏSE, ce que tu ſouhaites? Pourrois-tu voir ces yeux vifs, ſans te rappeller tous ces regards laſcifs qui t'ont été ſi funeſtes? Pourrois-tu regarder ce port majeſtueux d'ABEILARD, ſans être jalouſe de tout ce qui verroit comme toi un homme ſi charmant. Cette bouche qu'on ne peut regarder ſans deſirs, ces mains ſi propres à piller les tréſors de l'Amour, enfin toute la perſonne d'ABEILARD ne peut être enviſagée par une femme ſans péril.

Ne ſouhaite donc plus, HÉLOÏSE, ne ſouhaite plus de voir ABEILARD, puiſque ſon image, le ſouvenir qui t'en reſte, te troublent: que ne feroit point ſa préſence! Quels deſirs n'exciteroient-elles pas dans ton âme? Comment pourrois-tu demeurer maitreſſe de tes ſens à la vue d'un homme ſi aimable? Il faut que je vous avoue, ABEILARD, ce qui fait mon plus ſenſible plaiſir dans ma retraite; après avoir paſſé tout le jour à ſonger à vous, pleine d'une ſi chère idée, je me livre la nuit au ſommeil qui vient me ſurprendre. C'eſt alors qu'HÉLOÏSE, qui n'ôſe qu'en tremblant, penſer le jour à vous, s'abandonne au plaiſir de vous parler & de vous entendre. Je vous vois, ABEILARD, & je repais mes yeux d'une ſi belle vue. Quelquefois vous m'entretenez de vos chagrins ſecrets, & vous m'affligez. Quelquefois auſſi, oubliant l'éternel obſtacle qu'on a mis à nos deſirs, vous me preſſez de vous rendre heureux, & je cède ſans réſiſtance à vos tranſports. Le ſommeil, pour nous ſervir, vous prête ce que vos barbares ennemis vous ont ôté, & nos âmes animées de la même ardeur, reſſentent le même plaiſir.

Agréables illuſions ! douces erreurs, que vous paſſez vîte ! A mon réveil, j'ouvre les yeux, & ne trouve plus ABEILARD. J'étens mes bras pour le retenir, il m'échappe. Je l'appelle, il ne m'entend pas. Que je ſuis folle de vous entretenir des ces ſonges, vous qui êtes inſenſible à ces plaiſirs ! Me trompai-je, ABEILARD ? Voyez-vous quelquefois HÉLOÏSE en ſonge ? En quel état ſe préſente-t-elle à vous ? Lui tenez-vous un langage auſſi tendre que celui que vous lui teniez quand *Fulbert* la confia à vos ſoins. A votre réveil en avez-vous de la joie ou de la douleur ? Excuſez, ABEILARD, excuſez une Amante qui s'égare. Je ne dois plus attendre de vous cette vivacité qui animoit vos ſoins. Ce n'eſt plus le tems d'exiger de vous une parfaite correſpondance de deſirs. Nous nous ſommes aſſervis à des règles auſtères, nous devons les ſuivre, quoiqu'il nous en puiſſe coûter. Contemplons nos devoirs dans toutes leurs rigueurs, & faiſons, s'il ſe peut, un bon uſage de cette néceſſité qui nous retient éloignés l'un de l'autre. Pour vous, ABEILARD, vous acheverez heureuſement votre carrière, vos deſirs & vos mouvemens

mens ne mettent point d'obſtacle à votre ſalut. HÉLOÏSE ſeule eſt à plaindre. Toujours la triſte HÉLOÏSE verſera des torrens de larmes ſans être aſſurée qu'elles ſerviront à l'ouvrage de ſon ſalut.

J'allois finir cette Lettre ſans vous rendre compte de ce qui s'eſt paſſé ici depuis peu de jours. Une jeune Religieuſe, qui étoit du nombre de celles à qui on fait épouſer un Couvent, ſans examiner ſi ce ſéjour leur eſt propre, par une adreſſe qui m'eſt inconnue, a trouvé le moyen de ſe ſauver; & l'on dit qu'avec un jeune homme dont elle étoit aimée, elle s'eſt en allée en Angleterre. J'ai ordonné à toute la Communauté en particulier de garder le ſecret ſur cette aventure. Hé bien! ABEILARD, s'il vous étoit permis de vivre avec nous, vous préviendriez ces déſordres. Toutes nos Sœurs, charmées de vous voir & de vous entendre, ne ſongeroient qu'à profiter de vos exemples & de vos leçons. La jeune Religieuſe qui vient de violer ſes vœux, n'auroit pas formé un deſſein ſi coupable. Que n'êtes-vous à notre tête à nous exhorter à vivre ſaintement. (Si nous avions vos yeux pour témoins de nos actions, elles ſe-

soient innocentes. Quand nous tomberions, vous nous releveriez, & soûtenues de vos conseils, nous marcherions d'un pas ferme dans le sentier de l'austère vertu. Je commence à m'appercevoir, ô ! ABEILARD, que j'ai pris trop de plaisir à vous écrire. Je devrois brûler ma Lettre. Elle vous apprend que je suis toujours prévenue pour vous de la plus malheureuse passion du monde, & j'avois dessein, quand je l'ai commencée, de vous persuader le contraire. Je suis incessamment agitée des mouvemens de la Grâce & de ceux de ma passion : Je leur cède tour à tour. Ayez pitié, ABEILARD, de l'état où vous me réduisez, & faites en sorte que les derniers jours de ma vie soient aussi tranquiles, que les premiers ont été agités.

HÉLOÏSE.

LETTRES
D'HÉLOÏSE
ET D'ABEILARD,

MISES EN VERS,

Par M. DE BEAUCHAMPS, d'après l'excellente traduction des Lettres d'HÉLOISE & d'ABEILARD, de M. le Comte de Bussy Rabutin.

Cette Edition a été corrigée sur celle de 1737.

ÉPITRE.

Vous avez lû mes Vers, & l'on vient de me dire
Que vous vouliez encor les voir & les relire ;
Que touché de mes ſons, j'avois eu le bonheur
De m'ouvrir un chemin juſques à votre cœur.
Quelle gloire pour moi! Quelle heureuſe ſurpriſe!
Quoi! vous plaignez les maux de la tendre Héloïſe!
Et le triſte Abeilard a trouvé près de vous
Un aſyle aſſuré contre tous ſes jaloux!
Votre cœur [illegible]e leur ſort partage l'amertume,
Et donne des ſoupirs au feu qui les conſume!
Dieu des Vers, ſi jamais, favorable à mes vœux,
Tu ſoûtins mon génie, & m'inſpiras tes feux,
Allume dans mon ſein un flâme plus belle,
Viens élever ma voix, & ſignaler mon zèle,
Et que tout l'Univers, charmé de mes accens,
S'empreſſe d'applaudir aux tranſports que je ſens.
Que les ſiècles futurs, informés de ma gloire,
Apprennent mon bonheur & ne puiſſe le croire.

EXTRAIT

DE LA PRÉFACE DE L'AUTEUR.

*L'ESPRIT & la tendreſſe d'*Abeilard, *les ſentimens & la vivacité d'*Héloïſe, *leurs infortunes, leurs foibleſſes, leur pénitence, quelle matière intéreſſante pour une Nouvelle hiſtorique! Comment eſt-elle échappée à tant de beaux-eſprits qui ſe mettent ſur les rangs, & qui, contre le précepte d'Horace, entreprennent tous les jours des ſujets ſtériles à qui l'art ne peut donner les beautés que la nature leur offre dans celui-là? Peut-être y réfléchiront-ils. Pour moi, je m'en tiens à leurs* Lettres: *c'eſt mon coup d'eſſai. Si j'ai réuſſi, le Lecteur en décidera. Lui demander grâce, ce n'eſt plus la mode. Lui dire avec confiance qu'elles ſont belles, & qu'il doit les admirer; je laiſſe ces fanfaronades aux Auteurs petits maîtres du ſiècle: je n'ai qu'un mot à dire ſur mon ouvrage. Je n'ai point ſuivi l'original latin; les Savans le trouveront mauvais: je leur dirai, ſans chercher à m'excuſer, qu'en* 1687 *M. le* Comte de Buſſy, *& en* 1695 *M.... ne s'y ſont*

point assujettis, & qu'ils s'en sont bien trouvés. Les Lettres *d'*Héloïse *&* d'Abeilard *ne sont guères connues que de ceux qui les ont lues dans ces Auteurs. Les produire sous une autre idée, ce seroit les défigurer, & je ne sçais si l'on seroit bien reçu à le faire : au reste, comme ces Messieurs ont suivi leur imagination, j'ai cru pouvoir suivre la mienne. La Poésie donne encore plus de liberté que la prose.*

EXTRAIT d'une Lettre écrite à M. de BEAUCHAMPS.

MONSIEUR,

*JE viens d'apprendre que Madame de *** avoit obtenu de votre paresse & de votre complaisance, une chose que vous devriez avoir faite il y a longtems. La manière dont le public avoit reçu vos Lettres d'*Héloïse *&* d'Abeilard, *méritoit un plus prompt remerciement. Vous savez combien peu je goûtois les raisons de votre silence, & combien je vous en ai fait la guerre ; mais enfin vous voilà au point où je vous demandois. J'augure si bien de cette nouvelle édition, & de tout ce que vous y ajoutez, que si l'amitié souffroit les complimens, je vous en ferois d'avance sur le succès que vous en devez espérer.*

LETTRES
D'HÉLOÏSE ET D'ABEILARD.

PREMIÈRE LETTRE
D'HÉLOISE A ABEILARD.

Une Lettre en mes mains l'autre jour fut reniſe,
J'y reconnus les traits de l'Epoux d'Héloïse ;
Et me ſervant des droits que j'ai ſur cet Epoux,
Je crus pouvoir l'ouvrir puiſqu'elle étoit de vous.
Je crus que ſa lecture, appaiſant mes alarmes,
Calmeroit mes ennuis, & ſécheroit mes larmes.
Curieuſe, je l'ouvre avec empreſſement ;
Je me flatte, j'eſpère y trouver mon Amant.
Illuſion cruelle où l'amour nous entraîne !
Je veux me conſoler, & j'irrite ma peine.
D'un ami malheureux ſoulageant les douleurs,
Votre main à ſes yeux expoſoit nos malheurs ;

J'y trouvai mille fois & mon nom & le vôtre,
Et mille affreux revers entaſſés l'un ſur l'autre.
Chaque ligne à mon cœur porta de nouveaux coups.
Deviez-vous me réduire à me plaindre de vous?
Deviez-vous pour calmer des diſgrâces légères,
Faire un ſi long récit de toutes nos miſères?
Non, vous portez trop loin le zèle & l'amitié,
Cruels, & l'amour ſeul vous trouve ſans pitié.
Quelles réflexions vinrent troubler mon âme?
Je ſentis tout-à-coup reſſuſciter ma flâme.
Ces tranſports, ſi long-tems retenus dans mon cœur,
Plus forts que ma vertu, reprirent leur vigueur.
Dans mes yeux agités on liſoit ma tendreſſe;
Toutes mes actions annonçoient ma foibleſſe.
Même aux pieds des Autels, trop pleine de mes feux,
De profanes ſoupirs ſe mêloient à mes vœux.
Excuſez, ô mon Dieu, le trouble qui m'accable!
Malgré ma volonté mon cœur me rend coupable.
Funeſte ſouvenir de mon bonheur paſſé,
L'abſence, ni le tems ne t'ont point effacé;
Tu rappelles encore à ma triſte mémoire
Ces momens où l'amour prenoit ſoin de ma gloire,

Où le tendre ABEILARD me donnoit tous ſes ſoins,
Où nos cœurs de nos feux étoient les ſeuls témoins.
Je ne t'oublierai point, cher Epoux que j'adore!
Je t'entends, je te vois, je te poſſede encore.
Si pour toute la terre ABEILARD n'eſt plus rien,
HÉLOISE, en lui ſeul, voit ſon ſouverain bien.
Du Deſtin conjuré la fureur impuiſſante
Ne détruira jamais l'ardeur de votre Amante.
Ce n'eſt pas l'homme en vous qui faiſoit mon bonheur,
L'Amant, le ſeul Amant poſſédoit tout mon cœur.
Vous ſçavez que toujours ce cœur plein d'innocence,
Modéra de vos feux la vive impatience;
Et que fuyant les noms & d'Epouſe & d'Epoux,
Les liens de l'amour me paroiſſoient plus doux.
De la ſoif des plaiſirs HÉLOISE preſſée,
N'a jamais ſur les ſens arrêté ſa penſée;
Et bornant tous mes vœux à la douceur d'aimer,
Cette ſeule douceur eut droit de me charmer.
Hélas! ſi vos malheurs m'arrachent quelques plaintes,
C'eſt pour vous, non pour moi que j'en ſens les atteintes;
Votre ſeul intérêt me fait verſer des pleurs,
Que je refuſerois à toutes mes douleurs.

Eh! puis-je ſans frémir, voir un Oncle perfide
Animer contre vous une main homicide ?
Puis-je voir, ſans pleurer, vos ennemis jaloux,
Conduits par leur fureur, s'élever contre vous ?
Obſcurcir lâchement la gloire la plus pure,
Et ſans honte mêler le Ciel dans leur injure ?
En vain, juſtifiant le ſens de vos Écrits,
Vous voulûtes fléchir ces ſuperbes Eſprits.
L'innocent ABEILARD ſuccomba ſous leurs trames;
Ses Ouvrages ſacrés périrent par les flâmes.
Lui-même, menacé d'une injuſte priſon,
N'échappa, qu'en fuyant, à cette trahiſon.
Objet infortuné de la haine publique,
On ne vous regardoit que comme un hérétique;
On blâmoit à l'envi le nom de Paraclet,
Ce nom de votre orgueil paroiſſoit un effet.
Monde injuſte & cruel, que ta plainte eſt frivole?
Tu pourſuis ABEILARD, & ſon Dieu le conſole.
Dans le fond d'un déſert ce Dieu conſolateur,
Malgré tes vains efforts rend le calme à ſon cœur.
De la chair & du ſang eſclaves mercenaires,
Traîtres Religieux, qui vous dites ſes frères;

Pour ternir ſa vertu vous avez tout oſé,
De crimes & d'erreurs vous l'avez accuſé ;
Et pouſſant à l'excès l'inſolence & l'envie,
Perfides, vous avez attenté ſur ſa vie.
Le tems, qui calme tout, ne vous adoucit pas.
Vous voulez, inhumains, vous voulez ſon trépas,
Et peut-être qu'un jour on vous verra deſcendre
Au fond de ſon tombeau, pour y troubler ſa cendre.
Siécle injuſte! rougis de ton aveuglement,
Et reconnois enfin le prix de mon Amant ;
Mais plutôt contre lui n'écoute que ta rage,
Son immortalité doit être ton ouvrage.
Que dis-je? juſte Dieu! me faudra-t-il toujours
Redouter ta fureur, & craindre pour ſes jours ?
Et devenu l'objet des plus vives alarmes,
Ne prononcerons-nous ſon nom qu'avec des larmes ?
Entendrai-je toujours ſes filles & mes ſœurs,
Soupirer, s'attendrir, partager mes frayeurs?
Voyez l'état affreux où vous m'avez plongée ;
Seule, foible, incertaine, & ſans ceſſe affligée,
Que deviendrai-je, hélas! ſi vous m'abandonnez ?
Puis-je traîner ſans vous mes jours infortunés ?

Venez, cher ABEILARD, ſoutenir ma foibleſſe;
Venez, ou partager, ou régler ma tendreſſe;
Mais ſi mon fol amour exige trop de vous,
Du moins, cher ABEILARD, du moins écrivez-nous.
Eh! ne nous dites point, que, ménageant vos filles,
Vous n'oſez de vos maux faire gémir nos grilles.
Pourquoi nous épargner? Epuiſez tous nos pleurs;
Nos yeux n'en peuvent trop donner à vos malheurs.
Ah! ſi vous attendez que le Ciel moins contraire
Laiſſe à votre vertu déſarmer ſa colère,
Et que de votre ſang, moins fiers, moins ulcérés,
Vos mortels ennemis ne ſoient plus altérés;
C'eſt inutilement attendre des miracles;
Le mérite toujours rencontre des obſtacles.
Ce ſeroit pour mon cœur le plaiſir le plus doux
De recevoir encore une Lettre de vous.
Ainſi lorſque Lucile écrivoit à ce Sage (*),
Dont les Ecrits pour moi ſont d'un ſi grand uſage,
Le tranſport le plus vif dans ſon âme excité,
Y rappelloit le calme & la ſérénité,

(*) Sénèque.

Et

Et ſur lui de Lucile une Lettre reçue
Faiſoit le même effet que celui de ſa vue.
Un Portrait de l'abſence adoucit la rigueur,
Sa douce illuſion paſſe des yeux au cœur;
Et l'amour, dans ſes traits, renouvelle ſans ceſſe
La Maîtreſſe à l'Amant, l'Amant à la Maîtreſſe.
De cette erreur flatteuſe on aime à s'occuper,
Et ſans ôſer ſe plaindre, un cœur ſe ſent tromper;
Mais bientôt le retour détruit cette impoſture;
Ce fantôme charmant, cette aimable peinture,
Quand l'objet de nos vœux vient finir nos douleurs,
N'eſt plus qu'un peu de toile & qu'un peu de couleurs.
Une Lettre plus vive, & toujours animée,
Nous découvre le cœur de la perſonne aimée;
Elle parle. On y voit ſes moindres mouvemens,
Ses craintes, ſes deſirs, & ſes empreſſemens.
Interprête éloquente, une Lettre raſſemble
Tout ce qu'on ſe diroit, ſi l'on étoit enſemble.
Quelquefois plus hardie, elle ſert mieux nos vœux,
Et l'auſtère pudeur n'y contraint point nos feux.
Ne nous refuſons pas, dans notre état funeſte,
Un plaiſir innocent, & le ſeul qui nous reſte.

Epouſe d'ABEILARD, vous ſerez mon Epoux,
Ce nom ſera toujours mon deſtin le plus doux.
C'eſt aſſez qu'à mon cœur vous puiſſiez le paroître,
Et vous ſerez pour moi ce que vous voudrez être.
Oubliez vos malheurs, & j'oublierai les miens.
Que l'amour ſeul préſide à tous nos entretiens.
Que vos Lettres, ſans art, & ſans gêne tracées,
Soient pleines de tendreſſe, & non pas de penſées.
Livrez-vous ſans contrainte à toute votre ardeur,
Laiſſez confuſément s'exprimer votre cœur.
Ah! ſi vous vous taiſez, je ne ſaurois plus vivre.
Redoutez-vous l'amour, n'oſez-vous plus le ſuivre?
Ce Dieu qui fut ſur vous ſi puiſſant autrefois,
Vous a-t-il fait ſi-tôt méconnoître ſes droits?
Et cédant, ſans combattre, au pouvoir de l'abſence,
N'oſoit-il vous bleſſer qu'armé de ma préſence?
NE m'abandonnez pas à ce ſoupçon affreux;
Raſſurez une Amante, & partagez ſes feux.
Ce que pour un ami fit un zèle ſincère,
Pour une Epouſe en pleurs ne pouvez-vous le faire?
Je ne condamne pas votre attendriſſement;
L'amitié peut régner dans le cœur d'un Amant.

D'un zèle ingénieux j'approuve l'artifice,
Un ſupplice plus grand calme un moindre ſupplice;
Mais lorſque vous pouvez ſuſpendre notre ennui,
Vous devez plus encore à vos filles qu'à lui.
Ce nom reſpectueux demande un cœur de père.
Et vous devez aimer autant qu'on vous révère.
Ce nom renferme en lui vos devoirs & les leurs.
Votre cœur eſt le prix qui doit payer leurs cœurs.
Elles n'imitent point votre injuſte ſilence;
Et Dieu même eſt témoin de leur reconnoiſſance.
Ce Cloître, ces Jardins, ce Temple, ces Autels,
De votre piété monumens immortels,
A nos derniers neveux portant votre mémoire,
Des horreurs de l'oubli ſauveront votre gloire;
On ſaura, qu'animé d'un zèle généreux,
ABEILARD, magnanime autant que malheureux,
D'un antre de voleurs, lieu déſert & ſauvage,
Dévoué de tout tems au meurtre, au brigandage,
Fit un lieu d'Oraiſon, un aſyle ſacré,
Où de Dieu, nuit & jour, le nom fut adoré:
On ſaura, que pour vous, des filles pénitentes,
Y pouſſoient vers le Ciel des prières ardentes;

On ſaura que ce Temple, & ſes ſuperbes toits,
Sont votre unique ouvrage, & non celui des Rois.
Mais ce qui doit encor vous flatter davantage,
On ſaura qu'HÉLOISE, & ce jeune héritage,
Chers objets de vos ſoins, vous doivent le bonheur
D'être un Temple vivant, & digne du Seigneur.
Venez donc affermir nos vœux, notre clôture;
Venez fortifier la Grâce, & la Nature.
Héritières d'Adam, coupable comme lui,
Notre cœur a beſoin de ſecours & d'appui;
Et nous cachons, hélas! ſexe foible & fragile,
Un trouble dévorant ſous un dehors tranquile.
Tantôt enfans de haine & tantôt de l'amour,
La Grâce & le Peché triomphent tour à tour.
C'eſt peu d'aller à Dieu, c'eſt peu de le connoître,
Il faut n'aimer que lui, n'avoir que lui pour Maître,
Ne vivre qu'en lui ſeul, s'en laiſſer pénétrer,
S'anéantir ſoi-même, & lui tout conſacrer:
Mais l'homme chancelant s'arrête & perd courage;
Par le moindre plaiſir le monde le rengage;
Et le ſublime effort d'un parfait dévouement,
N'eſt pas pour des pécheurs l'ouvrage d'un moment.

Tu peux ſeul, ô mon Dieu, par ta toute-puiſſance,
Attacher nos deſirs, fixer notre inconſtance,
Et des feux de ta Grâce, allumant notre foi,
Nous faire déteſter tout ce qui n'eſt pas toi.
Imitez, ABEILARD, le zèle de l'Apôtre,
Dieu bénit ſon travail; il bénira le vôtre;
Paul ſauva les Gentils, vous ſauverez vos Sœurs;
Que cet emploi pour vous doit avoir de douceurs!
Je ſais que votre eſprit, ardent, infatigable,
Ne s'eſt point émouſſé dans un repos coupable;
Mais vous donnez vos ſoins à des cœurs endurcis,
Et vous abandonnez d'innocentes brebis,
Qui, pleines de reſpect, & d'ardeur pour leur père,
Mettroient tout leur bonheur à vous ſuivre, à vous plaire.
Devez-vous prodiguer à des hommes ingrats
Des myſtères ſacrés qu'ils ne conçoivent pas;
Et répandre ſans fruit le grain de l'Evangile,
A travers des rochers, ou dans un champ ſtérile,
Tandis que vous pouvez, le verſant parmi nous,
Produire des moiſſons qui ſoient dignes de vous?
Mon cœur n'a-t-il donc plus de pouvoir ſur le vôtre?
Dois-je pour vous toucher parler au nom d'une autre?

Craignez-vous de m'entendre & de m'entretenir ?
Du crime de Fulbert voulez-vous me punir ?
Et me laissant errer au gré de ma foiblesse,
Détournez-vous les yeux d'une âme pécheresse ?
Cependant entre nous, grâce à nos ennemis,
Grâce aux vœux que j'ai faits, tout commerce est permis.
HÉLOISE voilée! ABEILARD insensible!
Quel obstacle à nos feux plus grand, plus invincible!
Ne me fuyez donc point. Cédez à mes desirs;
Vous n'êtes plus à craindre, écoutez mes soupirs.
Conduite par raison dans ce lieu solitaire,
Faites que par vertu je commence à m'y plaire.
Auteur de tous mes maux, venez les soulager:
Contre vous, contre moi, venez me protéger.
D'UNE vive tendresse une âme possédée,
En conserve toujours l'impétueuse idée.
Tel qu'un feu dévorant l'amour laisse des traits,
Dont les impressions ne s'effacent jamais.
Vous vous ressouvenez de cette impatience,
Où me précipitoit la plus légère absence;
Que passant à vous voir, & les nuits & les jours,
Je les trouvois trop prompts, & mes plaisirs trop courts.

Quelque fut votre ardeur, j'étois encor plus tendre.
Qu'un billet me coûtoit pour vous le faire rendre!
Je le ſuivois des yeux, & mon cœur éperdu
Ne pouvoit ſe calmer qu'il ne vous fut rendu.
Pour engager quelqu'un dans notre confidence,
Je prodiguois les ſoins, l'argent, la complaiſance.
Que ne faiſois-je point pour vous marquer mes feux,
Pour m'occuper de vous, & pour vous rendre heureux?
Ce funeſte récit vous trouble, vous étonne.
Vous plaignez le déſordre où mon cœur s'abandonne.
Ah! ne rougiſſez point d'entendre les accès
D'une ardeur que pour vous j'ai portée à l'excès.
J'ai renoncé pour vous aux douceurs de la vie;
Je me ſuis enfermée, & je me ſuis haïe.
Un amour vertueux produit ſeul ces efforts;
Le plaiſir fait aimer les vivans, non les morts.
Et lorſque ſes attraits peuvent tout ſur une âme,
Le même coup détruit ſon eſpoir & ſa flâme.

LORSQUE je vous perdis, je n'avois que vingt ans;
Je recevois partout des vœux & de l'encens.
J'avois de la beauté; la jeuneſſe riante
Répandoit ſur mon teint une fraîcheur naiſſante;

Un naturel heureux, un eſprit cultivé,
Des biens, de la naiſſance, un cœur grand, élevé :
J'étois telle, en un mot, qu'il faut être pour plaire,
Et je pouvois changer ſans paroître légère ;
Cependant vous ſçavez que fidelle à ma foi,
De votre volonté je me fis une loi ;
On me vit aux Autels, victime obéiſſante,
Conſacrer ma jeuneſſe, & remplir votre attente.
Pourquoi, libre vous même, eûtes-vous la rigueur
De diſpoſer de moi ? Doutiez-vous de mon cœur ?
Craignicz-vous qu'un rival, plus tendre & plus aimable,
N'allumât dans mon ſein une flâme coupable ?
C'eſt ainſi que penſoit mon Oncle furieux,
Quand il ôſa tramer ſon complot odieux ;
Il crut que de mon ſexe imitant la foibleſſe,
Le vôtre étoit l'objet de toute ma tendreſſe.
Ton crime eſt inutile, Oncle dénaturé ;
En vain, barbare, en vain tu l'as défiguré.
ABEILARD dans mon cœur ſera toujours le même,
Ce que j'aimois en lui, c'eſt encor ce que j'aime,
Et mon amour plus fort que ta férocité,
Me venge de ta haine & de ta cruauté.

O toi, qui de nos cœurs perce le ſombre abîme,
Et qui de la vertu ſçais démêler le crime;
Regardes-tu, Seigneur, d'un œil plein de courroux
Les tendres ſentimens qu'on a pour un Epoux?
Non, d'un lien ſi fort l'impreſſion ſacrée,
Dans un cœur bien épris n'eſt jamais altérée.
Il reſpecte ſon choix, & ſait toujours aimer
Ce qui put une fois lui plaire, & l'enflâmer.
Telle eſt, cher ABEILARD, telle eſt ton HÉLOISE,
Fidelle aux mouvemens dont elle fut épriſe;
Des rigueurs de la mort deux fois victorieux,
Son amour épuré la ſuivra dans les Cieux.
QU'EST devenu le tems, où, facile à me croire,
Vous vous applaudiſſiez d'une douce victoire?
Où content du plaiſir de régner ſur mon cœur,
Le vôtre n'aſpiroit qu'à ſe voir mon vainqueur!
Tout cédoit à l'éclat de votre renommée,
Vous charmiez tout le monde, & j'étois ſeule aimée.
L'Epouſe la plus ſage, empreſſée à vous voir,
S'arrachoit ſans ſuccès aux loix de ſon devoir.
Par-tout où vous étiez, on craignoit votre abſence,
Et chacun à l'envi briguoit votre préſence.

Les Peuples & les Grands s'écrioient en tous lieux ;
Le célebre ABEILARD s'eſt offert à nos yeux,
Nous avons poſſédé ce tréſor de ſageſſe !
Heureux qui peut le voir, & l'entendre ſans ceſſe !
Vous étiez la terreur des plus heureux Epoux ;
Je ne pouvois blâmer leurs ſentimens jaloux :
L'eſprit vif, amuſant, auſſi tendre qu'aimable ;
Qu'un rival tel que vous paroiſſoit redoutable !
Cet air noble, touchant, cette bouche, ces traits,
Ces yeux, où de votre âme on liſoit les ſecrets,
Cette ſimplicité facile & délicate,
Ce doux je ne ſais quoi, qui prévient & qui flatte ;
Tout annonçoit en vous un Conquérant heureux,
Et vous portiez par tout & l'amour & ſes feux.
Galant, & peu ſemblable à ces Sages auſtères
Qu'un ſçavoir orgueilleux rend ſombres & ſévères ;
Eſprit univerſel, vous ſçaviez à propos
Badiner finement, & dire de bons mots.
Comment louer vos Vers ? Ces Vers digne d'Ovide,
Heureux délaſſemens d'un travail plus ſolide ;
Quand on ſçait s'exprimer avec tant de douceur,
Le langage des Dieux devient celui du cœur.

Fiction délicate autant qu'ingénieuse,
Emblême de l'amour, Rose mystérieuse,
ABEILARD pénétra dans vos obscurités,
Et fit part à nos yeux de toutes vos beautés.
On chantera toujours ces tendres Chansonnettes,
Où vous peignez si bien vos atteintes secrettes;
L'Amant s'en servira pour exprimer ses feux,
La Maîtresse crédule en flattera ses vœux.
L'Amant les chantera comme son propre ouvrage,
L'Amante les prendra pour un nouvel hommage;
Ainsi l'on parlera de nous de nos ardeurs,
Tant que le tendre amour régnera sur les cœurs.

COMBIEN n'ai-je point vu d'Amantes infidelles
Se parer d'un tribut qui n'étoit point pour elles?
Et dédaignant ailleurs un encens présenté;
D'un triomphe imposteur flatter leur vanité?
ABEILARD, disoit l'une, a célébré mes charmes,
Il est venu me voir, il m'a rendu les armes.
L'autre, de vos Chansons vouloit être l'objet;
Toutes sur votre cœur formoient quelque projet.
Mais se désabusant d'une espérance vaine,
Je me voyois en butte à leur jalouse haine;

Vos Vers, de mes appas auteurs officieux,
Faiſoient ſeuls, diſoit-on, tout l'éclat de mes yeux.
Sans vous, ſans votre eſprit, HÉLOISE ignorée,
Eût vécu dans l'oubli dont vous l'avez tirée.
Je bravois ces diſcours & cet emportement.
L'amour-propre outragé s'en plaignoit vainement.
Et je m'applaudiſſois de me voir la Maîtreſſe
D'un homme qui ſçavoit me changer en Déeſſe.
J'aurois même voulu, pour vous plaire toujours,
Etre plus belle encor que celle des Amours;
Et dans la douce erreur dont j'étois prévenue,
Etre telle à vos yeux, que j'étois à ma vue.
CIEL! que me reſte-t-il d'un état ſi charmant?
Un ſouvenir affreux qui fait tout mon tourment.
Mes jours, mes triſtes jours ſe paſſent dans les larmes.
En perdant ABEILARD, j'ai perdu tous mes charmes.
HÉLOISE n'eſt plus qu'un objet de pitié.
Calmez votre colère, & votre inimitié,
Vous, en qui ma conquête excitoit tant d'envie;
Vos vœux ſont ſatisfaits, le Ciel me l'a ravie.
O mortelle penſée! O regrets ſuperflus!
ABEILARD n'eſt qu'une ombre, ABEILARD ne vit plus.

Amante

Amante abandonnée, Épouſe malheureuſe,
Plus mon bonheur fut grand, plus ma peine eſt affreuſe.
Suſpendez, inhumains, votre aveugle fureur.
Mais c'en eſt fait, grand Dieu, ſouffres-tu tant d'horreur?
Que n'étois-je avec vous quand on vint vous ſurprendre?
Contre un lâche aſſaſſin j'aurois ſçu vous défendre.
Aux dépens de mes jours j'aurois paré ſes coups;
Il m'auroit immolée, ou j'aurois un Epoux....
Ici l'amour s'irrite, & la pudeur s'offenſe;
Un ſombre déſeſpoir me réduit au ſilence.
Trop ſenſible HÉLOISE! étouffe ton ardeur;
ABEILARD t'abandonne, imite ſa froideur.
L'ingrat n'eſt point touché des larmes que tu verſes,
Il craint auprès de toi de nouvelles traverſes.
Il te fuit. Il eſt ſourd à tes gémiſſemens.
Foible HÉLOISE; ainſi ſont faits tous les Amans;
Leur cœur quitte ſans peine un bonheur qu'il poſſede,
Et contre leurs dégoûts il n'eſt point de remède.
Tu devois y ſonger dans ce funeſte jour,
Où ta molle vertu ſuccomba ſous l'amour.
Tu devois y ſonger, quand par ta réſiſtance
Tu pouvois dans ton cœur arrêter l'innocence.

Que te ſert à préſent un reſte de raiſon?
Ecarte un repentir qui n'eſt plus de ſaiſon.
A ton triſte penchant toute entière livrée,
Bois encor le poiſon dont tu t'es enyvrée;
Et lorſqu'un ſort cruel t'arrache tes plaiſirs,
Formes encor pour eux de coupable deſirs.

QU'AI-JE dit, ô mon Dieu? quelle fureur m'agite?
Fermes, fermes l'abîme où je me précipite;
Fais répandre à mes yeux de ſalutaires pleurs,
Fais-moi pleurer mon crime, & non pas mes malheurs.
Quoi! l'Epouſe d'un Dieu, profanant ſa tendreſſe,
Conſerve pour un homme une indigne foibleſſe?
Son cœur eſt dévoré d'un feu ſédicieux,
Et tu ſouffres, Seigneur, ce partage odieux?
Armes-toi, Dieu jaloux, viens venger ton injure,
Conſume mon ardeur par une ardeur plus pure.
Accorde, pour t'aimer, & ma bouche, & mon cœur,
Efface, détruis l'homme, & rends le Dieu vainqueur.

C'en eſt fait, ABELARD, je renonce à ma flâme,
Un Dieu, pour y régner, te chaſſe de mon âme;
Je te change pour lui; douce infidélité!
Tu feras mon repos & ma félicité.

Je n'éprouverai plus ces troubles & ces craintes,
Ces regrets, ces langueurs, ces mortelles atteintes;
Supplice rigoureux d'un criminel amour,
Et dont j'ai reſſenti les traits juſqu'à ce jour.
Oui, mon âme en ſon Dieu toute entière abîmée,
Ne reſpire que lui, de lui ſeul eſt charmée;
Tout le reſte pour elle eſt une illuſion
Qui ne mérite plus que ſon averſion;
Jeûnes, auſtérités, ſilence, ſolitude,
Pour un cœur pénitent vous n'avez rien de rude;
Je me ſoumets à tout; frappe, frappe, Seigneur,
Heureuſe de gémir ſous ta ſainte rigueur.

Vous, que ſcandaliſa mon ardeur criminelle,
Témoins de mes forfaits, ſoyez-le de mon zèle,
Compagnes d'HÉLOISE, Elèves d'ABEILARD,
HÉLOISE gémit, venez y prendre part.
Vous ne la verrez plus, deshonorant ſa place,
Nourrir ſa folle erreur, réſiſter à la grâce.
Elle va détourner par des torrens de pleurs,
Les maux que ſa foibleſſe attiroit ſur ſes ſœurs,
Et du Dieu qu'elle ſert, déſarmant la vengeance,
Egaler, s'il ſe peut, le remords à l'offenſe.

Quel obſtacle fatal s'oppoſe à cet effort!
ABEILARD dans mon cœur eſt encor le plus fort.
Je ne ſuis plus à moi. Quel déſordre! Quel trouble!
Mon feu ſe renouvelle, & ma peine redouble.
Impitoyable amour! J'oublie en ce moment
Que je dois pour jamais oublier mon Amant.
Je ne vois plus que lui, ma vertu m'abandonne.
Je m'égare & me perds, je pâlis, je friſſonne:
N'eſt-il point de remède à des maux ſi preſſans,
Et peut-on, ſans mourir, ſentir ce que je ſens!
Que je ſuis malheureuſe, & que je me déteſte!
C'en eſt trop; je finis cette Lettre funeſte.
Adieu, je vais pleurer le reſte de mes jours;
Adieu, cher ABEILARD, mais adieu pour toujours.

HÉLOÏSE.

RÉPONSE
D'ABEILARD A HÉLOISE.

J'AI reçu votre Lettre, & je n'ôſe vous dire
Dans quel état funeſte elle a ſçu me réduire :
Mon trouble me fait honte, & mon cœur abattu
Veut en vain rappeller ſa mourante vertu.
Auſſi foible que vous, plus criminel encore,
Je me ſens conſumer du feu qui vous dévore.
Eh ! comment voulez-vous que je guide vos pas ?
Je m'égare moi-même, & ne me connois pas ?
De vos maux & des miens la trop vive peinture,
De mes deſirs éteints réveille le murmure.
Déja je commençois, oubliant mon malheur,
A ne plus regretter un frivole bonheur ;
Déja je commençois, moins rempli de vos charmes,
A trouver des douceurs à répandre des larmes :
Et la grâce en mon cœur allumant ſon flambeau,
Effaçoit le vieil homme, & formoit le nouveau.
Vous avez tout détruit. Qu'une Epouſe eſt puiſſante !
Eh ! qui peut réſiſter aux ſoupirs d'une Amante ?

Inutile raiſon ! Chimérique devoir !
Rien ne peut de l'amour balancer le pouvoir.
DANS un temple briſé trouves-tu des délices,
Dieu cruel? Cherche ailleurs de plus doux ſacrifices:
Regne ſur les vivans; qu'ils ſentent tes tranſports,
Mais ceſſe de vouloir les inſpirer aux morts:
Aſſez, & trop long-tems ſoumis à ton empire,
J'ai vécu ſous tes loix, ſouffre que je reſpire.
TERRIBLE contre-tems, où me réduiſez-vous ?
N'avois-je pas du Ciel épuiſé le courroux?
Falloit-il qu'une Lettre écrite pour un autre,
Troublât tout à la fois mon repos & le vôtre ?
Je l'avoue, HÉLOISE; attendri par ſes pleurs,
Je voulus d'un ami modérer les douleurs;
Je crus que de nos maux une fidelle image
Contre ſon déſeſpoir armeroit ſon courage;
Et loin d'imaginer qu'un ſort capricieux
Dût jamais expoſer cette Lettre à vos yeux,
Mon cœur, à la pitié ſe livrant ſans contrainte,
Lui peignoit les rigueurs dont je reſſens l'atteinte;
Afin que comparant mes malheurs & les ſiens,
Il oubliât ſes maux, & déplorât les miens.

AINSI, de nos deſſeins confondant la prudence,
Dieu juſte tu détruis notre aveugle eſpérance!
Et ta main, où tu veux, nous traînant malgré nous,
Accomplit tes arrêts, & ſignale tes coups:
Tu rebutes un cœur profané par le crime,
D'une flâme inſenſée odieuſe victime.
Heureux, je te fuyois, & ſans te conſulter,
Malheureux dans tes bras j'ai couru me jetter.
Plein de mon déſeſpoir & de mon infortune,
Je ne te conſacrois qu'une vie importune.
Privé de mes plaiſirs, mortel préſompteux,
Je couvrois ma douleur d'un dehors vertueux;
Et quand je paroiſſois te faire un ſacrifice,
Je me vengeois du monde & de ſon injuſtice.
CACHÉ dans un déſert je nourris le poiſon,
Dont le charme impoſteur offuſque ma raiſon.
Inſenſé que je ſuis, je m'aveugle moi-même;
Je crois n'aimer que Dieu, c'eſt vous ſeule que j'aime.
Que n'ai-je point tenté pour dérober mon cœur
Aux attraits dangereux d'un penchant trop flatteur?
J'ai cherché loin de vous une retraite obſcure,
Mes ſoupirs & mes pleurs y ſont ma nourriture;

Pâle, défiguré, le ſein meurtri de coups,
Je m'arme contre moi pour m'armer contre vous.
Privé de la lumière enterré ſous la cendre,
Au fond de mon tombeau vous vous faites entendre.
Je vous trouve par-tout. Attachée à mes pas,
Votre image me ſuit avec tous vos appas.
Quelquefois je ſuccombe aux tranſports qui m'agitent.
Sur les bords de la mer mes pas ſe précipitent.
Mon cœur à cet objet reprend de nouveaux feux,
Hélas! tout renouvelle un amour malheureux!
Si les vents appaiſés, d'une légère haleine,
Applaniſſent les flots de la liquide plaine,
Ce calme m'attendrit, & retrace à mon cœur
De nos premiers deſtins le calme & la douceur.
Ma peine ſe diſſipe, & ma gloire paſſée
Vient dans tout ſon éclat s'offrir à ma penſée.
Je vois ces jours heureux où par mille plaiſirs
Le complaiſant Amour prévenoit nos deſirs:
Je vois encor vos yeux pleins de trouble & de flâme,
S'attacher ſur les miens, pénétrer dans mon âme.
J'entends de nos ſoupirs le murmure confus. . . .
Douce tranquilité déja vous n'êtes plus.

La mer gronde, la vague écumante, irritée,
Par le fier Aquilon juſqu'au Ciel eſt portée.
Le Matelot pâlit, le Pilote étonné
Des horreurs de la mort chancelle environné;
Tantôt au fond des mers, & tantôt ſur la nue,
Le vaiſſeau fracaſſé diſparoît à ma vue.
Alors contre les flots faiſant un vain effort,
Je vois des malheureux dévoués à la mort,
Par l'onde revomis, leurs corps ſur le rivage,
Du féroce Neptune aſſouviſſent la rage.
A ce ſpectacle affreux mon eſprit eſt troublé,
Mon déſeſpoir s'irrite, & j'en ſuis accablé.
Votre Oncle, mes Rivaux, ma diſgrâce mortelle,
Tout porte dans mon cœur une rage cruelle;
Et mes feux irrités s'échappant malgré moi,
Mes plaintes & mes cris rempliſſent tout d'effroi;
Aux plus noires fureurs ma fureur m'autoriſe,
A tout ce que je vois, je demande HÉLOISE:
Je pleure, je m'agite, & jamais à mes maux
Le tranquile ſommeil n'apporte de repos:
En vain, pour les calmer, j'ai recours à l'étude:
L'étude ajoute encor à mon inquiétude.

Ces hommes pénitens confiés à ma foi,
Se troublent à ma vue, & tremblent devant moi.
Rigide, impérieux, sombre, austère, farouche,
Le fiel & l'amertume exhalent de ma bouche.
Je m'anime contre eux d'un zèle plein d'aigreur;
Un faute légère allume ma fureur;
Et loin de soulager leurs dégoûts & leurs peines,
Ma rigueur inflexible appésantit leurs chaines.
Ainsi par son orgueil follement entraîné,
Aux plus honteux excès l'homme est abandonné.
Il profane l'esprit qu'il reçut en partage,
Et des plus beaux talens il pervertit l'usage;
Il sait de la Nature expliquer les secrets,
Il va même de Dieu pénétrer les décrets;
Rien n'échappe à sa vue, & lui-même il s'ignore;
Il est sa propre idole, & c'est lui qu'il adore.
Son délire lui plaît, & par l'erreur conduit,
Il aime à cultiver tout ce qui le séduit.
Du desir de savoir épris dès mon enfance,
Je préférai l'étude aux droits de ma naissance;
Je quittai tout pour elle. Entouré d'Auditeurs,
Bientôt de toutes parts j'eus des Admirateurs.

Ce ſuccès me flatta : je commentai les Pères,
Je m'élevai plus haut, j'éclaircis les Myſtères.
Aigris par mon mérite & par lui confondus,
Devant moi pâliſſoient mes Rivaux éperdus.
TANT de gloire, Seigneur, étoit ton ſeul ouvrage ;
Je devois à toi ſeul en rapporter l'hommage ;
M'abaiſſer à tes yeux, & régler mes projets
Sur ma propre foibleſſe, & non ſur tes bienfaits.
Où n'ai-je point porté l'imprudence & le crime ?
Un abîme toujours entraîne un autre abîme.
Occupé de plaiſir, & du monde entêté,
J'abandonnai mon cœur à ſa malignité.
J'oubliai mon néant, je t'oubliai toi-même,
Et j'oſai, faux Docteur, enſeigner le blaſphême.
Abandon rigoureux, plein d'horreur & d'effroi ;
Mais digne de tous ceux qui s'éloignent de toi.
Et vous qui me nommez votre Epoux, votre Maître,
Chère HÉLOISE, hélas ! méritois-je de l'être ?
Je vous montrois le crime ; & lâche ſéducteur
D'un profane ſçavoir j'infectai votre cœur.
De vos charmes naiſſans je ne pus me défendre,
Pour ne vous point aimer, j'avois un cœur trop tendre.

C'étoit peu : je voulus vous inſpirer mes feux,
Je réuſſis trop bien, vous comblâtes mes vœux.
Bleſſés des mêmes traits, & charmés l'un de l'autre,
Vous faiſiez mon bonheur & je faiſois le vôtre ;
Et votre Oncle lui-même, entrant dans nos projets,
Sembloit faciliter nos entretiens ſecrets.
Bientôt il m'en punit. Heureux ſi ma diſgrâce
De mes ſens dans mon cœur eut fait paſſer la glace ;
Et ſi de la vertu n'écoutant que la voix,
J'expiois mes horreurs dans le ſein de la Croix.
Foible ſans ſon ſecours : nous pouvons tout par elle,
Elle ſeule fait naître, & ſoutient notre zèle.
Levons-nous, HÉLOISE, & d'un pas aſſuré
Marchons avec les Saints ſous ce fardeau ſacré.
Il en eſt tems encore, & Dieu comme un bon Père,
Nous tend, pour nous conduire, une main ſalutaire ;
Mais ne différons point, nous n'avons qu'un moment.
Ce Dieu va nous livrer à notre aveuglement ;
Le tonnerre déja gronde ſur notre tête,
Et pour nous écraſer la foudre eſt toute prête.
Gardons-nous de tomber ſous ſes puiſſantes mains,
Pour nous en arracher, nos efforts ſeroient vains.

Notre

Notre cœur obſtiné dans ſon impénitence,
Va d'erreur en erreur, & d'offenſe en offenſe.
Nous nous traçons par-tout un chemin pour pécher;
Rébelles endurcis, rien ne peut nous toucher.
La Grâce n'a pour nous que de ſombres lumières;
Nos vœux les plus ſacrés ſont de foibles barrières.
Nous reprenons nos droits, nous diſpoſons de nous.
Vous parlez en Amante, & je parle en Epoux.
Vous ſoupirez pour moi, vous ôſez me le dire;
Je ſoupire pour vous, & j'ôſe vous l'écrire.
Quel monſtre! Quelle horreur! Que dirons nos Neveux?
Qu'ils ignorent plutôt nos ſacriléges feux!
Qu'un éternel oubli les couvre & les efface!
Noyons-en dans nos pleurs juſqu'à la moindre trace!
SOUMISE à vos devoirs, ne penſez plus à moi,
La raiſon, votre état, tout vous en fait la loi:
Du ſalut de vos Sœurs reſponſable & chargée,
A les mener à Dieu vous êtes engagée;
Vous leur devez des ſoins, du zèle, de l'amour,
A toutes les vertus, formez-les tour à tour:
Faites-les travailler, prier, jeûner, ſe taire,
Et vous-même, HÉLOÏSE, apprenez à le faire.

Des Epouſes d'un Dieu ſoyez la bonne odeur,
Eclairez leur eſprit, réchauffez leur ardeur.
Contre leurs ennemis cachez-les ſous vos ailes,
Devenez, s'il le faut, anathême pour elles.
Ainſi, de l'Eternel appaiſant le courroux,
Son Eſprit deſcendra ſur vos Sœurs & ſur vous;
Et d'un coupable amour ſaintement détrompée,
De lui ſeul déſormais vous ſerez occupée.
Vous goûterez alors les douceurs, les attraits
Que verſent dans un cœur l'innocence & la paix.
Oh! qu'il me ſeroit doux qu'à la Grâce fidelle,
Des cœurs régénérés vous fuſſiez le modèle;
Et que de mes erreurs oubliant les excès,
Le Ciel à mes ſoupirs accordât ce ſuccès!
Je ne vous verrois plus incertaine, inconſtante,
Entre le monde & Dieu partagée & flottante.
Vivre encore pour moi quand je ſuis mort pour vous,
Et regretter des biens qui ne ſont plus à nous.
Moi-même, dégagé d'un penchant qui vous bleſſe,
Je ne vous ferois plus rougir de ma foibleſſe;
Un feu pur & ſacré ſuccédant à nos feux,
L'Amour qui nous perdit, nous ſauveroit tous deux.

MAIS, hélas! pour atteindre au bonheur où j'aſpire,
Il faut nous oublier. Pouvez-vous y ſouſcrire?
Et le puis-je moi-même? En vain par des diſcours
Je veux de notre ardeur interrompre le cours.
Plus vive que jamais, elle occupe votre ame,
Plus vive que jamais, je ſens qu'elle m'enflâme.
C'eſt trop feindre. Mon cœur n'eſt rempli que de vous.
Sans ceſſer d'être Amant j'ai ceſſé d'être Epoux.
Je vous aime, & voudrois vous aimer davantage.
Que le Ciel irrité puniſſe cet outrage,
Qu'il exerce ſur moi ſes juſtes châtimens.
Il peut m'ôter la vie, & non mes ſentimens.
Oublier HÉLOISE! Ah! que plutôt la foudre
Aux yeux de l'Univers mette ABEILARD en poudre!
QUE peuvent contre moi ton crime & ta noirceur?
Oncle injuſte! as-tu cru détruire mon ardeur!
Tu devois tout d'un coup me priver de la vie;
Tu m'as laiſſé mon cœur: ta fureur eſt trahie.
Mais que dis-je, inſenſé? tes vœux ſont ſatisfaits,
Ma mort n'eût point rempli tes barbares ſouhaits.
Tu voulois à loiſir te baigner dans mes larmes,
Et voir de jour en jour augmenter mes alarmes.

Ingénieux bourreau, tu ſçavois qu'un Amant
Privé de ce qu'il aime, expire à tout moment.
Tu triomphes, perfide; en proie à ma triſteſſe,
Je ne puis arracher mon âme à ſa tendreſſe.
Mon amour & mes maux s'irritent tour à tour,
Et de mes maux, hélas! le plus grand, c'eſt l'amour.
Mais où vais-je? Et pourquoi moi-même aigrir ma peine?
Pourquoi me rapeller mon amour & ſa haine.
Miniſtre des Autels, pourquoi dans ce récit
Ecartai-je de Dieu mon cœur & mon eſprit?
A lui ſeul attaché, j'ai dû vous laiſſer croire
Que ſur vous, que ſur moi j'ai gagné la victoire.
Qu'avons-nous de commun? Nos liens ſont finis.
Pouvons-nous l'un à l'autre être encor réunis?
Parlez; qu'eſpérez-vous des ſouhaits que vous faites?
Songez-vous qui je ſuis? Songez-vous qui vous êtes?
Voulez-vous qu'oubliant mon devoir, mon honneur,
J'aille encore à vos pieds porter ma folle ardeur?
Ne frémiſſez-vous point d'un deſſein ſi terrible?
Nous nous retrouverions, vous foible, moi ſenſible.
Ah! ſi l'Amour plus fort que mon éloignement,
Fait ſentir à mon cœur un ſi cruel tourment,

Pourrois-je près de vous ſouſtraire à ſa puiſſance
Ce cœur qui ne ſçauroit ſe vaincre par l'abſence :
C'eſt trop entretenir notre commune erreur,
Nés pour aimer, aimons ; mais aimons le Seigneur.
Il veut être l'objet de l'amour le plus tendre ;
Il demande nos cœurs. Ceſſons de nous défendre ;
Il les mérite ſeul. Nous le ſçavons. Hélas !
Malheureux, pourquoi donc ne les donnons-nous pas ?
Quelle excuſe apporter à notre extravagance ?
Et que lui dirons-nous au jour de ſa vengeance ?
APRÈS tout, vous devez me craindre, & me haïr ;
Et ſi je vous cherchois, m'éviter & me fuir.
Ne me demandez point par quelle deſtinée
Dans un Cloître avant moi vous fûtes confinée.
Que vous dire ? j'étois malheureux & jaloux ;
Et je voulois que Dieu me répondit de vous.
Qu'un motif ſi biſarre, & ſi plein d'injuſtice,
Vous faſſe de mes feux connoître le caprice.
Et ſi vous ne pouvez vous guérir par raiſon,
Employez le dépit à votre guériſon !
Mais que peut le dépit, où ne peut rien la Grâce ?
Si vous ne ſentez point ſon attrait efficace,

En vain je vous exhorte ; & mes vœux impuiſſans
Ne pourroit élever votre eſprit ſur vos ſens.
Seigneur, qui la formas ſi parfaite & ſi belle,
Ne voulois-tu qu'en faire une fille rébelle!
Ah! ſi pour t'appaiſer il ne faut que mourir,
ABEILARD à la mort vient lui-même s'offrir.
IL eſt tems de finir ; adieu, chere HÉLOISE ;
Tâchez de ſoutenir votre ſainte entrepriſe ;
Priez pour votre Epoux ; il va de ſon côté
Du Ciel ſur ſon Epouſe implorer la bonté.
Ne me récrivez plus. Que cette déférence
Me marque votre zèle, & votre obéiſſance.
ADIEU ; quand du trépas j'aurai ſenti les coups,
Je ferai tranſporter mon corps auprès de vous.
Chériſſez ce dépôt : quand vous mourrez vous-même,
Venez dans le tombeau d'un Epoux qui vous aime.
Nous ne nous craindrons plus. Victimes de la mort ;
L'amour ſera ſur nous un inutile effort.
J'en ſerai plus célèbre ; & vos cendres glacées
Pourront auprès de moi ſans crime être placées.

ABEILARD.

SECONDE LETTRE
D'HÉLOISE A ABEILARD.

QUEL nouveau coup de foudre, & que viens-je d'entendre!
Je ne vous verrai plus! Vous pouvez me l'apprendre!
Cruel, Vous m'ôtez tout, & c'eſt pour votre cœur
Un barbare plaiſir de combler ma douleur.
N'étoit-ce pas aſſez qu'aux pleurs abandonnée,
A vivre loin de vous je fuſſe condamnée?
Que plaintive, mourante, en proie à mes deſirs,
Ce Cloître nuit & jour entendit mes ſoupirs?
N'étoit-ce pas aſſez qu'à la fleur de mon âge
Vous m'euſſiez impoſé le plus rude eſclavage?
Pourquoi d'un doux eſpoir m'envier les douceurs,
Et verſer ſur mes jours de nouvelles noirceurs?
Croyez-vous donc, ingrat, que ma foible conſtance
Réſiſte encor long-tems à votre indifférence?
Et que de vos raiſons le frivole ſecours
De mes vives douleurs puiſſe arrêter le cours.

Non. Votre changement ne peut rien ſur mon âme,
Plus vous êtes de glace, & plus mon cœur s'enflâme.
Mais enfin, mon amour devient un déſeſpoir;
C'en eſt fait, & je veux, ou mourir, ou vous voir.
Que fais-je dans ces lieux? Malheureuſe & coupable,
J'aigris d'un Dieu vengeur le courroux redoutable.
J'amaſſe des tréſors de crimes & d'horreurs,
Chaque jour, chaque inſtant, ajoute à mes fureurs.
Je ne ſuis plus, hélas! cette Epouſe facile,
Qui baiſſoit ſous le joug une tête docile;
Victime de mes feux, je cède à leurs tranſports,
Et ne conſerve plus d'inutiles dehors.
C'eſt trop jouer le Ciel ſous un maſque hypocrite,
Si mon cœur eſt à vous, tout le reſte l'irrite.
Puiſſai-je vous offrir un objet odieux,
Rien ne peut m'empêcher de paroître à vos yeux.
Vous ne me fuirez point. Au ſecours de mes charmes,
Au ſecours de mes feux, j'appellerai mes larmes;
Mes ſoupirs, mes ſanglots fléchiront votre cœur;
Vous me regarderez avec moins de rigueur;
Et loin de condamner l'excès où je me livre,
Peut-être que ſans moi vous ne voudrez plus vivre.

Vous ſongerez qu'unis par des nœuds éternels,
Nos vœux précipités ſont des vœux criminels:
Que l'Hymen a des droits ſacrés, inviolables;
Que vouloir les briſer, c'eſt nous rendre coupables.
Je ne demande pas que ſenſible à mes vœux,
Votre cœur s'attendriſſe, & rallume ſes feux;
Et que, pour diſſiper la douleur qui me preſſe,
Vous confondiez en moi l'Epouſe & la Maitreſſe!
Je ne veux que vous voir, & que vous obéir,
Et vous forcer au moins à ne me pas haïr;
Mais, cruel, vous craignez juſques à ma préſence,
Pour un cœur inconſtant l'amour eſt une offenſe.
Et ce qui nous reproche un crime, n'eſt pour nous
Qu'un objet de chagrin, qu'un objet de courroux.
Pourrois-tu ſoutenir une Amante éperdue?
Non: ſes pleurs, ſon amour, tout bleſſeroit ta vue.
Ah! tu conſultes moins, pour m'éloigner de toi,
La vertu que ton cœur, & ton manque de foi.
Ce n'étoit pas ainſi, qu'aidant à ma foibleſſe,
Tu ſçavois, pour me perdre, allumer ma tendreſſe.
Rappelle-toi, cruel, ces ſermens enflâmés,
Ces tranſports ſi touchans & ſi bien exprimés.

Avant, me disois-tu, que je sois infidèle,
On verra sans Epoux vivre la Tourterelle,
Le tendre Rossignol cessant d'être amoureux,
Ne s'occupera plus de ses chants douloureux;
On verra le Zéphyr cesser d'être volage,
Les fleuves sur les monts s'entr'ouvrir un passage;
Le Soleil obscurci nous refuser le jour,
Et tout périr, enfin, plutôt que mon amour.
AINSI, pour me tromper, tu chassois de mon âme
Tout ce qui s'opposoit au succès de ta flâme.
Mais qu'il t'en coûta peu! De concert avec toi,
Mon cœur, mon lâche cœur s'éleva contre moi,
Te peignit à mes yeux tendre, empressé, sincère,
Tu parlas & tu plûs dès que tu voulus plaire;
Ou tel fut de l'amour le funeste pouvoir,
Que tu me plûs peut-être avant de le vouloir.
Peut-être une Rivale, objet de ta tendresse,
Te voila quelque tems ma naissante foiblesse,
Et tes distractions, ton trouble, ta langueur
Paroissoient près de moi pour un autre vainqueur.
Et quand tu t'apperçus de mon extravagance,
Tu ne la partageas que par reconnoissance.

Non, cruel, non, jamais tu ne ſçus bien aimer;
Tu n'étois que ſenſible au plaiſir de charmer.
J'offris à tes deſirs un triomphe agréable;
J'aimois. C'en fut aſſez pour te paroître aimable;
Et pourquoi, pouvant plaire à mille autres objets,
Vins-tu troubler mon cœur, en arracher la paix?
D'un Oncle prévenu trahir la confiance?
Aux dépens de toi-même exciter ſa vengeance?
Abuſer lâchement de ma crédulité,
Et nous ſacrifier tous deux par vanité?
Talens pernicieux! Eſprit que je déteſte!
Préſens que m'avoit fait la colère céleſte;
C'eſt par vous que l'amour, ſéduiſant ma raiſon,
Répandit dans mes ſens ſon funeſte poiſon.
Vain deſir de ſçavoir! Dangereuſes lectures!
Mon cœur ne s'eſt rempli que de vos impoſtures;
J'en perdis l'innocence, & bientôt ma pudeur,
Fit place aux noirs tranſports d'une coupable ardeur.
Digne fruit de tes ſoins, & de ton imprudence!
Trop aveugle Fulbert! rends-moi mon ignorance.
Chaſſe loin de ta Nièce un Docteur empeſté,
Qui va dreſſer un piège à ſa ſimplicité.

Tu le crois occupé du deſſein de m'inſtruire,
Philoſophe amoureux, il ſonge à me ſéduire.
Que dis-je, ſa foibleſſe a paſſé dans mon cœur,
Ce Maître eſt mon Amant, ce Maître eſt mon vainqueur.
Mais je ne dois, hélas! m'en prendre qu'à moi même.
Vains regrets! vain dépit! Tout plaît dans ce qu'on aime.
Séduit par une ardeur pour lui pleine d'appas,
Un cœur tendre ſe livre, & ne raiſonne pas.
Le devoir veut en vain le tirer de ſa chaîne;
Le ſéducteur amour le faſcine & l'entraîne;
Tranquile dans ſes fers, & charmé ſous ſes loix,
Ce cœur infortuné s'applaudit de ſon choix;
Inſenſible à ſes maux, il en craint le remède,
Et nourrit avec ſoin l'erreur qui le poſſède.
A ce triſte portrait, connoiſſez, cher Epoux,
Quels ſont les ſentimens qu'HÉLOISE a pour vous.
J'aime à voir s'augmenter le feu qui me dévore;
Je devrois vous haïr, hélas! je vous adore.
Je ferme à la raiſon mon oreille & mon cœur,
Et je chéris en vous juſqu'à votre rigueur.
Ne m'aimez plus. Soyez inſenſible, infidèle,
Impoſez-moi le joug d'une abſence éternelle;

Condamnez

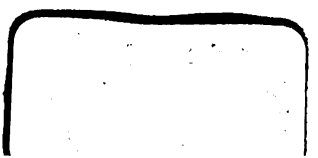
Condamnez mes transports, réduisez mon amour
A se vaincre, du moins à se cacher au jour.
Si ce n'est pas assez, défendez-moi d'écrire,
J'obéis; mais souffrez qu'en secret je soupire.
Laissez-moi, par pitié, mes craintes, mes douleurs,
Laissez-moi vous donner des soupirs & des pleurs.
Vous n'y consentez pas. Votre austère sagesse
Veut moins dissimuler, qu'étouffer ma tendresse
Je dois vous oublier sans feinte, sans détour,
Vous fermez dans mon cœur le plus foible retour,
Imiter votre exemple, & du Ciel pénétrée,
Remplir les saints devoirs où je suis consacrée;
Immoler mon penchant à de plus nobles feux,
Et faire de Dieu seul l'objet de tous mes vœux.
Je dois n'aimer que lui, ne songer qu'à lui plaire,
Par mes gémissemens désarmer sa colère;
Foible HÉLOISE! En vain je sens que je le dois;
Mes coupables desirs s'échappent malgré moi.
La raison veut régner, & parle en souveraine,
La foiblesse résiste, & triomphe sans peine;
Toujours livrée au trouble, aux regrets, au dépit,
Cent fois en un moment mon cœur se contredit.

Je veux, je ne veux pas, j'hésite, je chancelle,
Quand la grace m'attire, ABELARD me rappelle.
Et toujours plus puissant, après de vains efforts,
C'est le funeste amour qui cause mes transports.
Soupirs impétueux, cessez de vous contraindre;
Eclatez, mes fureurs, je n'ai plus rien à craindre.
L'ingrat qui vous fait naître a cessé de m'aimer;
Il me fuit, il me craint.... mais puis-je l'en blâmer?
Oui, cruel, ta vertu me confond & m'accable.
Coupable, je voudrois que tu fusses coupable;
Quoi! tu m'auras perdue, & je pourrai te voir
Triompher de ma peine & de mon désespoir;
Tranquille, t'applaudir de ton indifférence,
Et peut-être insulter à ma folle constance.
Je ne serai pas seule en bute à tant de maux:
Je prétens à mon tour détruire ton repos,
Te faire partager le trouble de mon ame,
Et toutes les horreurs d'une fatale flâme.
Ne crois pas m'adoucir, le sort en est jetté,
Je ne puis trop punir ton infidélité;
Que n'est-il des tourmens pour venger mon injure,
Qui puissent égaler ma peine & ton parjure?

J'épuiſerois ſur toi tout ce qu'ils ont d'affreux....
Foibles emportemens d'un amour malheureux,
Que vous me ſervez mal! Ma fureur déſarmée
Reſpecte encor l'ingrat dont mon âme eſt charmée.
Mon courroux contre lui ne m'offre aucun ſecours,
Et ce n'eſt plus qu'aux pleurs qu'HELOISE a recours.
Vivez; cher ABEILARD, ſans alarmes, ſans craintes,
Et bravez de l'amour les frivoles atteintes.
Goûtez d'un ſaint repos l'éternelle douceur;
Maître de vos deſirs, régnez ſur votre cœur.
Du Dieu que vous ſervez ſoutenez la querelle,
Signalez pour ſon Nom l'ardeur de votre zèle;
Formez-lui des Elus, qui, ſe réglant ſur vous,
Mettent dans ſon amour leur bonheur le plus doux.
Si mon ſalut vous touche, & ſi je vous ſuis chère,
Achevez d'affermir la raiſon qui m'éclaire.
Je ſens que la vertu veut reprendre ſes droits;
Aidez une âme foible à pratiquer ſes loix;
De ſes égaremens mon eſprit ſe dégage;
Mais votre idée encore affoiblit mon courage.
DIVIN attrait des cœurs! charme victorieux!
Grâce adorable! enfin tu deſſilles mes yeux;

Tu verſes dans mon ſein la force & la lumière ;
A l'amour de mon Dieu tu me rends toute entière.
Tu me fais retrouver l'innocence & la paix ;
Tu captives mes ſens, & remplis mes ſouhaits.
Seigneur, c'eſt ta bonté, c'eſt ta main ſecourable
Qui ferme ſous mes pas cet abîme effroyable,
Sans toi je m'y plongeois ; déja même l'erreur
A l'endurciſſement avoit livré mon cœur.
J'étois ſourde à ta voix, & bravant ta colère
J'étouffois du remords le trouble ſalutaire.
Mon aveugle fureur m'occupoit nuit & jour,
Et je ne connoiſſois d'autre Dieu que l'Amour.
Mais qui peut avec toi balancer la victoire ?
Nos forfaits les plus grands font éclater ta gloire ;
Et le cœur le plus dur, quand tu veux l'attendrir,
A tes impreſſions lui-même vient s'offrir.

HÉLOÏSE.

Fin du Tome premier.

AUG 2 6 1943